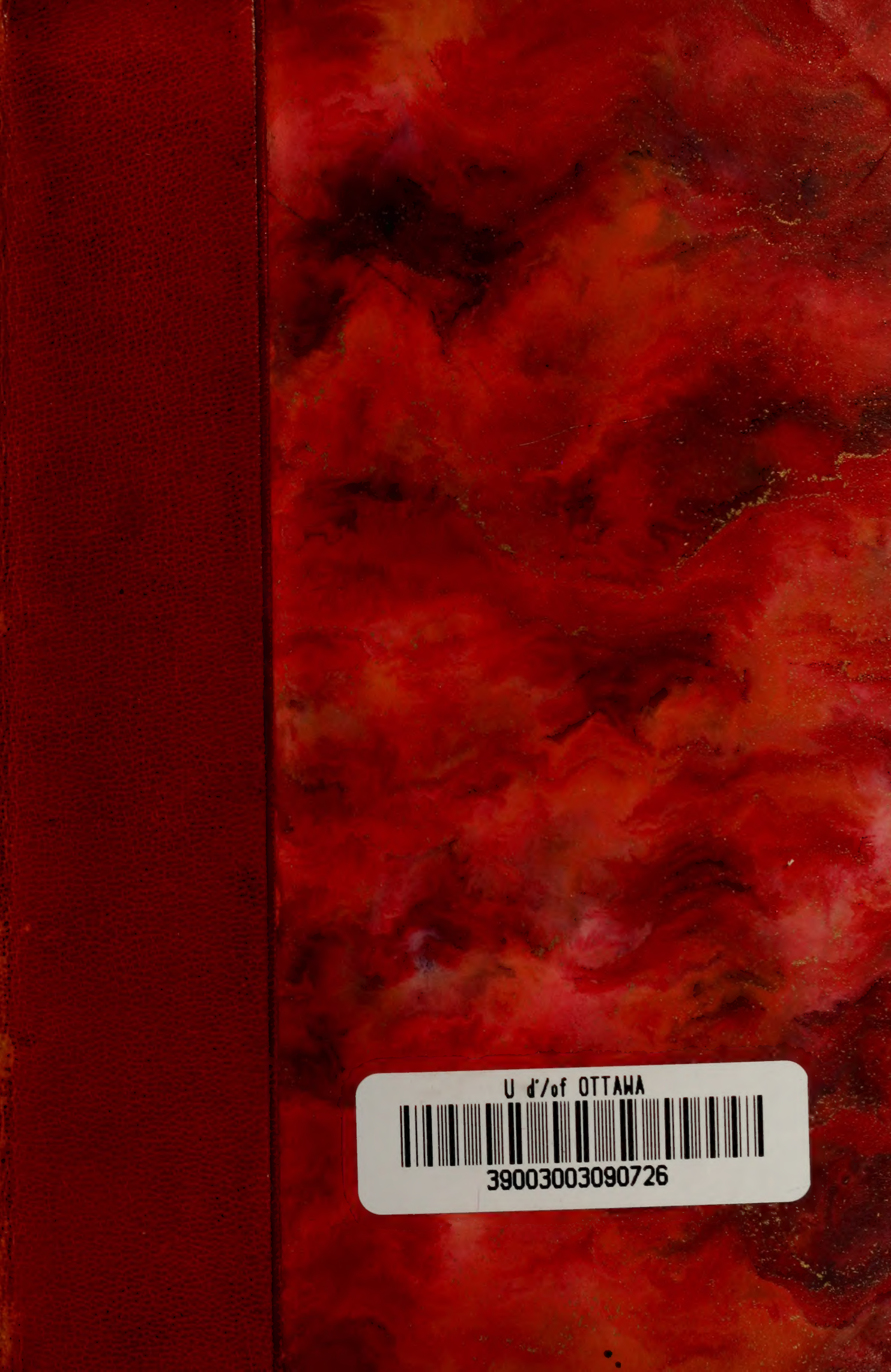
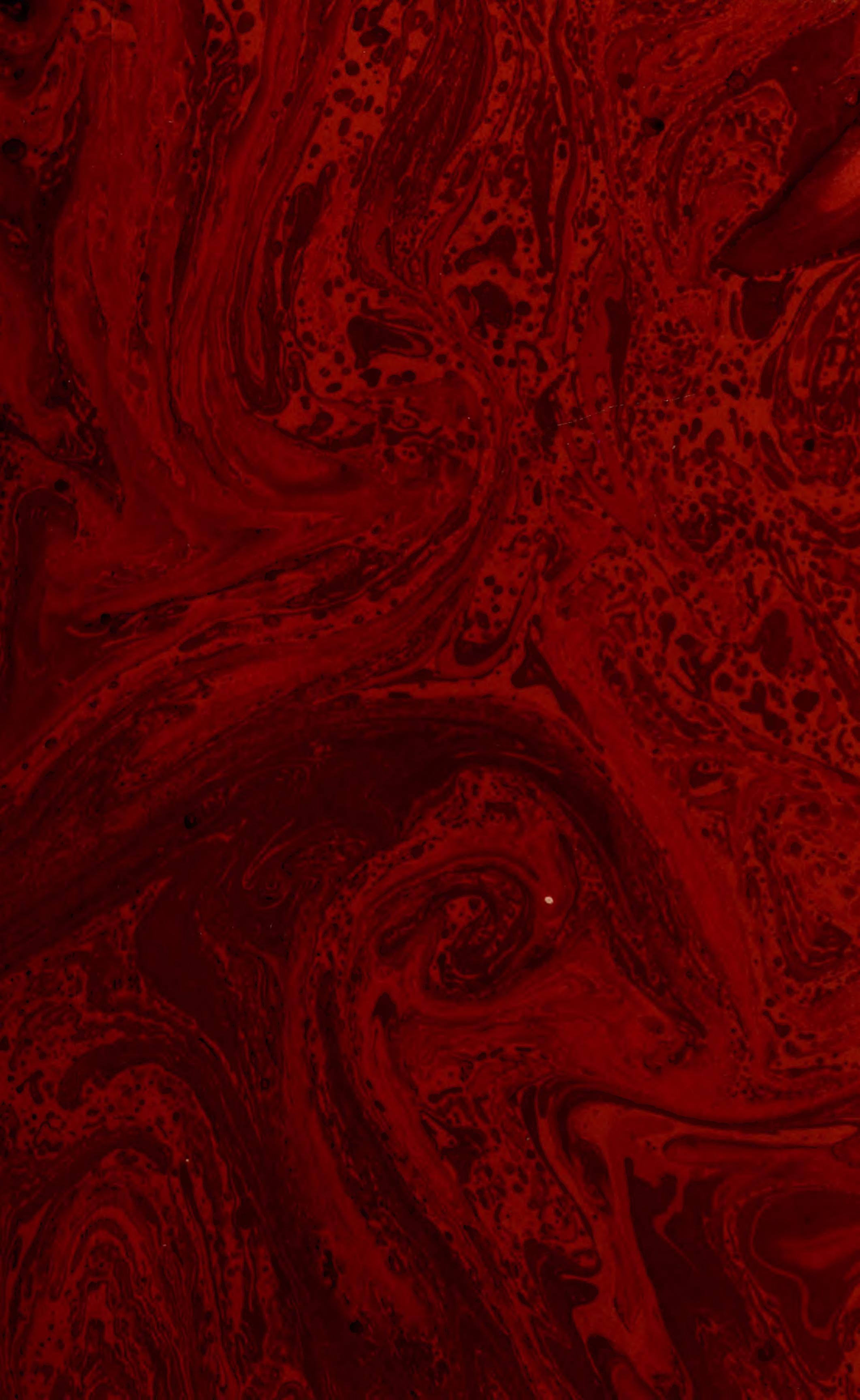
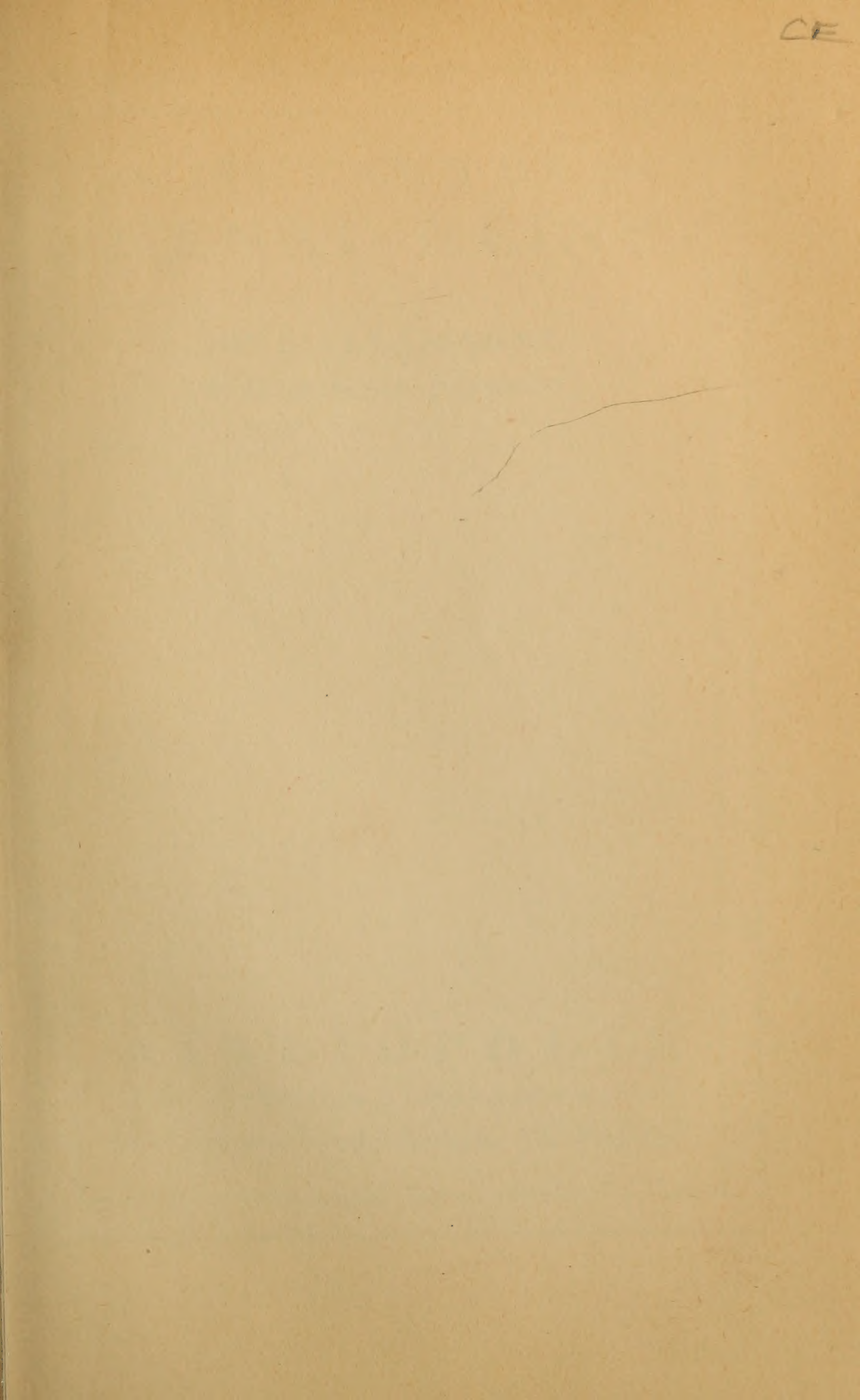

U d'/of OTTAWA
39003003090726




CE

ŒUVRES DE HENRI HEINE

DE L'ALLEMAGNE

Deuxième Partie



BIBLIOPOLIS

EDITION & LIBRAIRIE

83, rue Denfert-Rochereau, 83, PARIS.



DE L'ALLEMAGNE

DEUXIÈME PARTIE

ŒUVRES DE
HENRI HEINE

DE L'ALLEMAGNE

DEUXIÈME PARTIE

BIBLIOPOLIS

ÉDITION ET LIBRAIRIE

83, RUE DENFERT-ROCHEREAU

PARIS



VI

RÉVEIL DE LA VIE POLITIQUE

Partout régnait un calme plat. Le soleil versait des rayons élégiaques sur le large dos de la patience allemande. Aucun souffle de vent n'agitait la paisible girouette sur les pieuses tours de nos églises. Au sommet d'un rocher solitaire perchait un oiseau de tempête ; mais il laissait pendre languissamment ses ailes, et semblait croire lui-même qu'il s'était trompé, et qu'aucun ouragan n'était près d'éclater. Il était devenu très triste et presque découragé, lui qui peu de temps auparavant avait traversé si puissamment et si bruyamment les airs, en annonçant toute sorte d'orages à la bonne et vieille Germanie. — Tout à coup un éclair sillonna le ciel à l'ouest, un coup de tonnerre et un craquement terribles se firent entendre, comme si c'était la fin du monde. — Et bientôt arrivèrent en effet les nouvelles de la grande catastrophe, des trois journées de Paris, où bourdonnait de nouveau le tocsin de la colère du peuple. — On croyait entendre dans le lointain le clairon du jugement dernier. — Tout semblait présager l'arrivée de cette débâcle universelle, que les scaldes scandinaves avaient chantée jadis en tremblant et en claquant des dents ; oui, on eût pu s'imaginer voir déjà le gigantesque loup *Fenris* ouvrir sa gueule monstrueuse pour avaler la lune d'un seul coup, ainsi que les terribles versets allitérés de l'Edda nous l'avaient annoncé. Mais il ne l'avala pourtant pas, et la bonne lune allemande luit encore juqu'à cette heure aussi paisiblement et aussi tendrement que du temps de Werther et de Charlotte, de sentimentale mémoire.

Les feuilles suivantes furent écrites quelques jours avant et

quelques jours après la révolution de Juillet. Je les intercale ici comme un document propre à constater la disposition d'esprit dans laquelle cet événement trouva l'Allemagne, où au découragement et à l'abattement le plus morne succéda immédiatement la confiance la plus enthousiaste en l'avenir. Tous les arbres de l'espérance refleurirent, et même les troncs les plus rabougris et qui étaient séchés depuis longtemps poussèrent de nouveaux bourgeons. Depuis que Luther avait défendu ses thèses à la diète de Worms devant tout l'Empire rassemblé, aucun événement n'agita ma patrie allemande aussi profondément que la révolution de Juillet. Cette agitation, il est vrai, fut un peu calmée plus tard, mais elle se ranima en 1840, et depuis lors le feu couva sous la cendre sans interruption, jusqu'à ce qu'en février 1848 les flammes de la révolution éclatèrent de nouveau dans une conflagration générale. A présent, les vieux pompiers de la Sainte-Alliance, avec leur vieil appareil de sauvetage politique, sont rentrés en scène ; mais leur insuffisance se manifeste également, déjà à cette heure. Qu'est-ce que le sort réserve aux Allemands ? Je n'aime pas à prophétiser, et je crois qu'il vaut mieux relater le passé, dans lequel se reflète l'avenir.

J'espère donc que la communication des lettres suivantes se justifiera d'elle-même. Je les ai données dans leur forme primitive, quoique bien des petites inexactitudes qui s'y trouvent, trahissent parfois une ingénuité qui pourra faire sourire le lecteur français aux frais du novice allemand. J'y ai laissé au général Lafayette son ondoyante chevelure d'argent, bien que peu de temps après quand j'eus l'honneur de rencontrer M. de Lafayette à Paris, j'aie vu ces boucles argentées changées tout prosaïquement en une perruque brune ; mais le bon général n'en avait pas moins un air vénérable, et en dépit de son costume moderne et bourgeois, on reconnaissait en lui le grand chevalier sans tache et sans peur, le Bayard de la liberté. Aussitôt après mon arrivée à Paris, je voulus aussi faire la connaissance du chien Médor, mais celui-ci ne répondit pas du tout à mon attente. Je ne vis qu'un vilain animal, dans le regard duquel il n'y avait nulle trace d'enthousiasme ; même il y perçait quelque chose de louche et de faux, quelque chose d'intéressé et de rusé, je dirai même qu'il y avait de l'industriel. Un jeune homme, un étudiant que je rencontrai, me dit que

ce n'était point le véritable Médor, mais un caniche intrigant, un chien du lendemain, qui se faisait nourrir et choyer, et exploitait la gloire du vrai Médor, tandis que celui-ci, après la mort de son maître, s'était retiré modestement, comme le peuple qui avait fait la Révolution. — Le pauvre Médor, ajouta l'étudiant, erre peut-être maintenant dans Paris, affamé et sans gîte, comme maint autre héros de Juillet, car le proverbe qui dit qu'un bon chien ne trouve jamais un bon os, est ici en France d'une triste vérité, — on entretient ici dans de chauds chenils et on nourrit de la meilleure viande une meute de bouledogues, de chiens de chasse et d'autres aristocrates quadrupèdes ; vous voyez, reposant sur des coussins de soie, bien peigné et parfumé, et rassasié de biscuits, l'épagneul ou la petite levrette, qui aboient contre tout honnête homme, mais qui savent flatter la maîtresse de la maison, et qui sont même quelquefois initiés dans des vices humains. — Hélas ! de telles bêtes viles et immorales prospèrent dans notre société, tandis que tout chien vertueux, tout chien de la vérité et de la nature, qui reste fidèle à ses convictions, périt misérablement et crève galeux et couvert de vermine, sur un tas de fumier ! — C'est ainsi que parla l'étudiant, qui me plut beaucoup à cause de son haut point de vue politique. La pluie commença justement à tomber, et comme il n'avait pas de parapluie, je l'abritai sous le mien, pendant un bout de chemin que nous fîmes ensemble.

* * *

Helgoland, le 1er juillet 1830.

... Vraiment, je suis fatigué de cette guerre de guérillas, et je soupire après le repos, cet instant où, libre de toute chaîne, je pourrai me livrer à mes penchants, à ma nature rêveuse et aux courses vagabondes de mon esprit fantastique. — Quelle ironie du sort ! Moi qui aime tant à me reposer dans le calme de la vie méditatrice, comme sur un lit moelleux, j'étais destiné à secouer rudement mes pauvres compatriotes, pour les réveiller de leur sommeil léthargique et les lancer en avant ! Moi, si heureux de suivre du regard le nuage qui passe, de combiner l'harmonie magique des rimes et du rythme, de

surprendre les secrets des esprits élémentaires et de me transporter dans les mondes merveilleux des légendes, il m'a fallu publier des annales politiques, faire du journalisme, discuter les intérêts du jour...

Oui, je suis fatigué et j'ai soif du repos. Comme la nation allemande, je veux enfoncer mon bonnet sur mes oreilles, et m'endormir. Si je savais seulement à cette heure où reposer ma tête ! En Allemagne. il ne faut pas y songer. A chaque instant il me semblerait qu'un agent de police va venir me secouer pour s'assurer si je dors réellement. Cette seule idée gâterait tout mon bonheur. Mais où donc aller ? Encore dans le Midi ? dans cette contrée, où fleurissent le citron et l'orange dorée. — Hélas, chaque citronnier cache une sentinelle autrichienne, dont le terrible *qui vive ?* vient frapper mes oreilles. Irai-je dans le Nord ? ou bien dans le Nord-Est ? Ah ! les Russes, ces ours de la mer Glaciale, sont plus dangereux que jamais, maintenant qu'ils commencent à se civiliser et à porter des gants blancs. Mais si je retournais en Angleterre ? Puis-je y penser sérieusement ? Je ne voudrais pas m'y voir en peinture, comment pourrais-je y vivre en réalité ? On vous paierait pour y demeurer, que vous ne voudriez pas le faire, et tout au contraire le séjour en Angleterre coûte deux fois plus cher que partout ailleurs. Non, jamais je ne retournerai dans cet abominable pays, où les machines fonctionnent comme des hommes, et les hommes comme des machines. Le tapage des uns et le silence des autres, tout vous serre le cœur. C'est déjà assez malheureux pour moi que l'île de Helgoland soit sous la domination anglaise. Je me figure quelquefois sentir l'ennui qu'exhalent partout les fils d'Albion. C'est que dans chaque Anglais se développe un certain gaz, cet air méphitique et mortel de l'ennui. J'eus maintes fois l'occasion de l'observer, non pas en Angleterre, où l'atmosphère en est toute saturée, mais dans les pays méridionaux, où le touriste anglais voyage solitaire, et où l'auréole grisâtre de l'ennui qui rayonne sur sa tête, se dessine nettement sur l'atmosphère bleue et colorée de ces contrées heureuses. Les Anglais sont bien loin de penser ainsi. Ils s'imaginent que cet ennui est un produit de la localité, et pour lui échapper ils parcourent tous les pays, s'ennuient partout, et reviennent chez eux avec un *diary of an ennuyée.* C'est comme ce soldat à qui

ses camarades avaient, pendant qu'il dormait sur le lit de camp, frotté les moustaches d'une certaine essence sentant plus fort mais non mieux que la rose. A son réveil, il fit l'observation que le corps de garde sentait mauvais ; il sortit et revint aussitôt, soutenant que dehors il en était de même, que le monde entier puait.

Un de mes amis qui revient de France, prétendait que les Anglais visitaient le continent pour fuir la cuisine grossière de leur patrie. Il ajoutait qu'aux tables d'hôte françaises on ne voyait que de gros Anglais dévorant crèmes, vol-au-vent, ragoûts et autres mets aériens, avec cet appétit colossal qui chez eux s'était exercé sur des masses de rosbif et de plum-pudding de Yorkshire, et qui, dit-il, finirait par ruiner tous les restaurants français. L'exploitation des tables d'hôte serait-elle réellement le motif secret qui dirige les Anglais dans leurs lointaines excursions ? Nous rions de la légèreté avec laquelle ils regardent les curiosités et les galeries, et peut-être ce sont eux qui nous mystifient en se servant finement de cette curiosité qui nous fait sourire, pour cacher leurs intentions gastronomiques.

Mais si bonne que soit la cuisine française, on m'assure que la France n'en va pas moins fort mal, et n'est pas encore au terme de sa marche rétrograde. Les jésuites fleurissent et chantent victoire. Ceux qui sont au pouvoir à cette heure, sont encore ces mêmes insensés dont les pauvres têtes sont tombées il y a cinquante ans.... Qu'en est-il résulté ? Ils sont ressuscités, et maintenant le gouvernement est encore plus stupide que jadis ; car lorsque vint l'heure de quitter le royaume des morts, plus d'un d'entre eux prit à la hâte la première tête venue qui lui tomba sous la main : source de très funestes surprises. La tête ne s'accorde pas toujours avec le reste du cadavre et avec le cœur qu'il renferme. Plus d'un, à la tribune, parle comme la sagesse elle-même, et nous admirons l'intelligence de cette tête puissante, mais aussitôt après, ce beau parleur se laisse entraîner aux actions les plus folles par un cœur égaré à jamais. Entre les pensées et les sentiments, les idées et les passions, les paroles et les actions de ces revenants, il y a une contradiction qui nous fait frémir.

Ou bien, irai-je en Amérique ? cette immense prison d'hommes libres, où les chaînes invisibles me pèseraient encore plus

que les chaînes visibles de la patrie, et où le plus odieux des tyrans, la populace, exerce son empire brutal. Tu sais ce que je pense de ce maudit pays que j'aimais naguère, alors que je ne le connaissais pas, et pourtant mon métier m'impose le devoir de le louer et de le glorifier... Bons paysans allemands ! Allez en Amérique ! Là il n'y a ni princes ni noblesse ; les hommes y sont tous égaux, tous également manants,... à l'exception cependant de quelques milliers d'êtres qui ont la peau brune ou noire, et qui sont traités comme des chiens. Le véritable esclavage, qui est aboli dans la plupart des provinces unies du Nord, ne me révolte pas autant que la brutalité avec laquelle on y traite les noirs libres et les mulâtres ! Ce qui descend d'un nègre, quelque éloignée que soit cette origine, pour peu qu'il la trahisse par sa physionomie, si ce n'est par la couleur, doit s'attendre aux plus grandes humiliations, humiliations qui nous semblent fabuleuses, à nous autres Européens. Avec cela, les Américains font sonner bien haut leur christianisme, et nul peuple ne va à l'église avec plus de ferveur. Cette hypocrisie ils la tiennent des Anglais, qui du reste leur ont légué leurs plus mauvaises qualités. L'intérêt temporel est leur véritable religion, et l'argent est leur dieu, leur dieu unique et tout-puissant. Certes, plus d'un noble cœur doit y déplorer en silence cet égoïsme et cette injustice générale. Mais s'il essaie de les combattre, il se prépare un martyre qui dépasse toutes nos idées. C'était, je crois, à New-York qu'un pasteur protestant se révolta tellement des mauvais traitements infligés aux hommes de couleur, qu'en bravant ce cruel préjugé, il maria sa propre fille à un nègre. A peine cette action véritablement chrétienne fut-elle connue, que le peuple se rua sur la maison du prédicateur qui ne dut son salut qu'à la fuite ; la maison fut démolie, et la fille du ministre, pauvre victime, eut seule à supporter la fureur de la populace. *She was fluished*, c'est-à-dire qu'elle fut dépouillée de ses habits, enduite de goudron, étendue sur un monceau de plumes qui se collèrent à son corps, et dans cette espèce de vêtement elle fut traînée par toute la ville, au milieu des huées et des outrages du peuple...

O liberté ! tu n'es qu'un mauvais rêve !

*
* *

Helgoland, le 8 juillet 1830.

Hier c'était dimanche, et l'ennui couvrait l'île entière d'un manteau de plomb tellement écrasant qu'en désespoir de cause je pris en main la Bible... et je l'avoue, quoique je sois Hellène en secret, ce livre m'a non seulement fait oublier les heures, il a été encore pour mon esprit une édifiante nourriture. Quel livre ! Immense comme le monde, il prend racine dans les abîmes de la création, pour s'élever jusqu'aux mystères étoilés des cieux.... Coucher et lever du soleil, promesse et accomplissement, naissance et mort, le drame entier de l'humanité, tout y est, dans ce livre, *Biblia.* Les Juifs devraient bien se consoler. Ils ont dû renoncer à Jérusalem, au temple, à l'arche sainte, aux joyaux sacrés du grand prêtre, aux vases d'or de Salomon;... mais une telle perte n'est rien en comparaison de la Bible, cet impérissable trésor qu'ils ont pu sauver. Si je ne me trompe, c'était Mahomed qui appelait les Juifs *le peuple du livre*, et ce nom d'une signification profonde leur est encore donné en Orient. Un livre est leur patrie, leur propriété, leur souverain, leur bonheur et leur malheur. Ils vivent dans ce livre, entre ces pages pacifiques. Là, ils possèdent leur inaliénable droit de citoyen ; là, on ne peut les mépriser ni les poursuivre ; là, ils sont forts et admirables. Plongés dans la lecture de ce livre, ils prêtèrent peu d'attention aux changements qui survinrent dans ce monde, tout autour d'eux ; des peuples s'élevèrent et disparurent, des Etats fleurirent et s'effacèrent, des révolutions ravagèrent la surface du globe,... mais eux, les Juifs, courbés sur leur livre, ne s'aperçurent pas du cours orageux du temps qui passait sur leurs têtes !

Si le prophète de l'Orient les nomma *le peuple du livre*, le prophète de l'Occident, Hegel, dans sa philosophie de l'histoire, les désigna par le nom du *peuple de l'esprit.* Déjà dans les temps les plus reculés, comme le prouve le Pentateuque, les Juifs avaient manifesté leur penchant invincible pour l'abstrait, leur prédilection pour une donnée idéale, et toute leur religion n'est encore qu'un acte de dialectique qui sépare la matière de l'esprit et qui reconnaît l'absolu dans la seule forme de l'esprit. Quel isolement terrible ne durent-ils pas souffrir au milieu des peuples de l'antiquité, qui, voués au culte le plus riant de la

nature, saisissaient bien mieux l'esprit sous les phénomènes de la matière, sous l'image et le symbole ! Quelle terrible opposition ne durent-ils pas faire à cette Egypte bariolée d'hiéroglyphes idolâtres, à cette Phénicie, immense temple d'Astarté, la déesse de la joie, et à la voluptueuse Babylone, belle pécheresse au doux sourire, et enfin à la Grèce, cette rayonnante patrie de l'art !

C'est un curieux spectacle, de voir comme le peuple de l'esprit se délivra petit à petit de la matière et se spiritualisa tout à fait. Moïse fit pour ainsi dire des remparts matériels à l'esprit, pour le protéger contre toute irruption éventuelle de la luxure des peuples voisins ; tout autour du champ où il sema l'esprit à pleines mains, il planta, comme une haie protectrice, la loi inflexible du cérémonial et une espèce de nationalité égoïste. Mais lorsque l'esprit, cette plante divine, eut poussé de profondes racines, et se fut élevé si haut vers le ciel qu'on ne pouvait plus le déraciner, alors vint Jésus-Christ : il arracha la barrière désormais inutile de la loi des cérémonies, et même il annonça l'anéantissement de la nationalité judaïque ; il convia tous les peuples de la terre au partage du royaume divin, qui jusqu'alors n'appartenait qu'à un seul peuple élu, il donna à toute l'humanité le droit de cité d'Israël. Ce fut une grande question d'émancipation et qui fut résolue avec plus de magnanimité que nos questions émancipatrices en Saxe et en Hanovre. Il est vrai que le Sauveur qui délivra ses frères de leur nationalité et de leur loi des cérémonies, et qui fonda ainsi le cosmopolitisme, fut la victime de son libéralisme généreux ; le sénat de Jérusalem le fit crucifier et la populace le poursuivit de ses railleries....

Mais le corps seul fut en butte à leurs outrages, lui seul fut cloué sur la croix ;... l'esprit fut glorifié, et le martyre du triomphateur qui donna à l'esprit la souveraineté du monde, devint le symbole de cette victoire, et dès lors toute l'humanité aspira *in imitationem Christi* à la mortification charnelle et entreprit la tâche surhumaine de s'absorber dans la vie spirituelle....

Quand l'harmonie sera-t-elle rétablie ? Quand le monde guérira-t-il de cette tendance illimitée à la spiritualisation et à l'anéantissement de la matière, de cette folle erreur qui fait

souffrir à la fois le corps et l'âme ? Le remède en est dans le mouvement politique et dans l'art. Napoléon et Gœthe, chacun dans sa sphère, ont exercé une excellente influence : le premier en forçant les peuples de se donner pendant vingt ans des exercices corporels très salutaires ; celui-ci en réveillant notre goût pour l'art grec, et en créant des œuvres plastiques comme les statues de marbre des dieux, que nous pouvons embrasser pour n'être pas engloutis dans les flots nuageux du du spiritualisme.

***

Helgoland, le 18 juillet 1830.

Je viens de finir dans l'Ancien Testament la lecture du premier livre de Moïse ; comme une longue caravane, toute cette sainte antiquité a traversé mon esprit. Au milieu, s'élèvent les chameaux ; sur leur dos élevé sont assises les roses voilées de Chanaan ; de pieux pasteurs poussent devant eux les bœufs et les vaches : on s'avance sur de stériles montagnes, on traverse des plaines de sable brûlant où paraissent de temps à autre quelques groupes épars de palmiers élancés, éventails de verdure aux ombres rafraîchissantes. Les serviteurs creusent des citernes. Doux et tranquille Orient ! Pays aimé du soleil ! Que le repos est doux sous tes tentes ! O Laban, que ne suis-je le pasteur de tes troupeaux ! Pour l'amour de Rachel, je serais heureux de servir sept années, et sept autres encore pour Lia aux yeux chassieux, que tu me donnerais par-dessus le marché ! Je les entends bêler, les brebis de Jacob, et je vois celui-ci tenir devant elles les verges bariolées, à l'heure où, dans la saison nouvelle, les troupeaux s'acheminent à l'abreuvoir. Les brebis tachetées sont à nous maintenant. Cependant Ruben rentre à la maison et apporte à sa mère un bouquet de judaïm qu'il a cueilli dans les champs. Rachel demande le judaïm, et Lia est prête à le lui donner, si Jacob veut dormir près d'elle la nuit prochaine. — Qu'est-ce que le judaïm ? Les commentateurs se sont vainement cassé la tête pour le savoir. Luther n'a rien trouvé de mieux que d'appeler aussi ces fleurs judaïm ; la Vulgate les appelle mandragores. Ce sont peut-être les *gelbveiglein*

de Souabe. — L'histoire des amours de Dina et du jeune Sichem m'a fortement touché. Mais il paraît qu'elle n'a pas produit la même impression sentimentale sur Simon et Lévi, les deux frères de la jeune fille. C'est une horreur de les voir égorger avec la perfidie la plus cruelle ce malheureux Sichem et tous ses parents, quoique ce pauvre amoureux ait offert d'épouser leur sœur, de leur donner des terres et des biens, de ne former avec eux qu'une seule famille, et que, dans cette intention, il se soit déjà fait circoncire, ainsi que tout son peuple. Ces gars intraitables auraient dû être bien contents de trouver un aussi brillant parti pour leur sœur ; cette alliance était d'une haute utilité pour leur race, et outre la dot la plus riche, ils y gagnaient encore une grande étendue de pays dont ils avaient justement besoin... On ne saurait se conduire avec un sentiment plus parfait des convenances que ce prince de Sichem, qui, au bout du compte, n'avait fait qu'anticiper par amour les droits que donne seul le mariage... Mais c'est qu'il avait défloré leur sœur, et, pour ce crime, aux yeux de ces frères altiers, il n'y avait pas d'autre expiation que la mort. Et lorsque l'aïeul Jacob leur demanda compte de cette action sanglante et leur eut exposé les avantages qui seraient résultés d'une alliance avec Sichem, ils répondirent : Devions-nous donc trafiquer de la virginité de notre sœur ? Cœurs fiers et cruels que ces deux frères ! Mais sous cette dureté se cache et fleurit, comme la violette sous les ronces, le sentiment moral le plus délicat ; et, chose étrange, ce sentiment qui se manifeste ici et mainte autre fois dans la vie des patriarches, n'est nullement le résultat d'une religion positive ou d'une législation politique. — Non, il n'y avait chez les Juifs d'alors ni doctrine religieuse ni loi politique ; l'une et l'autre ne vinrent que longtemps après. Je crois donc être fondé à soutenir que la morale est indépendante du dogme et de la législation, qu'elle est le pur produit du sentiment instinctif de l'homme, et que la véritable morale, cette raison du cœur, existera toujours, lors même que périraient et l'Etat et l'Eglise.

Je voudrais que nous eussions un autre mot pour désigner ce que nous appelons maintenant morale. Autrement, induits en erreur par l'étymologie, nous pourrions facilement être portés à regarder la morale comme un produit des mœurs. Mais la

véritable morale est indépendante des mœurs d'un peuple, aussi bien que du dogme et de la législation. Les mœurs sont le produit du climat et de l'histoire, et ce sont plutôt ces derniers qui agissent sur l'établissement du dogme et de la loi. C'est pourquoi il y a des mœurs indiennes, chinoises, chrétiennes; mais il n'y a qu'une seule morale, la morale humaine. Celle-ci ne se laisse pas formuler par une définition quelconque, et ce que nous nommons lois de la morale ne répond à aucun code. La véritable morale se manifeste par des actions dont la valeur se révèle au cœur de l'homme malgré la forme et la couleur que le temps et l'espace prêtent à ces actions. Sur le frontispice du Voyage de Golovine au Japon, on lit pour épigraphe ces belles paroles que le voyageur russe avait entendu dire par un Japonais de haut rang : " Les mœurs des peuples sont différentes, mais de bonnes actions sont partout regardées comme belles. "

Depuis que je pense, j'ai réfléchi sur ce sujet, la morale ; le problème de la nature du bien et du mal, qui depuis tant de siècles tourmente tous les grands esprits, ne s'est présenté à moi que dans la question de la morale.

Je quitte quelquefois l'Ancien Testament pour faire une excursion dans le Nouveau ; et ici encore la toute puissance du grand livre me saisit d'une sainte terreur. C'est un sol divin que mon pied foule, et avant d'aborder cette lecture, on devrait ôter sa chaussure, comme aux approches des sanctuaires.

Le passage le plus remarquable du Nouveau Testament est pour moi dans l'Evangile de saint Jean. ch. XVI, v. 12-13 : " J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez les porter présentement. Quand cet esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de vous-mêmes, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir. " — Le dernier mot n'a donc pas été dit, et ce passage est peut-être l'anneau où pourrait se rattacher une nouvelle révélation. Elle commencerait par nous délivrer de la lettre, mettrait fin au martyre, et fonderait le royaume de la joie éternelle, le *millenium* : dernier accomplissement de toutes les promesses.

Une certaine obscurité mystique règne dans le Nouveau Testament. Ce n'est pas un système, c'est une réponse prudemment évasive que ces paroles : " Rendez à César ce qui

est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. " Il en est de même lorsqu'on demanda à Jésus-Christ : " Es-tu le roi des Juifs ? " Pareille réponse encore à double sens, lorsqu'on lui demanda s'il était fils de Dieu. Mahomet est bien autrement franc et précis. Lorsqu'on lui adressa la même question, il répondit : " Dieu n'a pas d'enfants. "

Quel grand drame que la passion ! Et comme elle est profondément motivée par toutes les prophéties de l'Ancien Testament ! Elle était inévitable. C'est le sceau sanglant du témoignage, *testamentum*. Comme les miracles, la passion a aussi servi d'annonce... Maintenant un sauveur arrive-t-il, il n'a pas besoin de se faire crucifier pour répandre sa doctrine, il se fait tranquillement imprimer, et son petit livre est annoncé dans les journaux, à raison de dix sous la ligne.

Quelle douce figure que cet Homme-Dieu ! Comme auprès de lui le héros de l'Ancien Testament perd de sa grandeur ! Moïse entoure sa race d'une affection touchante : il a les soins d'une mère pour l'avenir de son peuple. Le Christ aime l'humanité tout entière, et comme le soleil il réchauffe toute la terre des rayons de son amour. Quel baume bienfaisant pour toutes les blessures du monde ne sont pas ses paroles, et quelle source de consolation pour tous les cœurs souffrants ne fut pas le sang versé sur le sommet du Calvaire !... Ce sang jaillit sur les dieux grecs qui s'ébranlèrent sur leur socle de marbre blanc, comme frappés d'une terreur secrète ; ils furent atteints d'un mal dont ils ne guérirent jamais. La plupart portaient déjà en eux le germe de cette maladie dévorante ; mais ce fut la peur qui hâta leur décès. Pan mourut le premier. Connais-tu cette légende ? La voici, comme Plutarque la raconte :

Du temps de Tibère, un vaisseau voguait, le soir, non loin des îles Parae, qui regardent la côte d'Etolie. Les passagers n'étaient pas encore couchés ; plusieurs même achevaient leur repas du soir en buvant, lorsqu'on entendit une voix, partant de la côte, crier si fort le nom de Thamos (c'était ainsi que s'appelait le pilote), que tout le monde fut saisi du plus grand étonnement. Muet au premier et au second appel, Thamos répondit au troisième. Alors la voix, d'un ton plus éclatant encore, lui dit ces mots : " Quand tu seras à la hauteur de Palodès, annonce que le grand Pan est mort ! " Lorsque Tha-

mos eut atteint cette hauteur, il fit ce qui lui avait été commandé, et de la poupe du navire il cria, la face tournée vers la terre : “ Le grand Pan est mort ! ” A ce cri succédèrent de ce côté les gémissements les plus étranges, un mélange de sanglots et de cris d'étonnement, comme s'ils étaient proférés par plusieurs personnes ensemble. Les témoins oculaires de cet événement le racontèrent à Rome, où l'accueillirent les opinions les plus singulières. Tibère fit examiner cette affaire plus en détail, et ne douta pas de sa vérité.

***

Helgoland, le 29 juillet 1830.

Je suis revenu à l'Ancien Testament. Quel grand livre ! Plus remarquable que son contenu est pour moi sa forme, ce langage qui est, pour ainsi dire, un produit de la nature, comme un arbre, comme une fleur, comme la mer, comme les étoiles, comme l'homme lui-même. Tout y jaillit, coule, étincelle, sourit ; l'on ne sait pourquoi ni comment on trouve tout parfaitement naturel. C'est vraiment la parole de Dieu, tandis que les autres livres ne témoignent que du génie raffiné de l'homme. Dans Homère, cet autre grand livre, la manière de présenter les choses est un produit artistique, et quoique la matière, comme dans la Bible, soit toujours prise dans la réalité, elle se coordonne pourtant et forme une création poétique refondue, pour ainsi dire, dans le creuset de l'esprit humain, et épurée par ce procédé intellectuel que nous appelons art. Aussi dans la Bible ne trouvons-nous aucune trace d'art. C'est le style d'un agenda, où l'intelligence absolue, ou si vous voulez le Saint-Esprit, écrit avec la même fidélité, la même simplicité qu'une bonne ménagère met à marquer les dépenses du jour. Ce style se refuse à toute critique ; nous pouvons tout au plus constater son action sur notre âme. Qu'on s'imagine donc l'embarras qu'éprouvèrent les grammairiens grecs lorsqu'ils essayèrent de définir certaines beautés de la Bible d'après les règles d'art déjà existantes. Longin y voit du sublime, les esthétiques modernes de la naïveté ; mais, je l'ai déjà dit, toute règle de critique est ici impuissante... La Bible est la parole de Dieu.

Il est pourtant un auteur qui me rappelle ce style primitif de la Bible. Je veux parler de Shakespeare. Chez lui aussi le mot se présente parfois dans une sainte nudité qui fait frissonner. Dans les œuvres de Shakespeare nous voyons souvent apparaître la vérité elle-même, dépouillée de tout vêtement d'emprunt. Mais ce n'est que par moments, alors que le génie de l'art, sentant peut-être son impuissance, cède la place à la nature pour la reprendre ensuite avec d'autant plus de jalousie dans les créations plastiques et dans l'habile enchaînement du drame. Shakespeare est à la fois Juif et Grec, ou plutôt ces deux éléments contraires, le spiritualisme et l'art, se sont fondus en lui pour former un tout d'un ordre supérieur.

Une pareille harmonie, un pareil mélange ne serait-il pas la tâche de toute la civilisation européenne ? Ce résultat est encore bien loin de nous. Dans les derniers temps, Wolfgang Gœthe, l'Hellène, et avec lui tous ses coreligionnaires poétiques, ont manifesté leur antipathie contre Jérusalem d'une manière qui tient de la passion. La partie adverse, qui n'a pas de grands noms à sa tête, mais seulement quelques criards eomme le juif Menzel, le juif Pustkuchen, le juif Hengstenberg, n'en élève que plus aigrement ses clameurs pharisiennes contre Athènes et le grand païen.

Mon voisin, conseiller de Kœnigsberg, qui prend ici les bains de mer, me croit piétiste, parce que toutes les fois qu'il vient me voir il me trouve la Bible à la main. Aussi son bonheur est-il de chercher à m'agacer sur ce chapitre, et, quand il peut parler religion avec moi, ce sourire caustique qui n'appartient qu'aux Prussiens de l'Est rayonne sur son maigre visage de vieux célibataire. Hier nous discutions sur la Trinité. Pour le Père, cela ne faisait aucune difficulté ; n'est-il pas le créateur du monde, et toute chose ne doit-elle pas avoir sa cause ? Quant au Fils, cela n'allait plus si bien. Le brave homme aurait bien voulu s'en passer ; mais avec une bonhomie presque ironique il finit par l'accepter. Mais la troisième personne trouva en lui l'opposition la plus opiniâtre. Il lui était tout à fait impossible de comprendre ce que c'était que le Saint-Esprit, et, partant d'un éclat de rire, il s'écria : " Au bout du compte, il se peut bien qu'il en soit du Saint-Esprit comme du troisième cheval quand on voyage en poste ; on

le paie toujours, ce troisième cheval, mais on ne le voit jamais. "

Mon autre voisin, qui reste au-dessous de moi, n'est ni piétiste ni rationaliste. Il est Hollandais. Rien ne peut l'émouvoir, c'est bien là l'image de la plus parfaite quiétude ; et même lorsqu'il cause avec mon hôtesse sur son thème favori, la salaison des poissons, sa voix ne s'élève jamais au-dessus du diapason de la plus plate monotonie. Grâce au peu d'épaisseur du plancher, je suis souvent condamné à entendre de pareilles conversations ; et tandis que je parlais sur la Trinité avec le Prussien, au-dessous de moi le Hollandais expliquait comment on distingue le kablejan, le laberdan et le stockfisch, quoiqu'au fond tout cela soit le même poisson, et qu'on n'exprime par là que les trois phases de la salaison.

Mon hôte est un superbe marin, fameux dans l'île entière pour son intrépidité dans les temps d'orages et de détresse, et avec cela affable et doux comme un enfant. Il ne fait que revenir d'une longue traversée, et, avec un sérieux comique, il nous parla d'un phénomène qu'il prétendit avoir observé dans la haute mer, avant-hier, le 29 juillet. Le conte est singulier. A l'entendre, toute la mer répandait une odeur de gâteaux de fête si appétissante que l'eau lui en venait à la bouche. Vois-tu, c'est un pendant à cette illusion moqueuse qui, dans les déserts d'Arabie, montre une eau claire et rafraîchissante au voyageur épuisé de soif : une *fata morgana* de gâteaux.

* * *

Helgoland, le 1er août 1830.

Tu ne saurais te faire idée combien je trouve ici de charmes au *dolce far niente.* Je n'ai pas apporté un seul livre qui traitât des intérêts du jour, et toute ma bibliothèque se compose de l'histoire des Lombards par Paul Warnefried, de la Bible, d'Homère et de quelques bouquins sur la sorcellerie. Je serais assez tenté d'écrire un petit livre sur ce dernier sujet. Je suis sûr qu'il intéresserait. Dans ce but, je m'occupais l'autre jour à rechercher les dernières traces que le paganisme a laissées dans notre époque chrétienne. Il est fort curieux de voir pendant

quel long espace de temps et sous quelle variété de déguisements les belles créations de la mythologie grecque se sont conservées en Europe. Pour nous autres poètes, elles ont toujours vécu, et vivent encore aujourd'hui. Depuis la victoire de l'Eglise chrétienne, nous avons formé une sorte de communauté mystérieuse, où le culte des antiques idoles, avec ses joies et ses allégresses, s'est transmis de génération en génération par les traditions rythmiques ou rimées. Mais, hélas ! cette *ecclesia pressa*, qui honore Homère comme son prophète, est de jour en jour persécutée avec plus de rage, et le zèle des noirs familiers de la secte nazaréenne est excité chaque jour d'une manière plus inquiétante. Sommes-nous menacés d'une nouvelle persécution iconoclaste ? La crainte et l'espérance se balancent dans mon cœur...

Je me suis réconcilié avec la mer (tu sais que nous étions en délicatesse), et le soir, assis l'un près de l'autre, nous avons ensemble mainte causerie mystérieuse. Décidément je veux mettre de côté la politique et la philosophie, et me plonger de nouveau dans l'art et la contemplation de la nature. A quoi bon tant de tourments ? J'aurais beau me sacrifier pour le salut général, quel avantage en résulterait-il pour le monde ? La terre ne reste pas immobile ; elle tourne dans un cercle éternel, mais sans avancer. Autrefois, quand j'étais jeune et sans expérience, je croyais que dans le combat pour la délivrance de l'humanité, quand même les combattants succomberaient, la grande cause n'en sortirait pas moins victorieuse, et je savourais avec délices ces beaux vers de Byron : "Les ondes se succèdent, elles se brisent une à une sur la plage et s'envolent en poussière ; mais la mer marche toujours." Hélas ! lorsqu'on reste plus longtemps témoin de ce phénomène, on peut observer que la mer, après avoir dépassé ses limites naturelles, retourne quelque temps après dans son ancien lit, puis s'échappe de nouveau, cherche avec la même violence à regagner le terrain perdu ; enfin, manquant de courage, elle prend honteusement la fuite, elle recommence encore, mais elle n'avance jamais. L'humanité se meut aussi d'après les lois du flux et du reflux ; et peut-être la lune exerce-t-elle aussi sur le monde spirituel son influence sidérale.

C'est aujourd'hui nouvelle lune, et malgré le scepticisme

mélancolique auquel mon âme est en proie, je me sens pénétré d'étranges pressentiments. A cette heure il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le monde. La mer a une odeur de gâteaux de fête, et la nuit dernière les moines blancs que je voyais dans les nuages paraissaient si mornes...

C'était à la chute du jour ; je me promenais solitaire sur le rivage. Quel calme solennel ! le ciel avec sa voûte immense ressemblait à la coupole d'une église gothique. Les astres y étaient suspendus comme des lampes innombrables, mais ils jetaient une lueur sombre et tremblante. Les vagues mugissaient comme les tuyaux d'un orgue. C'était comme des mélodies orageuses, plaintives, désespérées, mais quelquefois aussi triomphantes. Sur ma tête flottaient des groupes aériens de blanches nuées qui ressemblaient à des moines. La tête baissée, le regard soucieux, ils défilaient devant moi — triste procession !... on eût dit qu'ils suivaient un convoi mortuaire... Qui est-ce que l'on enterre ? qui est-ce qui est mort ? me disais-je à moi-même. Serait-ce le grand Pan ?

* * *

Helgoland, le 6 août 1830.

Pendant que son armée combattait avec les Lombards, le roi des Hérules était assis tranquillement dans sa tente et jouait aux échecs. Il avait menacé de mort quiconque lui apporterait la nouvelle d'une défaite. Son guetteur, monté sur un arbre, regardait le combat et criait toujours : " Nous sommes vainqueurs ! " Jusqu'à ce qu'en soupirant il laissât échapper ces paroles : " Malheureux roi ! malheureux Hérules ! " Alors seulement le roi s'aperçut que la bataille était perdue — mais il était trop tard ! A l'instant même, les Lombards pénétrèrent dans sa tente et le percèrent de coups...

Je lisais précisément ce passage dans Paul Warnefried, lorsque arriva un gros paquet de journaux du continent. Mes yeux y rencontrèrent des rayons de soleil dont ils furent éblouis et qui allumèrent dans mon âme un enthousiasme sauvage, une joie délirante. Je sais maintenant pourquoi la mer avait cette odeur de gâteaux. La Seine avait, avec ses eaux, porté cette bonne

nouvelle à la mer, et dans leur palais de cristal les belles ondines, de tout temps amies de l'héroïsme, s'étaient empressées de donner un thé dansant. Je courus par toute la maison comme un fou, j'embrassai d'abord la grosse hôtesse et son bon loup marin, j'embrassai aussi le conseiller prussien, sur les lèvres duquel errait toujours le froid sourire de l'incrédulité ; et même le Hollandais, je le pressai sur mon cœur... Mais cette large face insignifiante resta tranquille et froide, et je crois que si le soleil de juillet en personne était venu l'embrasser, *mynheer* en aurait tout au plus ressenti une légère sueur, mais il n'en aurait pas été enflammé. Cette quiétude, au milieu de l'enthousiasme général, n'est-elle pas révoltante ? Les Spartiates préservaient leurs enfants de l'ivrognerie, en leur montrant un ilote ivre. Nous devrions à leur exemple nourrir un Hollandais dans nos maisons d'éducation, pour inspirer à nos enfants l'horreur de cette sobriété morale, de cette impassibilité néerlandaise qui vraiment est plus hideuse que l'ivresse d'un ilote. J'étais tenté de battre *mynheer*.

Mais non ! Pas d'excès ! Les Parisiens nous ont donné un si bel exemple de modération. Oui, vous méritez d'être libres, Français ; car c'est dans votre cœur que vous portez la liberté. C'est par là que vous vous distinguez de vos malheureux pères qui, tout en brisant les chaînes d'une antique servitude, souillèrent leurs exploits de forfaits exécrables, durant lesquels le génie de l'humanité se voila la face. Mais cette fois la main du peuple n'est devenue sanglante que pour la juste défense de ses droits, et non pas après la victoire. Le peuple pansa lui-même les blessures de ses ennemis, et la grande œuvre finie, il s'en retourna à son occupation journalière, sans demander même un pour boire après cet immense labeur.

Ne tremblez pas devant l'homme libre,
Tremblez devant l'esclave qui brise ses fers !

Tu vois combien je suis enivré, hors de moi... Je cite le vers le plus banal de Schiller.

Et ce vieil enfant, dont l'incorrigible folie a coûté le sang de tant de citoyens, les Parisiens l'ont traité avec une modération qui m'a profondément touché. Il jouait réellement aux échecs, comme le roi des Hérules lorsque les vainqueurs péné-

trèrent dans sa tente. D'une main tremblante il signa l'acte d'abdication. Il avait fermé ses oreilles à la vérité, et il ne voulait entendre que les mensonges des courtisans qui criaient toujours : " Nous sommes vainqueurs ! " L'aveuglement de ce fou royal est vraiment inconcevable ! Plein de surprise il leva les yeux, alors seulement que le *Journal des Débats*, comme le guetteur après la bataille des Lombards, s'écria tout à coup : " Malheureux roi ! malheureuse France ! "

Avec Charles X finit le royaume de Charlemagne, comme le royaume de Romulus finit par Romulus Augustulus. Là commence une nouvelle Rome, ici commence une nouvelle France.

Tout cela est encore comme un rêve pour moi ; surtout le nom de Lafayette résonne à mes oreilles comme une tradition de ma première enfance. Il serait donc vrai que le voilà de nouveau à cheval, commandant la garde nationale ? Je crains presque que ce ne soit un mensonge ; car enfin, c'est imprimé. Je veux aller moi-même à Paris pour m'en convaincre de mes propres yeux... Que cela doit être beau de voir chevaucher à travers les rues le citoyen des Deux Mondes, le noble vieillard !... De son regard accoutumé il salue les petits-fils dont les pères combattaient jadis avec lui pour la liberté et l'égalité. Voilà déjà soixante ans que, revenu de l'Amérique, il a rapporté la déclaration des droits de l'homme, ces dix commandements de la nouvelle religion, qui s'y étaient révélés à lui au milieu des éclairs et du tonnerre des canons... Sur les tours de Paris flotte de nouveau l'étendard tricolore... Partout retentit la Marseillaise !...

Lafayette... le drapeau tricolore... la Marseillaise... Je suis comme enivré. Des espérances audacieuses surgissent dans mon cœur, pareilles à ces arbres merveilleux, dont les branches sauvages se perdent dans les nues... Mais les nues dans leur course rapide déracinent ces arbres gigantesques, et s'envolent avec eux... J'entends des sons de violons, et moi aussi je commence à m'apercevoir que la mer apporte une odeur de gâteaux. Là-haut, dans ces joyeuses régions, c'est une musique continuelle, et les ondes de la mer bruissent comme une causerie de jeunes filles. Mais sous mes pieds la terre craque et s'entr'ouvre, et les vieilles divinités sortent leurs têtes séculaires, et

pleines d'étonnement elles s'écrient : " Pourquoi donc cette allégresse qui pénètre jusqu'aux entrailles du globe ? Qu'y a-t-il de nouveau ? Pourrons-nous revenir sur la terre ? " — Non, vous resterez dans votre demeure ténébreuse, où bientôt la mort vous amènera un nouveau compagnon. — Quel est son nom ? — Vous le connaissez bien, vous que jadis il précipita dans la nuit éternelle...

Pan est mort !

* * *

Helgoland, le 10 août 1830.

... Lafayette, le drapeau tricolore, la Marseillaise... C'en est fait, je n'aspire plus au repos... Maintenant, je sais de nouveau ce que je veux, ce que je dois faire... Moi aussi, je suis fils de la révolution, et de nouveau je tends les mains vers les armes sacrées, sur lesquelles ma mère a prononcé les paroles magiques de sa bénédiction..." Des fleurs, des fleurs ! je veux en couronner ma tête pour le combat. La lyre aussi, donnez-moi la lyre, pour que j'entonne un chant de guerre... Des paroles comme des étoiles flamboyantes, qui en tombant incendient les palais et éclairent les cabanes... Des paroles comme des dards brillants, qui pénètrent jusqu'au septième ciel, et frappent l'imposture qui s'est glissée dans le sanctuaire des sanctuaires... Je suis tout joie, tout enthousiasme, je suis l'épée, je suis la flamme !..."

Peut-être aussi je suis fou... C'est qu'un de ces rayons de soleil que m'apportèrent les journaux de ce matin, a frappé mon cerveau, et toutes mes pensées en sont embrasées. En vain je plonge ma tête dans la mer ; nulle onde ne peut éteindre ce feu grégeois. Les autres baigneurs éprouvent la même influence. Ce coup de soleil parisien les a tous frappés — surtout les Berlinois, qui, cette saison, se trouvent ici en grand nombre. Même les pauvres pêcheurs de Helgoland poussent des cris de joie, bien qu'ils ne comprennent que par instinct les événements qui se passent. Le batelier qui m'a conduit hier à la petite île de Sable où l'on prend les bains, m'a dit en souriant : " Oui, les pauvres gens sont vainqueurs ! Avec son instinct, le peuple comprend peut-être mieux les

événements que vous avec votre science." Un jour M. de Varnhagen m'a raconté que lorsqu'on ne connaissait pas encore l'issue de la bataille de Leipzig, sa servante était subitement entrée dans la chambre avec ce cri d'effroi : "La noblesse a vaincu."

Cette fois les pauvres gens sont vainqueurs. "Mais à quoi bon, s'ils ne l'emportent pas sur le droit de succession ?" Ces paroles furent prononcées par le conseiller prussien d'un ton qui m'a beaucoup frappé. Sans les comprendre, je ne sais pourquoi elles se sont gravées dans ma mémoire et m'inquiètent sans cesse. Qu'entend-il par là, cet homme sec et froid ?

Ce matin encore, nous avons reçu un paquet de journaux. Je les dévore comme la manne. Enfant que je suis, je m'occupe des détails touchants bien plus encore que de l'ensemble du drame parisien. Si je pouvais seulement voir le chien Médor ! Celui-là m'intéresse bien autrement que les autres qui ont fait des bonds énormes pour apporter la couronne à Philippe d'Orléans. Médor apporta à son maître un fusil et des cartouches, et lorsque celui-ci tomba et fut enterré comme ses compagnons de gloire, dans la cour du Louvre, le pauvre chien resta jour et nuit sur la tombe, immobile comme une statue de la Fidélité.

Je ne puis plus dormir, et pendant la nuit les visions les plus bizarres tourmentent mon esprit ; rêves de malade, qui se chassent les uns les autres, et dans lesquels les images qui passent devant moi, se mêlent étrangement ; et comme dans les ombres chinoises, tantôt elles se raccourcissent comme des nains, et tantôt elles grandissent comme des géants ; c'est à en devenir fou. Dans cet état, il me semble quelquefois que mes membres s'allongent comme ceux d'un colosse, et que tour à tour je passe de France en Allemagne et d'Allemagne en France. Je me rappelle même que la nuit dernière, je parcourais ainsi tous les pays allemands, frappant à la porte de mes amis, et réveillant tout le monde. Ils fixèrent sur moi des yeux si hagards que j'en fus effrayé, et que dans le premier moment j'oubliais pourquoi j'étais venu les éveiller. Je poussai assez rudement plus d'un gros bourgeois qui ronflait par trop ; tout en bâillant, ils me demandèrent : "Quelle heure est-il donc ?" — "A Paris, mes amis, le coq a chanté ; c'est tout ce que je sais." Derrière Augsbourg, sur la route de Munich, je vis une foule de dômes

gothiques qui semblaient fuir et chancelaient sur leur base d'une manière effrayante. Moi-même, las de cette course vagabonde, je me mis à voler et je m'élançai d'une étoile à l'autre. Mais ce ne sont pas des mondes peuplés, comme le rêvent bien d'autres; ce sont de brillants globes de marbre, déserts et stériles, et qui ne s'avisent pas de tomber, parce qu'ils seraient fort embarrassés de savoir sur quoi tomber. J'entrai dans le ciel, les portes en étaient ouvertes tout au large. C'était une longue suite de salles hautes et sonores, ornées de dorures surannées. Tout eût été désert sans quelques vieux domestiques poudrés, qui vêtus d'une livrée rouge fanée sommeillaient doucement dans des fauteuils de velours râpé. Dans plusieurs salons les portes étaient enlevées de leurs gonds ; dans d'autres, de larges scellés rouges étaient apposés aux portes, ainsi que cela se voit dans les maisons où vient d'arriver une banqueroute ou un décès. J'entrai enfin dans une chambre où était assis à un secrétaire un vieillard sec et maigre qui feuilletait des liasses de papier. Il était vêtu en noir, avait des cheveux blancs et un visage ridé d'homme d'affaires. D'une voix très-basse il me demanda ce que je voulais ; le prenant, dans ma naïveté, pour le bon Dieu, je lui dis hardiment : " Ah, mon bon Dieu, je voudrais bien savoir tonner, je sais déjà lancer des éclairs; ah, je vous en prie, apprenez-moi à tonner." — " Ne parlez pas si haut ! reprit brusquement le sec vieillard," et me tournant le dos, il retourna à ses affaires. — " C'est monsieur le registrateur," me dit un des laquais rouges en se levant de son fauteuil, et en se frottant les yeux avec force baillements.

Pan est mort !

* * *

Cuxhaven, le 9 août 1830.

J'ai fait une traversée fort désagréable, au milieu du vent et de l'orage, dans une barque de pêcheur. Comme il m'arrive toujours en pareil cas, je fus pris du mal de mer. Elle aussi, la mer, comme bien d'autres personnes, ne répond à mon amour que par des peines et des tourments. D'abord tout va bien, et je me plais à me laisser balancer mollement; mais peu à peu

les vertiges me saisissent, et je suis assiégé de toutes sortes de visions chimériques. Du fond des abîmes de la mer sortent de vieux démons, hideusement nus jusqu'aux hanches. Je les entends hurler des vers faux et inintelligibles, et je les vois me lancer à la figure la blanche écume des vagues. Les nues grincent plus affreusement encore; descendues si bas qu'elles touchent jusqu'à ma tête, elles me chantent à l'oreille, d'une voix douce et flûtée, les folies les plus amères. Ce mal de mer, sans être dangereux, vous jette dans les sensations tellement insupportables que l'on touche au délire. A la fin, il me semblait que j'avais avalé la Bible, l'Ancien Testament avec le Nouveau, et voilà que les saints personnages se mirent à s'agiter et à gesticuler en moi, de sorte que tout se tournait pêle-mêle dans mon ventre. Le roi David jouait de la harpe, mais hélas! les cordes de l'instrument, c'étaient mes propres entrailles. Toute la ménagerie de l'Apocalypse hurlait, et les prophètes chantaient, les quatre grands d'une voix de basse-taille et les douze petits d'une voix de fausset. Tout cela grognait et roucoulait confusément, mais ce chœur de voix était dominé par celle du prophète Jonas, qui criait: O Ninive, Ninive, tu périras! Des mendiants avec leur vermine s'établiront dans tes palais, et les cuirassiers de Babylone nourriront leurs cavales dans tes temples. Mais vous, prêtres de Baal, et vous, Nemrods assyriens, nobles chasseurs et *gentlemen-riders*, et vous aussi, bourgeois grossiers, vous recevrez des coups de bâton, des coups de verges, des coups de pied, et même des soufflets; je puis vous le prédire, car d'abord je ferai mon possible pour que vous ne les évitiez pas, et puis je suis le prophète Jonas, le prophète Jonas, fils d'Amithaï. O Ninive, Ninive, tu périras!

C'est à peu près ainsi que prêchait le prophète, lorsque je fus subitement soulagé et que j'entendis à côté de moi la voix du conseiller prussien, qui me dit: A la bonne heure! Bien vous prend d'avoir enfin rendu toute cette folle lecture que vous aviez dévorée à Helgoland avec ce gros homard, — nous touchons maintenant au port, et une tasse de thé nous rétablira tout à fait. Je suivis son conseil et me trouvai parfaitement bien de la tasse de thé que je me fis donner aussitôt après notre arrivée dans l'hôtel de Cuxhaven.

Les Hambourgeois et leurs épouses légitimes fourmillent ici,

de même que des capitaines de vaisseau de tous les pays, qui attendent un vent favorable. On les voit partout, et quand ils ne sont pas à se promener sur les hautes falaises, ils sont attablés dans les cabarets où ils boivent du grog passablement fort, en poussant des cris d'allégresse à l'occasion des trois journées de Juillet. Dans tous les idiomes on porte des toasts aux Français. Les Anglais laconiqnes leur donnent des louanges avec autant de loquacité que ce Portugais bavard qui regrettait devant moi de ne pouvoir conduire directement à Paris sa cargaison d'oranges, pour rafraîchir le peuple qui avait dû souffrir de la chaleur pendant le combat. Même à Hambourg, où la haine des Français a poussé de si profondes racines, il règne maintenant un indicible enthousiasme pour la France. On a tout oublié : Davoust, la banque volée, les bourgeois fusillés, le costume germanique, les mauvais vers patriotiques, le père Blücher, toutes les niaiseries de 1814 — tout est oublié. Partout flotte le drapeau tricolore, partout résonne la Marseillaise, et même les dames paraissent au théâtre avec des rubans tricolores sur la poitrine. Les riches banquiers eux-mêmes, qui à la suite du mouvement révolutionnaire perdent beaucoup d'argent dans les spéculations de la bourse, partagent généreusement la joie générale, et toutes les fois que le courtier vient leur annoncer que la baisse ne fait qu'augmenter, ils n'en paraissent que plus satisfaits et se contentent de dire : C'est bien, c'est bien ! cela ne fait rien du tout.

Oui, dans tous les pays, les hommes comprendront facilement l'importance des trois jours de Juillet, et les célébreront en y voyant le triomphe de leurs propres intérêts. La grande œuvre des Français parle si clairement à tous les peuples et à toutes les intelligences, au plus fort comme au plus faible, que dans les steppes des Baskires les âmes en seront aussi profondément remuées que dans les montagnes de l'Andalousie. Je vois déjà le macaroni s'arrêter dans la bouche du Napolitain, comme la pomme de terre dans celle de l'Irlandais, quand cette bonne nouvelle leur parviendra. Polichinelle est capable de s'armer d'un glaive, et Paddy fera peut-être un *bull* qui n'amusera guère les Anglais.

Et l'Allemagne que fera-t-elle ? Je ne sais. Commencerons-nous enfin à utiliser nos forêts de chênes, c'est-à-dire à en faire

des barricades pour la délivrance du monde ? Commencerons-nous enfin, nous à qui la nature a départi tant d'intelligence, tant de force et tant de courage, commencerons-nous à profiter de ces dons de Dieu et à comprendre, à proclamer et à exécuter les préceptes du grand maître, la doctrine des droits de l'homme ?

Il y a maintenant six ans qu'en parcourant à pied la patrie allemande, j'arrivai à Wartbourg. J'y visitai la cellule qu'avait occupée Luther, brave homme s'il en fut, et dont je ne permettrai à personne de médire. Il a accompli une œuvre gigantesque, pour laquelle notre gratitude lui est acquise à jamais. Ne lui en veuillons pas d'avoir brusqué un peu nos amis, lorsque dans l'exégèse de la parole divine, ils voulurent le dépasser en proposant d'établir ici-bas même l'égalité des hommes. Il est vrai qu'une pareille proposition était alors quelque peu prématurée, et maître Hemling qui fit tomber ta tête, pauvre Thomas Munzer, était à plusieurs égards autorisé à une pareille action ; car il avait le glaive en main, et son bras était fort.

A Wartbourg, je visitai aussi l'arsenal, où sont suspendues les cuirasses, les morions, les rondaches, les hallebardes, les flamberges, toute cette garde-robe de fer du moyen âge. Je me promenais tout pensif dans la salle, accompagné d'un jeune noble, un de mes camarades d'université, et dont le père était dans notre province un des principicules les plus puissants, qui faisait trembler le petit coin de terre soumis à sa domination. Ses ancêtres aussi furent de puissants barons, et le jeune homme plongeait avec délices dans ses souvenirs héraldiques à l'aspect de quelques-unes de ces armes et de ces cuirasses qui, comme le disait l'étiquette, avaient appartenu à un guerrier de sa race. Il détacha du mur la longue épée de son aïeul, et, ayant par curiosité essayé de la manier, il se vit forcé d'avouer qu'elle était un peu trop lourde, après quoi il laissa tomber son bras. Le brave petit-fils était trop faible pour agiter l'épée de ses pères. Je le vis, et je me pris à penser au fond de mon cœur : L'Allemagne aussi pourrait être libre.

VII

TRADITIONS POPULAIRES

J'ai fait tout mon possible pour ne pas faire dériver de sources purement blâmables la tendance moyen âge de nos romantiques : j'ai produit leur meilleur moyen de justification dans la troisième partie, où j'ai remarqué que la manie du moyen âge n'était peut-être à la fin qu'un amour secret pour le panthéisme de l'ancienne Germanie, les restes de cette antique religion s'étant conservés dans les croyances populaires de cette époque postérieure. J'ai déjà dit précédemment comment ces restes s'étaient conservés, souillés et mutilés à la vérité, dans la magie et dans la sorcellerie. Oui, ils se sont conservés dans la mémoire du peuple, dans ses usages, dans sa langue..... Dans chaque pain que cuit le boulanger allemand, il empreint l'antique pied de druide, et le pain de tous les jours porte encore le signe de la religion germanique. Quel profond contraste offre ce pain véritable avec ce pain simulé, sec et dépourvu de sucs nourriciers, dont nous repaît le culte spiritualiste !

Non ! les souvenirs des antiques croyances germaniques ne sont pas encore entièrement éteints. Il existe en Westphalie des vieillards qui savent encore où sont enfouies les vieilles idoles. A leur lit de mort, ils le disent à leur dernier petit-fils, et celui-ci porte ce secret sacré dans son cœur, comme un trésor. En Westphalie, la Saxonie des anciens, n'est pas mort tout ce qui est enterré. Quand on y parcourt les vieux bois de chênes, on entend encore des voix des anciens siècles, encore les profondes paroles magiques dans lesquelles coule plus de vie que dans toute la littérature de la Marche de Brandebourg. Un senti-

ment indéfinissable me fit tressaillir alors que j'errai sous les ombrages de sa vieille forêt. Quand je passai devant le Siegbourg, mon guide me dit : C'est ici qu'habitait le roi Wittekind ! et il soupira profondément. C'était un simple bûcheron, et il portait une grande hache.

Je suis convaincu que cet homme se bat encore aujourd'hui, s'il le faut, pour le roi Wittekind..... Et malheur au crâne sur lequel tombera sa hache saxonne !

Ce fut un jour malheureux pour l'Allemagne que celui ou le roi Wittekind fut battu à Engter par l'empereur Carl. Dans sa fuite il se retira sur Ellerrbuch. Quand toute la troupe fut arrivée avec les femmes et les enfants près de la traversée, où tout se pressait, une vieille femme ne put aller plus loin. Mais, comme elle ne voulait pas tomber entre les mains des ennemis, les Saxons l'enterrèrent vivante dans un monticule de sable, près Belmanscamp, en lui disant : " Cache-toi, cache-toi ; le monde te va mal, tu ne peux plus suivre la débâcle. "

On dit que la vieille femme vit encore.

Les frères Grimm racontent cette histoire dans leurs traditions allemandes. J'aurai encore souvent à citer les recherches zélées et consciencieuses de ces dignes savants. Les services qu'ils ont rendus à la langue et aux antiquités allemandes sont inappréciables. Ces hommes ont plus fait que toute votre Académie française, depuis Richelieu. Jacques Grimm est sans égal dans son genre. Son érudition est colossale comme une montagne et son esprit est frais comme la source qui en jaillit.

Paracelse est une des minières principales pour la recherche des croyances populaires de l'ancienne Germanie. J'ai déjà fait mention de lui plusieurs fois. Ses ouvrages sont traduits en latin, non pas mal, mais d'une manière incomplète. La version originale est difficile à lire ; le style en est abstrus, mais çà et là apparaissent de grandes pensées exprimées grandement. C'est un philosophe de la nature dans le sens actuel du mot. Il ne faut pas toujours prendre sa terminologie dans la signification traditionnelle. Dans sa doctrine des esprits élémentaires, il emploie les mots : nymphes, ondines, sylvains, salamandres, seulement parce que ces mots sont connus du public, et non parce qu'ils désignent exactement ce dont il veut parler. Au lieu de créer arbitrairement des mots nouveaux, il a préféré

chercher pour ses idées de vieilles expressions qui désignaient jusqu'alors quelque chose d'analogue. Aussi a-t-il été mal compris sous plus d'un rapport, et beaucoup l'ont accusé ou d'ironie ou d'incrédulité. Les uns s'imaginèrent qu'il voulait, par pure plaisanterie, réunir en système les vieux contes de nourrice ; les autres le blâmaient de ce que, ne partant pas du point de vue chrétien, il ne voulait pas déclarer pour autant de diables tous ces esprits élémentaires. Nous n'avons, dit-il quelque part, aucun motif d'admettre que ces êtres appartiennent au diable ; et ce qu'est le diable lui-même, ajoute-t-il ironiquement, nous ne le savons pas davantage. Il prétend que les esprits élémentaires seraient, aussi bien que nous autres, de véritables créatures de Dieu, mais non pas de la race d'Adam, et que Dieu leur aurait assigné pour séjour les quatre éléments. Leur constitution organique serait en rapport avec l'élément auquel ils appartiennent. Alors Paracelse classe, d'après les quatre éléments, les différentes sortes d'esprits, et c'est là qu'il produit un système décidé.

Quant à réduire en système les croyances elles-mêmes du peuple, c'est une chose aussi impossible que d'arrêter dans un cadre les nuages du ciel. On peut tout au plus réunir, sous certaines rubriques déterminées, les choses qui se ressemblent. C'est ce que nous essaierons au sujet des esprits élémentaires.

Nous avons déjà parlé des kobolds dans la première partie. Ce sont les revenants mi-partis d'hommes morts ou de diables ; on doit les distinguer soigneusement des véritables esprits de la terre. Ceux-ci habitent presque toujours les montagnes, et on les nomme wichtelmænner, gnomes, metallarii, petits hommes, nains. La tradition des nains est analogue à celle des géants, et elle s'appuie sur l'existence de deux races différentes qui ont jadis vécu plus ou moins en paix dans le même pays, et ont disparu depuis. Les géants ont quitté l'Allemagne pour toujours. Mais on rencontre encore quelquefois les nains dans les galeries des montagnes où ils travaillent, habillés comme de petits mineurs, à extraire les métaux et les pierres précieuses. De tout temps, les nains ont possédé l'or, l'argent et les diamants en abondance, car ils pouvaient se glisser partout et sans être vus ; aucun trou n'était trop petit pour qu'ils pussent y passer, pourvu qu'il conduisît à de riches filons. Mais les géants au

contraire demeurèrent toujours pauvres ; et si on leur avait, par aventure, prêté quelque chose, ils auraient laissé des dettes gigantesques. Et puis les géants ne voulurent jamais se convertir au christianisme. Je tire cette conclusion d'une vieille ballade danoise où les géants finissent par se rassembler et célèbrent une noce. La fiancée engloutit seulement à déjeuner quatre tonnes de bouillie, seize entrecôtes de bœuf et dix-huit poitrines de cochon, et elle but en outre sept tonnes de bière. A la vérité, le fiancé dit : Je n'ai pas encore vu de jeune fille qui eût un si bon appétit. Au nombre des convives était le petit Mimmering, dont la petitesse contrastait avec ces géants. Et la chanson finit par ces mots : " Le petit Mimmering était le seul chrétien au milieu de toute cette compagnie païenne. "

Quant aux noces de la petite race, ainsi qu'on nomme quelquefois les nains en Allemagne, on en a conservé les traditions les plus gentilles ; celle-ci par exemple :

La petite race voulut un jour célébrer une noce au château d'Eilenbourg, en Saxe, et, pendant la nuit, ils entrèrent, par le trou de la serrure et par les fentes des fenêtres, dans la salle, et ils sautèrent tous sur le plancher poli, comme des pois sur l'aire d'une grange. Sur quoi, s'éveilla le vieux comte qui dormait sous le ciel de son lit élevé dans cette salle, et il s'émerveilla beaucoup à la vue de cette foule de petites gens. Alors l'un d'eux, richement vêtu comme un héraut, s'avança vers lui, et l'invita poliment et en termes convenables à prendre part à la fête. " Mais, ajouta-t-il, nous vous prions d'une chose : vous devez être seul ici présent ; personne de votre maison ne doit se permettre de contempler la fête en même temps que vous, ne fût-ce que d'un seul regard. " Le vieux comte répondit amicalement : " Puisque vous avez dérangé mon sommeil, je veux bien être des vôtres. " Alors on lui amena une petite femme ; de petits porteurs de flambeaux se placèrent, et une petite musique mystérieuse commença. Le comte eut beaucoup de peine à ne pas perdre dans la danse la petite femme qui lui échappait si facilement au milieu de ses bonds, et qui finit par tourbillonner tellement qu'il pouvait à peine respirer. Soudain, tout s'arrêta au plus fort de cette danse animée ; la musique cessa, et toute la foule courut aux fentes des portes, aux trous de souris et partout où se trouvait un petit passage. Mais les

mariés, les hérauts et les danseurs levèrent les yeux vers une ouverture du plafond de la salle, et y découvrirent le visage de la vieille comtesse qui regardait indiscrètement la troupe joyeuse. Alors ils s'inclinèrent devant le comte, et celui qui l'avait invité s'avança de nouveau en le remerciant de son hospitalité. "Mais, ajouta-t-il, comme notre joie et notre noce ont été ainsi troublées, parce qu'un autre œil humain les a vus, votre race ne comptera à l'avenir jamais plus de sept Eilenbourg à la fois." Après quoi, ils s'enfuirent à la hâte ; tout rentra dans le silence, et le vieux comte se retrouva seul dans la salle redevenue obscure. La malédiction s'est accomplie jusqu'aujourd'hui, et toujours un des six chevaliers d'Eilenbourg qui étaient vivants, est mort quand le septième était né.

Les habitations des nains étaient, comme je l'ai déjà dit, dans les montagnes. Les petites ouvertures qu'on trouve dans les rochers sont aujourd'hui encore nommées par le peuple les trous des nains. J'en ai vu beaucoup dans le Harz, et particulièrement dans la vallée de la Bode. Les stalactites qu'on trouve quelquefois dans les grottes des montagnes, ainsi que beaucoup de figures qui paraissent représenter les rochers, reçoivent encore du peuple le nom de "noce des nains". Je puis, à ce propos, rapporter encore une de ces histoires de noces.

Il existe, en Bohême, non loin d'Elnbogen, dans une vallée sauvage, mais belle, au fond de laquelle l'Egger serpente par maint détour jusqu'aux environs de Carlsbad, une célèbre grotte des nains. Les habitants des villes et villages environnants racontent ce qui suit : Ces rochers furent, dans les anciens temps, habités par de petits nains des montagnes qui y menaient une existence tranquille. Ils ne faisaient de mal à personne, et aidaient, au contraire, leurs voisins dans les cas de nécessité et d'embarras. Ils furent pendant longtemps dominés par un puissant nécromant ; mais, un jour qu'ils voulaient célébrer une noce, et se rendaient, dans ce but, à leur petite église, il entra dans une violente colère et les changea en pierres, ou plutôt, comme c'étaient des esprits impérissables, il les y enferma. Cet assemblage de rochers s'appelle encore aujourd'hui *la noce des nains enchantés*, et on les voit, sous toutes sortes de formes, sur les pics de la montagne. On montre, au milieu d'un rocher, l'image d'un nain qui, lorsque les autres

voulurent échapper à l'enchantement, demeura trop longtemps dans l'habitation, et fut pétrifié au moment où il regardait par la fenêtre pour chercher assistance.

Les nains portent de petits bonnets, au moyen desquels ils se rendent invisibles. On nomme ces bonnets chaperons de brouillard. Un paysan, battant un jour en grange, heurta par hasard avec son fléau, et fit tomber le chaperon d'un nain. Celui-ci devint visible, et se glissa bien vite dans une fente de terre. On peut, d'ailleurs, par des conjurations, rendre les nains visibles.

Il y eut à Nuremberg un homme du nom de Paul Creuz, qui employa une merveilleuse conjuration. Il plaça sur un certain plan une petite table toute neuve, un drap blanc dessus avec deux petits plats de lait, puis deux petits plats de miel, deux petites assiettes et neuf petits couteaux. Il prit ensuite une poule noire et l'égorgea sur un réchaud de cuisine, de façon à ce que le sang pénétrât le mets. Après quoi il en jeta un morceau au levant et l'autre au couchant et commença sa conjuration. Cela fait, il courut se mettre derrière un gros arbre, et vit que deux petits nains étaient sortis de terre, s'étaient mis à table et avaient mangé sur la cassolette précieuse qu'il y avait aussi placée. Alors il leur fit des questions auxquelles ils répondirent, et quand il eut souvent recommencé, ils devinrent si familiers avec lui, qu'ils vinrent comme ses hôtes dans sa maison. Quand il n'avait pas pris les soins convenables, ils ne paraissaient pas ou s'enfuyaient presque aussitôt. Il finit par faire venir aussi leur roi qui arriva seul, en petit manteau écarlate, sous lequel il avait un livre qu'il jeta sur la table, et il permit à son conjurateur d'y lire autant et aussi longtemps qu'il voudrait. Aussi cet homme y prit-il une grande sagesse et des secrets particuliers.

Les nains eurent toujours beaucoup de prédilection pour les hommes, et ils étaient fort contents quand nous ne leur faisions pas de mal. Mais nous, méchants comme nous le sommes encore, nous leur jouions toute espèce de mauvais tours. On raconte dans l'Halistal l'histoire suivante :

Pendant l'été, des troupes de nains descendaient souvent des montagnes dans la vallée et se joignaient comme aides, ou simplement comme spectateurs, aux hommes qui travaillaient,

mais surtout aux jeunes filles qui faisaient le foin. Ils trouvaient grand plaisir à se mettre à l'ombre sur une grande et grosse branche d'érable. Mais une fois, de méchantes gens vinrent pendant la nuit et scièrent la branche de manière à ce qu'elle ne tînt plus que faiblement au tronc, et quand les confiantes créatures s'y posèrent le lendemain matin, la branche se rompit, les nains tombèrent et furent bafoués. Ils se mirent dans une grande colère et s'écrièrent :

Oh! comme le ciel est haut et la malice grande! Nous partons pour ne revenir jamais.

Ils tinrent parole et ne se firent plus revoir dans le pays.

Je doute que les nains regardassent les hommes comme de bons esprits ; il est certain qu'ils ne pouvaient à nos actions reconnaître notre divine origine. Des êtres d'une autre nature que la nôtre ne sauraient avoir bonne opinion de nous, et le diable nous tient pour les plus mauvaises de toutes les créatures. J'ai vu une fois représenter dans une grange de village la comédie du docteur Faust. Faust conjure le diable, et, se confiant dans son intrépidité, demande que le diable lui apparaisse dans la plus épouvantable forme, sous les traits de la plus horrible des créatures... et le diable obéissant paraît sous la figure de l'homme.

On ne sait pas bien pourquoi les nains finirent par nous abandonner tout à fait. Les frères Grimm rapportent à ce sujet encore deux histoires. Toutes deux témoignent de notre malice et de notre méchanceté. Voici le première :

Les nains qui habitaient dans les grottes et dans les crevasses autour des demeures des hommes, se montraient toujours fort bienveillants pour ceux-ci ; et la nuit, pendant que les hommes dormaient, ils les soulageaient de leur travail le plus pénible. Quand les gens de la campagne sortaient le matin avec les charrettes et les ustensiles, et s'émerveillaient de trouver tout achevé, les nains se cachaient dans les buissons et riaient aux éclats. Plus d'une fois, les paysans se mirent en colère, en trouvant leur moisson coupée avant parfaite maturité, mais quand, bientôt après, survenaient l'orage et la grêle, et qu'ils voyaient bien que pas un brin de paille peut-être n'eût pu être

sauvé, ils remerciaient du fond du cœur la petite race prévoyante. Pourtant, à la fin, les hommes s'aliénèrent, par leurs mauvais traits, la bienveillance et la faveur des nains. Ceux-ci s'enfuirent et jamais aucun œil ne les revit depuis. En voici la cause : Un berger avait sur la montagne un magnifique cerisier. Un été, quand les fruits furent mûrs, il arriva que, pendant trois nuits de suite, l'arbre fut dépouillé et tout le fruit porté sur les planches et sur les claies qui servaient ordinairement au berger à conserver ses cerises. Les gens du village dirent : " Cela ne peut être fait que par les braves nains qui trottent la nuit en longs manteaux, les pieds enveloppés, légers comme des oiseaux, et font avec empressemeut l'ouvrage des hommes. On les a déjà guettés bien des fois, mais on ne les trouble pas ; on les laisse venir et partir." Ces discours rendirent le berger curieux, et il aurait bien voulu savoir pourquoi les nains cachaient leurs pieds, et si ces pieds étaient faits comme ceux des hommes. L'an d'après, au retour de l'été, quand vint le moment où les nains cueillirent les cerises et les portèrent dans le fruitier, le berger prit un plein sac de cendre et le répandit tout autour de l'arbre. Le lendemain, à la pointe du jour, il courut à l'arbre qu'il trouva entièrement cueilli, et vit les traces de beaucoup de pattes d'oie sur la cendre répandue au-dessous. Le berger se mit à rire et plaisanta de ce que les nains avaient des pieds d'oie, de ce que leur secret était découvert. Bientôt après, ceux-ci dévastèrent et démolirent leurs maisons, se sauvèrent dans le fond de la montagne en gardant rancune à la race humaine et en lui refusant leur secours. Le berger qui les avait trahis devint infirme et imbécile pour le reste de la vie.

L'autre tradition est encore plus dure.

Jadis les nains eurent deux royaumes entre Walkenried et Neuhof, dans le comté de Hohenstein. Un habitant de ce pays remarqua une fois que les fruits de ses champs étaient dérobés pendant la nuit, sans qu'il pût découvrir le voleur. Enfin, il s'en alla d'après le conseil d'une femme expérimentée, à la nuit tombante, dans son champ de pois, et se borna à y battre l'air avec une baguette. Il n'attendit pas longtemps sans reconnaître que quelques nains apparaissaient devant lui. Sa baguette leur avait fait tomber les bonnets qui les rendaient invisibles. Les nains tremblants se jetèrent à ses pieds et confessèrent que

c'était leur race qui pillait les champs des gens de la campagne, et qu'ils y étaient forcés par un extrême besoin. La nouvelle de la capture des nains mit en mouvement tout le pays. A la fin, le peuple des nains envoya des députés et offrit rançon pour ses frères prisonniers, manifestant en outre l'intention de quitter pour toujours le pays. Cependant de nouvelles difficultés s'élevèrent sur les conditions de leur retraite. Les gens du pays ne voulaient point laisser partir les nains avec leurs trésors amoncelés et cachés, et la petite race ne voulait pas être vue au moment de son départ. Enfin l'on convint que les nains partiraient par un pont étroit à Neuhof, et que chacun d'eux déposerait en guise de péage, dans un tonneau placé auprès, une partie déterminée de son avoir, sans qu'aucun homme fût présent. Cela se fit ainsi. Pourtant quelques curieux s'étaient placés sous le pont, au moins pour entendre le départ des nains, et ils entendirent pendant beaucoup d'heures le piétinement des petits hommes, ce qui leur fit l'effet d'un grand troupeau de moutons qui passerait sur le pont.

Il faut soigneusement distinguer des nains, qui sont les esprits de la terre, les elfes ou sylphes, esprits aériens qui sont aussi plus connus en France, et sont principalement célébrés dans les poésies anglaises. Si les elfes n'étaient pas immortels par leur nature, ils le seraient devenus par Shakespeare. Ils vivent éternellement dans les songes des nuits d'été de la poésie. On n'oubliera non plus jamais la reine des elfes de Spencer, au moins tant que l'on comprendra l'anglais.

La croyance aux elfes est, à mon avis, d'origine plutôt celtique que scandinave. C'est pourquoi il existe plus de traditions d'elfes à l'ouest du nord que dans la partie orientale. En Allemagne, on sait très peu de chose sur les elfes, et il n'existe là qu'un écho amorti des traditions bretonnes. Mais elles sont pleines de vie et florissantes en Irlande, en Écosse, en Angleterre et dans le nord de la France. En résonnant jusque sur les côtes de Provence, elles s'y sont mêlées avec la croyance des fées de l'Orient. C'est d'une pareille union que naissent les beaux lais du comte Lanval que la belle fée distingua particulièrement, à la condition qu'il cacherait son bonheur. Mais le roi Arthus ayant proclamé, dans un grand banquet solennel à Kardual, sa reine Genièvre pour la plus belle femme du monde, il fut

impossible au comte Lanval de se taire plus longtemps. Il parla, et son bonheur cessa, au moins sur cette terre. Le chevalier Gruëland ne fut guère plus discret. Il ne peut non plus cacher sa bonne fortune, la fée adorée disparaît, et il part sur son cheval Gedefar pour errer longtemps à sa recherche. Mais les amoureux infortunés retrouvent leurs maîtresses dans Avalun, le pays des fées. Le comte Lanval et le chevalier Gruëland peuvent bavarder là aussi longtemps qu'ils veulent. Là aussi, Ogier le Danois peut se reposer de ses hauts faits, dans les bras de sa chère Morgane. Vous autres Français, connaissez toutes ces histoires. Vous connaissez Avalun, mais le Persan le connaît aussi et le nomme Gingistan : c'est le pays de la poésie.

Il n'y a que deux traditions sur les elfes qui soient indigènes dans le nord oriental, et comme elles sont des plus courtes et des mieux exprimées dans les chants danois, je veux les rapporter sous cette forme. Voici la première :

Je reposai ma tête sur la colline des elfes, mes yeux commencèrent à dormir. Alors vinrent deux jeunes femmes qui voulurent bien parler avec moi. Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

L'une caressa ma joue blanche, l'autre me murmura à l'oreille : "Lève-toi, beau jeune garçon, si tu veux te préparer à la danse." Depuis, etc.

"Éveille-toi, beau jeune garçon, si tu veux sauter à la danse ; mes jeunes filles chanteront les choses les plus agréables, qui te plairont à entendre." Depuis, etc.

Et bientôt, au-dessus de toutes les femmes, j'entendis commencer une chanson. Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler. Depuis, etc.

Le torrent écumeux resta tranquille alors, quoiqu'il fût habitué à couler ; tous les petits poissons jouaient en nageant dans ses flots. Depuis, etc.

Ils jouaient avec leurs petites queues, tous les petits poissons ensemble dans le courant ; tous les petits oiseaux, qui étaient dans l'air, commencèrent à chanter dans la vallée. Depuis, etc.

"Écoute, beau jeune garçon, veux-tu demeurer avec nous? nous t'apprendrons à tailler les runes, puis à y lire et à écrire." Depuis, etc.

"Je veux t'apprendre à lier l'ours et le sanglier au tronc du chêne; le dragon, qui est couché sur un monceau d'or, doit s'enfuir du pays devant toi." Depuis, etc.

Elles dansèrent bien haut, elles dansèrent bas, dans la ronde des elfes. Moi, beau jeune garçon, j'étais là fermement appuyé sur mon glaive. Depuis, etc.

"Écoute, beau jeune garçon, si tu ne veux pas parler avec nous, nous te donnerons un repos complet avec un couteau tranchant." Depuis, etc.

Si Dieu n'avait pas si bien conduit mon étoile, que le coq secouât alors son aile, je serais certainement resté sur la colline des elfes avec ces jeunes femmes. Depuis, etc.

Et je dirai à tout bon garçon qui chevauche pour aller à la cour, qu'il ne chevauche point vers la colline des elfes, et ne s'y mette pas à dormir. Depuis, je ne les ai vues que cette première fois.

La seconde chanson traite presque le même thème, seulement l'apparition des elfes n'a pas lieu cette fois en songe, mais bien en réalité, et le chevalier qui ne veut pas danser avec eux, emporte cette fois très réellement une blessure mortelle.

Le seigneur Oluf chevauche bien loin pour inviter les gens de la noce. Mais la danse va si vite par la forêt.

Et ils dansent là par quatre et par cinq, et la fille du roi des elfes étend la main vers lui. Mais la, etc.

"Bien venu, seigneur Oluf, laisse aller ton désir, arrête-toi un peu et danse avec moi." Mais la, etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement, car c'est demain mon jour de noces. Mais la, etc.

" Écoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi : je te donnerai deux bottes de peau de bélier." Mais la, etc.

" Deux bottes de peau de bélier vont si bien à la jambe. Les éperons dorés s'y attachent bien joliment." Mais la, etc.

" Écoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi : Je te donnerai une chemise de soie." Mais la, etc.

" Une chemise de soie, si blanche et si fine, ma mère l'a blanchie avec du clair de lune." Mais la. etc.

Je ne le dois nullement, je ne le puis nullement, car c'est demain mon jour de noces. Mais la, etc.

" Écoute, seigneur Oluf, viens danser avec moi : Je te donnerai une écharpe d'or." Mais la, etc.

Une écharpe d'or, je la prendrais volontiers, mais je ne dois point danser avec toi. Mais la, etc.

" Et si tu ne veux pas danser avec moi, la maladie et la peste te suivront désormais." Mais la, etc.

Et elle lui donna au milieu du cœur un coup comme il n'en avait jamais ressenti. Mais la, etc.

Elle l'éleva sur son cheval rouge: " Maintenant chevauche vers ta fiancée." Mais la, etc.

Et quand il arriva à la porte du château, sa mère y était, elle y était appuyée. Mais la, etc.

" Écoute donc, seigneur Oluf, mon fils chéri, pourquoi ta joue est-elle si pâle ?" Mais la, etc.

" Eh ! je puis bien avoir la joue aussi pâle, j'ai été à la danse du roi des elfes." Mais la, etc.

" Écoute, mon fils, toi qui es bien prudent : Ta jeune fiancée, que vais-je lui dire ?" Mais la, etc.

"Dis-lui que je suis dans le bois à cette heure pour essayer mon cheval et mes chiens." Mais la, etc.

Le lendemain, quand il fut jour, la fiancée vint avec le cortège des noces. Mais la, etc.

Ils versèrent de l'hydromel, ils versèrent du vin : "Où est le seigneur Oluf, mon fiancé?" Mais la, etc.

"Le seigneur Oluf vient de chevaucher dans le bois, à cette heure, pour essayer son cheval et ses chiens." Mais la, etc.

La fiancée leva le drap écarlate, le seigneur Oluf était étendu et mort. Mais la, etc.

Le lendemain de grand matin, au petit jour, trois cadavres étaient emportés hors du château. Mais la danse va si vite par la forêt.

Il existe dans une partie de l'Autriche une tradition qui a beaucoup de rapport avec celle-ci, quoiqu'elle soit d'origine slave : c'est la tradition de la danseuse nocturne, qui est connue, dans les pays slaves, sous le nom de *wili*. Les wilis sont des fiancées qui sont mortes avant le jour des noces. Les pauvres jeunes créatures ne peuvent demeurer tranquilles dans leur tombeau. Dans leurs cœurs éteints, dans leurs pieds morts, est resté cet amour de la danse qu'elles n'ont pu satisfaire durant leur vie ; et, à minuit, elles se lèvent, se rassemblent en troupes sur la grande route, et malheur au jeune homme qui les rencontre ! Il faut qu'il danse avec elles ; elles l'enlacent avec un désir effréné, et il danse avec elles jusqu'à ce qu'il tombe mort. Parées de leurs habits de noces, des couronnes de fleurs sur la tête, des anneaux étincelants à leurs doigts, les wilis dansent au clair de lune comme les elfes. Leur figure, quoique d'un blanc de neige, est belle de jeunesse ; elles rient avec une joie si effroyable, elles vous appellent avec tant de séduction, leur air a de si douces promesses ! Ces bacchantes mortes sont irrésistibles.

Le peuple, en voyant mourir des fiancées pleines de jeunesse,

ne pouvait se persuader que tant d'éclat et de beauté dussent tomber sans retour dans l'anéantissement, et de là naquit la croyance que la fiancée recherche encore après sa mort les joies dont elle a été privée.

Cela nous rappelle un des plus beaux poèmes de Gœthe, *la Fiancée de Corinthe*, avec lequel le public français a fait depuis longtemps connaissance par le livre de madame de Staël. Le sujet de ce poème est des plus anciens, et se perd dans la nuit antique des fables thessaliennes. Ælien le raconte, et Philostrate rapporte un fait semblable dans la vie d'Apollonius de Thiane ; c'est la triste histoire nuptiale, où la fiancée est une lamie.

Il est remarquable que les catastrophes les plus effrayantes dans les traditions populaires arrivent ordinairement aux fêtes de noces, et l'effroi qui domine tout d'un coup contraste d'autant plus durement avec la gaieté de l'entourage, avec les joyeux préparatifs, avec la musique entraînante. Tant que nos lèvres n'ont pas encore touché le bord de la coupe, la précieuse liqueur peut être renversée. Un sombre convive peut entrer qui n'a été invité par personne, et que pourtant personne n'a le courage de renvoyer. Il dit à la fiancée un mot à l'oreille, et la fiancée pâlit. Il fait un signe au fiancé, et celui-ci le suit hors de la salle, marche bien loin avec lui dans la nuit orageuse, et ne revient jamais. C'est ordinairement une promesse d'amour antérieur, qui fait qu'une froide main de spectre vient séparer ainsi le fiancé et la fiancée. Quand le seigneur Peter de Staufenberg s'assit au banquet de noces, il regarda par hasard en l'air, et vit un petit pied blanc qui sortait par le plafond de la salle. Il reconnut le pied de cette ondine, avec laquelle il avait eu précédemment la liaison la plus tendre, et il comprit bien à ce signe qu'après son manque de foi, c'en était fait de sa vie. Il se fait, en conséquence, apporter le viatique, et se prépare à la mort. On parle encore beaucoup de cette histoire, et on la chante dans les pays allemands. On ajoute que la nixe, comme nous appelons les ondines, a invisiblement embrassé le chevalier infidèle, et l'a étranglé dans cet embrassement. Les femmes sont profondément émues par cette tragique histoire. J'ai vu plus d'un œil bleu pleurer à cette occasion, mais aussi plus d'une lèvre sourire ironiquement, et cette lèvre était celle de

quelque jeune esprit fort qui ne pouvait se résoudre à croire que les nixes sont si cruelles. Il se repentira plus tard de son incrédulité.

Les nixes ont la plus grande ressemblance avec les elfes. Elles ont les mêmes charmes, le même pouvoir de séduction, et aiment aussi la danse. Les elfes dansent la nuit sur les prairies, sur les marécages, sous des chênes antiques, dans les clairières, et laissent sur le sol des traces qu'on nomme cercles des elfes. Les nixes dansent près des étangs et des rivières. On les a vues aussi danser sur l'eau la veille du jour où quelqu'un devait se noyer. Souvent aussi elles viennent aux réunions des hommes et dansent tout à fait comme nous autres. On reconnaît la jeune nixe à l'ourlet de sa robe qui est toujours mouillé. Le nix mâle est reconnaissable à ses dents qui sont vertes. D'ailleurs, il porte ordinairement un chapeau vert. Malheur à la jeune fille qui danse trop longtemps avec lui! On raconte l'histoire suivante :

A Laybach, habitait dans la rivière qui porte le même nom, un esprit ondin qu'on appelait Nix ou l'homme des eaux. Il s'était montré, pendant la nuit, aux pêcheurs et aux bateliers, et, pendant le jour, à d'autres personnes ; si bien, que chacun pouvait raconter comment il était sorti des eaux, et s'était fait voir sous forme humaine. Dans l'année 1547, le premier dimanche de juillet, tout le voisinage se rassembla, selon l'ancienne coutume, à Laybach, sur le vieux marché, près de la fontaine qui était bien gaiement ombragée par un beau tilleul. Ils mangèrent, avec l'amitié de bons voisins, leur dîner au son de la musique, puis se mirent à danser. Au bout de quelque temps arriva un jeune homme bien taillé et bien vêtu, qui paraissait vouloir prendre part à la danse. Il salua poliment toute la réunion et présenta amicalement à chacun sa main qui était toute molle et froide comme la glace, et produisait au toucher un singulier sentiment de frisson ; puis il invita à danser une jeune fille, belle et bien parée, qui était fraîche, hardie et d'un commerce facile et s'appelait Ursula Schœferin ; elle sut parfaitement s'accommoder à sa manière, et se mettre de moitié dans ses farces amusantes. Quand elle eut ainsi dansé quelque temps avec ardeur, ils tourbillonnèrent hors de la place qu'enfermait ordinairement le cercle de la danse, et toujours plus loin, d'abord

depuis le tilleul jusqu'à Sitticherhof, puis, plus loin encore jusqu'à la Laybach où il plongea avec elle, en présence de beaucoup de bateliers, et tous deux disparurent.

Le tilleul resta debout jusqu'en l'année 1638, où on l'abattit à cause de sa vieillesse.

Cette même tradition existe avec toutes sortes de variations. La plus belle est celle du Danemark, dans le cycle de chansons qui célèbre la ruine du régicide Marsk-Stig et de toute sa maison. Le nix parle ainsi à sa mère :

" Ma chérie, donnez-moi un conseil tout de suite. Pour que je puisse mettre en mon pouvoir la fille de Marsk-Stig." Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Elle lui fit un cheval d'eau bien pure ; la bride et la selle étaient du sable le plus fin. Il me, etc.

Elle le changea bien joliment en chevalier ; alors il s'en alla vers le dôme de Sainte-Marie. Il me, etc.

Il attacha son cheval au portail de l'église, et fit trois fois le tour de l'église. Il me, etc.

L'homme de la mer entra dans l'église. Alors toutes les figures des saints se retournèrent un peu. Il me, etc.

Le prêtre devant l'autel dit : " Quel bon chevalier peut être celui-ci ?" Il me, etc.

La jeune fille de Marsk-Stig dit sous son voile : " Plût au ciel que ce chevalier fût le mien !" Il me, etc.

Il passa sur un banc, puis sur deux : " O fille de Marsk-Stig donnez-moi votre foi !" Il me, etc.

Il passa sur quatre et sur cinq : " O fille de Marsk-Stig, suis-moi dans ma maison." Il me, etc.

La fille de Marsk-Stig tendit sa main vers lui : " Je te donne ma foi et je te suis." Il me, etc.

Alors un cortège nuptial sortit de l'église, et ils dansèrent joyeusement sans aucun danger." Il me, etc.

Ils s'éloignèrent en dansant jusqu'au rivage. A la fin personne n'était plus auprès d'eux. Il me, etc.

"O fille de Marsk-Stig ! tiens mon cheval, pour que je te bâtisse un joli petit vaisseau." Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent sur le sable blanc tous les petits vaisseaux se tournèrent vers la grève. Il me, etc.

Et quand ils arrivèrent au milieu du Sund, la fille de Marsk-Stig tomba dans la mer. Il me, etc.

Ils entendirent sur le rivage, pendant longtemps, comme la fille de Marsk-Stig cria dans l'eau. Il me, etc.

Je conseille à toutes les jeunes filles de ne pas se livrer si ardemment à la danse. Il me semble mauvais de sortir à cheval.

Nous aussi, nous donnons à certaines jeunes filles le sage conseil de ne pas danser avec le premier venu. Mais les jeunes personnes craignent toujours de ne pas avoir assez de danseurs, et plutôt que de s'exposer au danger de faire tapisserie, elles se jetteront volontiers dans les bras de l'homme des eaux.

Mais quelquefois aussi, les nixes ont payé bien cher le plaisir qu'elles trouvaient à fréquenter les hommes. Je trouve là-dessus une histoire qui m'a rempli d'une singulière pitié.

A Epfenbach, près de Sinzheim, on voyait depuis bien longtemps, chaque soir, trois belles jeunes filles, habillées de blanc, venir à l'assemblée des fileuses du village. Elles apportaient toujours de nouvelles chansons et de nouveaux airs, savaient des contes et des jeux fort jolis, et puis, leurs fuseaux et leurs quenouilles avaient quelque chose de particulier, et aucune fileuse ne pouvait filer aussi fin et aussi vite qu'elles. Mais quand onze heures sonnaient, elles se levaient, emportaient leurs quenouilles, et aucune prière ne pouvait les retenir un instant de plus. On ne savait d'où elles venaient ni où elles allaient : on ne les nommait que les blanches filles du lac, ou les sœurs du lac.

Les jeunes garçons avaient grand plaisir à les voir et en devenaient amoureux ; mais le plus épris, fut le fils du maître d'école. Il ne pouvait se rassasier de les entendre et de parler avec elles, et rien ne le chagrinait plus que de les voir partir de si bonne heure chaque soir. Il lui vint un jour dans l'idée de retarder d'une heure l'horloge du village, et pendant les entretiens et les amusements du soir, personne ne s'aperçut que l'heure arrivât plus lentement. Quand la cloche sonna onze fois, quoiqu'il fût réellement minuit, les trois jeunes filles se levèrent, empaquetèrent leurs quenouilles et s'en furent. Le lendemain matin, quelques gens passant près du lac, entendirent des gémissements et virent sur l'eau trois places sanglantes. Depuis ce jour, les trois sœurs ne revinrent plus à la veillée. Le fils du maître d'école fut atteint de consomption et mourut bientôt après.

Il y a un charme indéfinissable dans l'existence des nixes. L'homme peut se figurer sous cette nappe d'eau des mystères si doux et de si horribles. Les poissons, qui seuls en peuvent savoir quelque chose, sont muets. Ou bien se tairaient-ils par prudence ? Ne sont-ils pas effrayés par quelque menace cruelle, en cas qu'ils trahissent les secrets du silencieux royaume des ondes ? Un tel empire aquatique avec ses mystères voluptueux et ses terreurs secrètes rappelle Venise. Peut-être Venise elle-même était une de ces républiques ondines surgissant du fond de l'Adriatique, à la lumière du jour, avec ses palais de marbre, ses sirènes aux voiles noirs, ses inquisiteurs d'État, son pont des soupirs, ses masques riants. Quand les enchantements de Venise seront retombés au fond des lagunes, son histoire paraîtra un conte de fées, et la nourrice fera aux enfants de grands récits sur l'empire des nixes dont la race, à force de persévérance et de ruse, était parvenue à régner même sur la terre ferme ; mais qui fut à la fin déchirée par un aigle à deux têtes.

Le mystère est le caractère des nixes, de même que le rêve aérien est celui des elfes. Les deux races ne furent peut-être pas très distinctes dans la tradition primitive, et ce ne fut que plus tard qu'on les sépara. Les noms même ne sont pas des données positives à cet égard. En Scandinavie, tous les esprits sont des elfes, *alfes*, et la seule différence est celle des alfes blancs

et des alfes noirs. Ceux-ci sont véritablement les kobolds. En Danemark, comme je l'ai déjà remarqué, on donne le nom de nix aux kobolds domestiques qu'on nomme même nissen.

Puis, il existe des anomalies ; des nixes qui n'ont de forme humaine que jusqu'aux hanches et qui se terminent en queue de poisson, ou dont la partie supérieure est une belle femme et l'inférieure un serpent, comme votre Mélusine, la bien-aimée du comte Raimond de Poitiers.

Heureux Raimond dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié !

Il arrive encore souvent que les nixes, quand ils ont avec les hommes un commerce amoureux, ne demandent pas seulement le secret, mais qu'ils prient en outre qu'on veuille bien ne jamais faire de question sur leur origine, leur domicile et leur parenté. Ils ne disent pas non plus leur nom véritable ; mais ils se donnent vis-à-vis des hommes un nom de guerre. L'époux de la princesse de Clèves se nommait Hélias. Était-il nix ou elfe ? Le cygne qui l'amena sur le rivage, me fait penser à la tradition de ces êtres qu'on appelle les femmes-cygnes. Voici le récit relatif à cet Hélias, comme il se trouve dans nos contes populaires.

En l'année 711, vivait Béatrix, fille unique du duc de Clèves. Son père était mort, et elle était dame de Clèves, et de beaucoup d'autres pays. Un jour la jeune châtelaine était assise dans le château de Nimvègue ; il faisait beau, le temps était clair et elle regardait dans le Rhin. Elle y vit une singulière chose. Un cygne blanc descendait le fleuve, et il portait au cou une chaîne d'or. A la chaîne était attaché un petit vaisseau que tirait ce cygne ; dans le vaisseau était assis un bel homme ; il tenait un glaive d'or dans la main, un cor de chasse pendait à son côté, et il avait au doigt un anneau précieux. Ce jeune homme mit pied à terre, et il eut beaucoup de paroles avec la demoiselle : il lui dit qu'il protégerait ses domaines et chasserait ses ennemis. Ce jeune homme lui plut si bien, qu'elle s'en fit aimer et le prit pour époux. Mais il lui dit : « Ne me questionnez jamais sur ma race ni sur mon origine, car du jour où vous me le demanderez, je serai séparé de vous, et vous ne me reverrez jamais. » Et il lui dit encore qu'il s'appelait Hélias. Il était grand de corps, tout comme un géant. Ils eurent depuis

ensemble plusieurs enfants. Mais au bout de quelques années, une nuit que cet Hélias était dans le lit à côté de sa femme, la princesse lui dit, sans prendre garde : “ Seigneur, ne voudrez-vous pas dire à vos enfants d'où vous sortez ? ” A ces mots, Hélias quitta la dame, sauta dans son vaisseau de cygne et ne fut plus revu depuis. La femme se chagrina et mourut de repentir dans la même année. Il paraît pourtant qu'il laissa à ses trois enfants ses trois joyaux, le glaive, le cor et l'anneau. Ses descendants existent encore, et dans le château de Clèves s'élève une haute tour au sommet de laquelle tourne un cygne : on l'appelle Tour du Cygne, en mémoire de l'événement.

Que de fois en descendant le Rhin et passant devant la Tour du Cygne, à Clèves, ai-je pensé au mystérieux chevalier qui ne voulut pas dire qui il était ; qu'une question à ce sujet suffit même pour l'arracher des bras de sa bien-aimée ! Il est vrai que les femmes qui interrogent trop sont fort ennuyeuses. Belles, employez vos lèvres aux baisers, et non aux questions, je vous en prie.

Les elfes et les nixes peuvent faire des enchantements et prendre la forme qui leur plaît ; mais eux-mêmes sont quelquefois aussi changés, par des esprits ou par des nécromanciens puissants, en toutes sortes d'êtres monstrueux ; mais ils sont délivrés par l'amour, comme dans *la Belle et la Bête*. Il faut ordinairement que la créature informe soit embrassée trois fois, et elle se métamorphose en jeune prince ou en fée. Aussitôt que vous surmontez votre répugnance pour le laid, et que même vous arrivez à l'aimer, le laid se change en beauté ; aucun enchantement ne résiste à l'amour. L'amour est lui-même le plus énergique sortilége. Tous les autres enchantements doivent lui céder : il n'est impuissant que contre un seul pouvoir. Lequel ? Ce ne sont ni le feu, ni l'eau, ni l'air, ni la terre avec tous ses métaux ; c'est le temps.

J'ai extrait de la compilation des frères Grimm quelques-unes des traditions que j'ai rapportées ; mais mon meilleur guide est le bon vieux Johannes Prætorius, dont l'*Anthropodemus plutonicus*, ou *Nouvelle Description universelle de toutes sortes d'hommes merveilleux*, parut, en 1666, à Magdebourg. Cette année est remarquable ; c'est l'année pour laquelle on avait prédit la fin du monde. Le contenu du livre est un ramas de sottises, de super-

stitions empilées et de citations savantes. Le livre fait le même effet qu'une boutique de curiosités sur le quai Malaquais ou sur le quai Voltaire. Reliques de toutes les religions disparues, ustensiles de pays fabuleux, entremêlés de crucifix et de madones éteintes : vrai bric-à-brac. Les sujets sont classés par ordre alphabétique, et les noms de cet alphabet sont choisis avec un curieux arbitraire. La division est aussi fort amusante. Ainsi, quand l'auteur parle des revenants, il traite d'abord des revenants réels, puis des revenants supposés, c'est-à-dire des imposteurs qui se déguisent en spectres. Mais il est plein d'instruction, et dans ce livre se sont conservées des traditions fort importantes pour la connaissance de la religion des anciens Germains, ou tout au moins intéressantes comme curiosités. Par exemple, vous ne savez pas tous, vous autres, qu'il existe des évêques de mer. Je crois que la *Gazette de France* elle-même ne le sait pas. Et cependant ce serait un grand point pour beaucoup de gens de savoir que le christianisme a, dans l'Océan, des adhérents, et certainement en très grand nombre. Peut-être la majorité des créatures sous-marines sont-elles chrétiennes, au moins aussi bonnes chrétiennes que la majorité des Français. J'avais bien quelque envie de le taire pour ne pas faire cette joie au parti ultramontain. Mais, puisque je parle ici des hommes aquatiques, la conscience allemande exige que je parle aussi des évêques de mer.

Prætorius dit textuellement ce qui suit :

" On lit dans les chroniques hollandaises que Cornelius d'Amsterdam avait écrit à un médecin, nommé Gelbert, à Rome, qu'on avait pris, en 1531, dans la mer du Nord, tout près d'Elpach, un homme océanique, qui avait tout l'air d'un évêque de l'église romaine, et qu'on l'avait envoyé au roi de Pologne. Mais, comme il n'avait voulu absolument rien manger de ce qu'on lui avait offert, il était mort le troisième jour. Il n'avait pas parlé, mais poussé seulement de gros soupirs. "

Une page plus loin, Prætorius donne un autre exemple.

" En l'an 1433, on trouva, dans la Baltique, vers les côtes de Pologne, un homme océanique tout à fait semblable à un évêque. Il avait sur la tête une mitre épiscopale, une crosse à la main, et portait un vêtement sacerdotal. Il se laissa toucher particulièrement par les évêques du pays, et leur fit des hon-

neurs, mais sans parler. Le roi voulut le faire garder dans une tour, mais il s'y opposa par gestes, et les évêques prièrent qu'on le laissât rentrer dans son élément, ce qu'on fit. Et il fut accompagné par deux évêques, et il se montra de bonne humeur. Aussitôt qu'il entra dans l'eau, il fit le signe de la croix, et plongea. Depuis ce temps, on ne l'a plus revu. On peut lire cette histoire dans les chroniques de Flandre, dans l'Histoire ecclésiastique de Spondanus, comme aussi dans les *Memorabilia* de Volfius."

J'ai rapporté textuellement ces deux histoires en indiquant mes sources pour qu'on ne s'imaginât pas que j'avais inventé les évêques de mer. Je me garderai bien d'inventer un plus grand nombre de prêtres. J'ai déjà bien assez de ceux que nous voyons. J'en connais même que je voudrais voir rendre visite à leurs collègues de l'Océan, et réjouir de leur présence la chrétienté sous-marine. L'incrédulité n'est pas encore tombée dans les profondeurs de l'Océan ; on n'y a pas encore imprimé de Voltaire à cinq sous ; les évêques de mer y nagent encore paisiblement au milieu de leurs troupeaux de fidèles.

Quelques Anglais s'entretenaient hier avec moi sur la réforme de l'église anglicane épiscopale : je leur ai donné le conseil de faire de leurs évêques de terre autant d'évêques de mer.

J'ai à parler encore subsidiairement des femmes-cygnes dont j'ai déjà fait mention en passant. Sont-ce des esprits aquatiques ? des esprits aériens ? des magiciennes ? La tradition ne les caractérise pas exactement. Elles descendent souvent des hauteurs de l'air sur leurs ailes de cygne, déposent leur enveloppe empennée comme une robe, paraissent alors comme de belles jeunes filles, et se baignent dans les parties retirées des rivières. Sont-elles surprises alors par quelque gaillard curieux, elles s'élancent promptement, reprennent leur peau emplumée, et sous la forme de cygne remontent dans les airs. Nous lisons dans les contes populaires de Musæus, la belle histoire d'un jeune chevalier qui réussit à dérober un de ces vêtements de plumes ; quand les jeunes filles sortirent du bain, rentrèrent dans leur enveloppe et s'enfuirent dans les airs, il en resta en arrière une qui chercha en vain son plumage. Elle ne peut plus s'envoler, verse des larmes abondantes, elle est

admirablement belle, et le rusé chevalier l'épouse. Ils vivent heureux pendant sept ans ; mais un jour, en l'absence de son mari, la femme trouve sa robe emplumée dans une armoire cachée ; elle s'y glisse et s'envole.

Il est souvent question d'un pareil vêtement de plumes dans les vieilles chansons danoises, mais d'une manière obscure et très étrange. Là nous trouvons des traces de l'art magique le plus ancien, des retentissements du paganisme du Nord, qui nous reviennent soudain en mémoire comme un songe à demi oublié. Je ne puis me dispenser de rapporter une vieille chanson où il est non seulement question de la peau plumifère, mais aussi des hommes-corbeaux qui font peut-être le pendant des filles-cygnes. Cette chanson est effrayante, terrible, sombre comme le Nord lui-même, et cependant, l'amour le plus doux s'y épanouit. Le refrain est toujours : *C'est ainsi qu'il vole sur la mer*. C'est une chanson de magie, et son charme agit toujours... Écoutez ! écoutez !

Le roi et la jeune reine sont assis là-bas à une large table, et ils parlent beaucoup d'un voyage sur la mer salée. C'est ainsi qu'il vole sur la mer !

Le roi et la jeune reine s'embarquent sur la mer salée ; tous deux vinrent à regretter que la reine ne fût pas restée à la maison. C'est ainsi, etc.

Leur vaisseau commença à s'arrêter, quoiqu'il fût près de terre ; alors vint en volant un corbeau féroce qui voulait le précipiter dans l'abîme. C'est ainsi, etc.

" *Quelqu'un est-il donc caché sous les vagues, qui retient le petit vaisseau? Je donne de l'argent et de l'or, si le vent peut nous pousser.* " *C'est ainsi, etc.*

" *Ecoute cela, cruel corbeau, ne nous précipite pas dans l'abîme. Tu auras de l'or et de l'argent, vingt livres bien pesées.* " *C'est ainsi, etc.*

— " *De l'or et de l'argent, je ne m'en soucie guère, je demande un autre don ; je veux avoir de toi ce que tu as sous ta ceinture.*" *C'est ainsi, etc.*

" De l'or et de l'argent, j'en ai moi-même, cela ne me sert à rien ; ce qui est si beau sous ta ceinture, c'est là ce qui me fait envie." C'est ainsi, etc.

— " Je n'ai rien sous ma ceinture que ma clef qui est petite : Je pourrai m'en faire forger beaucoup d'autres, si Dieu me renvoie vivante chez moi." C'est ainsi, etc.

Elle tira sa petite clef et la jeta par-dessus le bord : Le farouche corbeau s'enfuit au loin en emportant joyeusement sa parole. C'est ainsi, etc.

La reine se promena sur la plage blanche : son malaise était grand : Elle sentit alors que Germann, le joyeux héros, était vivant sous son sein. C'est ainsi, etc.

Il ne se passa guère plus de cinq lunes depuis ce temps ; la reine arrive avec hâte dans la salle élevée, elle accouche d'un fils très beau. C'est ainsi, etc.

Il naquit le soir et fut baptisé dans la même nuit. Ils le nommèrent Germann le joyeux héros, parce qu'ils pensaient le sauver ainsi. C'est ainsi, etc.

Ils l'élevèrent pendant un hiver et pendant neuf hivers. Il devint le garçon le plus résolu que les yeux pussent voir. C'est ainsi, etc.

Le garçon se fortifia, il grandit si bien qu'il pouvait bien monter son coursier : Chaque fois que sa mère le voyait, elle était pleine d'inquiétude et de soucis. C'est ainsi, etc.

" Oh ! dites-moi, mère chérie, oh ! faites-le-moi savoir : Pourquoi vous chagrinez-vous si lamentablement quand je passe ?" C'est ainsi, etc.

— " Ecoute, Germann, héros joyeux, je puis bien me plaindre pour toi ; j'ai dû, quand tu étais encore bien petit, te promettre à un monstre." C'est ainsi, etc.

— " Ecoutez, ma mère chérie, laissez votre chagrin. Le sort qui m'est destiné, personne ne m'en peut préserver." C'est ainsi, etc.

C'était un jeudi matin, dans l'automne, alors que le jour commence, la chambre des femmes était ouverte, il arriva un bruit sauvage. C'est ainsi, etc.

L'affreux corbeau entra, se plaça devant la reine : "Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis, très gracieuse reine." C'est ainsi, etc.

Mais elle jura par Dieu, elle jura par les saints, qu'elle ne connaissait ni fille, ni fils, qu'elle eût sur cette terre. C'est ainsi, etc.

L'affreux oiseau s'envola ; combien son cri était effroyable ! "Où trouverai-je Germann, le joyeux héros, qu'elle m'a donné, cela est vrai. C'est ainsi, etc.

Germann désirait alors épouser une jeune fille, car il avait quinze ans révolus. C'était la fille du roi d'Angleterre, qui était la plus belle damoiselle. C'est ainsi, etc.

Et son cœur désirait tant être auprès de sa fiancée promise ! "Comment arriverai-je par-dessus la mer à l'île entourée de flots ?" C'est ainsi, etc.

Cefut Germann, le joyeux héros, qui mit son habit écarlate. Il entra dans la grande salle et vint devant sa mère chérie. C'est ainsi, etc.

Germann, le joyeux, héros, entra avec son habit écarlate. "Ma mère, prêtez-moi votre peau de plumes pour passer la mer salée." C'est ainsi, etc.

— "Ma peau de plumes est suspendue en haut dans un coin : les plumes tombent toutes à terre. Si tu vas dans un pays étranger, je ne te reverrai jamais." C'est ainsi, etc.

"Les ailes ne sont plus assez larges, elles plongent si profondément sous les nuages. Et si je vis jusqu'à l'été, je les ferai remettre à neuf." C'est ainsi, etc.

Il s'enveloppa dans la peau de plumes, et vola bien loin sur la mer. Alors il rencontra le farouche corbeau qui repose là-bas sur l'île. C'est ainsi, etc.

Il volait çà et là, il volait si content vers l'île; quand il arriva au milieu du Sund, il entendit une voix affreuse. C'est ainsi, etc.

" Sois le bienvenu, Germann, le héros joyeux : où es-tu resté si longtemps ? Ta mère t'a donné à moi, quand tu étais encore tout petit et tendre. " C'est ainsi, etc.

— " Laisse-moi passer, laisse-moi voler, que je parle avec ma bien-aimée ; nous nous retrouverons tous deux ici, quand je reviendrai de chez elle." C'est ainsi, etc.

— " Alors je veux te marquer, puisque tu voles outre. Quand tu viendras au milieu des chevaliers et des écuyers, tu n'oublieras pas ta parole." C'est ainsi, etc.

Il lui arracha l'œil droit, but la moitié du sang de son cœur : Le chevalier s'en fut vers sa fiancée : son désir était si grand ! C'est ainsi, etc.

Il s'assit dans la chambre de la damoiselle, tout sanglant et tout pâle ; toutes les jeunes filles, dans la chambre, quittèrent aussitôt le jeu et le rire. C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restaient assises et tranquilles ; mais la fière damoiselle Adelutz jeta loin d'elle la couture et les ciseaux. C'est ainsi, etc.

Toutes les jeunes filles restèrent immobiles et quittèrent le jeu et le rire ; mais la fière damoiselle Adelutz joignit ses deux mains. C'est ainsi, etc.

" Soyez le bienvenu, Germann, le joyeux héros ; à quel jeu avez-vous été ? Comment vos habits sont-ils si sanglants, et vos joues si pâles ? " C'est ainsi, etc.

— " *Adieu, chère damoiselle Adelutz, il faut que mes ailes m'emportent : Celui qui m'a arraché l'œil, veut aussi avoir mon jeune corps.*" *C'est ainsi, etc.*

Elle tire un peigne d'argent ; elle-même lui peigne ses cheveux. A chaque cheveu qu'elle peigne, elle verse des larmes pesantes. C'est ainsi, etc.

A chaque boucle qu'elle lui roule, elle verse des larmes pesantes, elle maudit sa mère qui lui a fait un sort si cruel. C'est ainsi, etc.

C'était la fière Adelutz qui l'attira dans ses deux bras : " Maudite soit ta méchante mère qui nous a jetés dans de telles souffrances ! " *C'est ainsi, etc.*

— " *Écoutez, chère damoiselle Adelutz, ne maudissez pas ma mère : Elle n'a pu faire comme elle voulait, chacun est sous la volonté de son destin.*" *C'est ainsi, etc.*

Il se mit dans la peau de plumes, et vola bien haut sous le ciel. Elle se mit dans une autre peau, et vola toujours près de lui. C'est ainsi, etc.

" *Retournez, chère damoiselle Adelutz, oh ! retournez chez vous. La porte de votre salle est ouverte, vos clefs sont restées sur la pierre.*" *C'est ainsi, etc.*

— " *La porte de ma salle peut rester ouverte, mes clefs peuvent être sur la pierre. Je vous suivrai partout aussi loin que là où vous avez reçu vos blessures.*" *C'est ainsi, etc.*

Tous les oiseaux qu'elle vit ou rencontra, elle les coupa en morceaux. Il n'y eut que l'horrible corbeau féroce qu'elle ne réussit pas à trouver. C'est ainsi, etc.

C'était la fière damoiselle Adelutz, qui abattit son vol sur la plage ; elle ne trouva pas Germann, le héros joyeux, mais sa main droite mutilée. C'est ainsi, etc.

Alors courroucée, elle éleva son vol sous les nuages pour rencontrer le féroce corbeau. Elle vola vers l'Occident, elle vola vers l'Orient : il fallait qu'il reçut la mort de sa main, à elle. C'est ainsi, etc.

Tous les oiseaux qui vinrent devant ses ciseaux, elle les coupa en trois. Puis, elle rencontra le féroce corbeau et le coupa en deux. C'est ainsi, etc.

Et elle vola longtemps sur la bruyère sauvage, jusqu'à ce qu'elle fût morte de douleur ; ce fut pour Germann, le héros joyeux, qu'elle souffrit tant de chagrin et de désespoir. C'est ainsi qu'il vole sur la mer.

On prétend que les susdites filles-cygnes sont les walkyries des Scandinaves. Celles-ci sont en effet des femmes qui fendent l'air avec des ailes blanches, ordinairement la veille d'un combat dont elles fixent le sort par leurs secrètes décisions. Elles ont aussi l'habitude de s'offrir aux yeux des héros, dans les chemins solitaires des forêts, et de leur prédire la victoire ou la défaite. On lit dans Prætorius ;

" Il est arrivé que le roi Hother, en Danemark et en Suède, emporté à la chasse par son cheval dans un brouillard, loin des siens, se soit trouvé devant des jeunes filles, qui l'ont connu, l'ont salué de son nom et lui ont parlé. Et quand il demanda qui elles étaient, elles lui ont répondu qu'elles étaient celles qui tenaient dans leurs mains la victoire sur les ennemis à la guerre ; qu'elles étaient toujours à la guerre et qu'elles aidaient à combattre, quoiqu'on ne les vît pas avec les yeux ; que celui à qui elles donnaient la victoire battait et subjuguait ses ennemis, et restait maître de la victoire et du champ de bataille, et que l'ennemi ne pouvait pas lui nuire.

" Quand elles lui eurent ainsi parlé, elles disparurent bientôt à ses yeux avec leur entourage, et le roi resta seul en pleine campagne et en plein air. "

Le moment principal de cette histoire nous rappelle l'apparition des trois sorcières aux yeux de Macbeth. La croyance aux walkyries s'était fondue ici dans la croyance aux sorcières. C'est ainsi que nous trouvons dans les traditions allemandes les

trois nornes ; mais sous la figure de vieilles magiciennes ou de fileuses grotesques, dont l'une tord le chanvre, la seconde humecte le fil, et la troisième tourne le rouet. Ces parques septentrionales apparaissent le plus souvent dans les contes d'enfants, dont voici le plus gracieux que je tire du livre de Grimm :

Il était une fille paresseuse et qui ne voulait pas filer. Sa mère avait beau dire tout ce qu'elle voulait, elle ne pouvait pas l'y décider. Enfin la colère et l'impatience emportèrent un jour la mère, au point qu'elle lui donna des coups, ce qui fit pleurer beaucoup la fille. La reine passait justement par là, et quand elle entendit pleurer, elle fit arrêter et demanda à la mère pourquoi elle battait sa fille, tant, qu'on l'entendait dehors qui pleurait. La mère eut honte de révéler la paresse de sa fille et dit : " Je ne puis la détacher du rouet ; elle veut filer toujours et éternellement ; mais je suis pauvre, et ne peux me procurer le chanvre nécessaire. — Vraiment, dit la reine, je n'entends rien avec plus de plaisir que filer, et ne suis jamais plus ravie que lorsque les rouets tournent ; donnez-moi votre fille. Dans le château, j'ai assez de chanvre ; elle pourra filer là tant qu'elle aura envie. " La mère fut bien contente du fond du cœur, et la reine prit la fille avec elle. Quand elles furent arrivées au château, la reine conduisit la jeune fille dans trois chambres qui étaient pleines, du haut jusqu'en bas, du plus beau chanvre. " File-moi ce chanvre, dit-elle, et quand tu auras fini, tu auras pour époux mon fils aîné. Quoique tu sois pauvre, je n'y fais pas attention ; ton zèle infatigable est une dot suffisante. " La jeune fille s'effraya intérieurement, car elle ne pouvait filer le chanvre quand même elle eût vécu trois cents ans et qu'elle eût travaillé, chaque jour, du matin jusqu'au soir. Quand elle fut seule elle commença à pleurer, et demeura trois jours assise sans remuer la main. Au troisième jour, la reine vint, et quand elle vit que rien n'était encore filé, elle s'étonna ; mais la jeune fille se justifia, en disant que le chagrin causé par l'éloignement de la maison maternelle l'avait empêchée de commencer. La reine le trouva bon, mais dit en se retirant : " Tu commenceras donc demain à travailler. "

Quand la jeune fille fut de nouveau seule, elle ne sut plus que décider et que faire, et, dans son chagrin, elle vint devant

la fenêtre. Elle vit alors venir trois vieilles femmes dont l'une avait un pied plat, la seconde une lèvre inférieure qui tombait sur le menton, et la troisième une large pouce. Quand elles furent devant la fenêtre, elles s'arrêtèrent, regardèrent en haut et offrirent leur aide à la jeune fille en disant : " Si tu veux nous inviter à la noce, ne pas avoir honte de nous et nous appeler tes cousines, nous te filerons ton chanvre et en peu de temps. — Ah ! de tout mon cœur, répondit-elle, entrez et commencez tout de suite le travail. " Alors elle fit entrer ces trois femmes singulières, et fit dans la première chambre un creux où elles s'établirent et commencèrent à filer. L'une tirait le fil et tournait la roue, l'autre mouillait le fil, la troisième le tordait et frappait du doigt sur la table, et toutes les fois qu'elle frappait, un écheveau du fil le plus fin tombait à terre. Elle cacha à la reine les trois fileuses et lui montra, quand elle vint, l'immense quantité de fil, ce que celle-ci ne pouvait assez louer. Quand la première chambre fut vide, ce fut le tour de la seconde, puis de la troisième, et celle-ci fut bientôt terminée. Alors les trois femmes prirent congé de la jeune fille en lui disant: " N'oublie pas ce que tu as promis, ce sera ton bonheur."

Quand la jeune fille montra à la reine les chambres vides et le tas de fil, celle-ci arrangea la noce, et le fiancé se félicita d'avoir une femme si laborieuse et la loua beaucoup. " J'ai trois cousines, dit la jeune fille ; comme elles m'ont fait beaucoup de bien, je ne voudrais pas les oublier dans mon bonheur ; qu'elles s'asseoient avec nous à table." La reine et le fiancé donnèrent leur consentement. Quand la fête commença, les trois femmes entrèrent en costumes merveilleux, et la fiancée dit : " Soyez les bienvenues, chères cousines ! — Ah ! dit le fiancé, pourquoi as-tu de si vilaines amitiés ?" Et, s'adressant à la première au pied plat, il lui demanda d'où lui venait un pied aussi plat. " De frapper le rouet, répondit-elle, de frapper le rouet." Il s'en alla à la seconde et dit : " D'où vous vient cette lèvre pendante ? — De lécher le chanvre, répondit-elle, de lécher le chanvre. " Puis il demanda à le troisième : " D'où avez-vous un pouce si large ? — De tordre le fil, répondit-elle, de tordre le fil ! " Alors le fils du roi s'effraya et s'écria : " S'il est ainsi, ma belle fiancée ne touchera plus jamais son rouet. " De cette façon elle fut délivrée de ce maudit filage du chanvre.

Et la morale? Les Français auxquels j'ai redit ce conte m'en ont toujours demandé la morale. C'est justement, mes amis, la différence qui existe entre vous et nous. Nous ne demandons la morale que dans la vie réelle, mais nullement dans les fictions de la poésie. Vous pouvez, dans tous les cas, apprendre par ce récit, qu'on peut faire filer son chanvre par d'autres et pourtant devenir princesse. C'est généreux de la part de la nourrice d'avouer de bonne heure aux enfants qu'il y a encore quelque chose de plus efficace que le travail, et que c'est d'avoir du bonheur. On répète chez nous la tradition d'enfants qui sont nés dans une peau de bonheur et auxquels tout réussit plus tard dans le monde. La croyance au bonheur, comme quelque chose d'inné ou d'accordé fortuitement, est d'origine païenne, et contraste d'une manière charmante avec les idées chrétiennes où les souffrances et les privations sont considérées comme les plus hautes faveurs du ciel.

Le problème, le but du paganisme, était la conquête du bonheur. Le héros grec le nomme la toison d'or, et le héros germain, le trésor des Nibelungen. La tâche du christianisme fut au contraire l'abnégation, et ses héros souffrirent les tortures du martyre : ils se chargèrent eux-mêmes de la croix, et leur plus grande lutte ne leur valut jamais que la conquête d'un tombeau.

On se rappelle, il est vrai, que la toison d'or et le trésor des Nibelungen ont préparé de grands maux à leurs possesseurs. Mais ce fut justement l'erreur de ces héros, qu'ils prirent l'or pour le bonheur. Au fond, ils avaient toujours raison. L'homme doit chercher à acquérir le bonheur sur cette terre, le doux bonheur et non la croix... Hélas ! il peut attendre jusqu'à ce qu'il arrive au cimetière ; on la mettra alors sur sa fosse, cette croix.

L'apparition de trois femmes mystérieuses, tantôt vieilles, tantôt jeunes, et qui arrivent ou pour secourir ou pour narguer quelque pauvre garçon dans des lieux inconnus, me rappelle la charmante tradition du *Wisperthal*, vallée située près de Lorch aux bords du Rhin. J'ai bien souvent réfléchi sur les trois drôlesses qui sont les héroïnes de cette légende, et je ne saurais dire de quelle mythologie elles se sont échappées. Sont-elles d'origine scandinave ou romaine ? Quel est leur véritable âge ?

Elles sont aussi équivoques que rieuses, et je crois que je n'ai rien de mieux à faire que d'insérer dans ces folles tablettes la merveilleuse histoire que j'ai tant de fois entendu raconter aux vieilles femmes de mon pays. La version que je donne ici, différera sans doute de celle dont nous a régalés l'auteur du manuel pour les voyageurs aux bords du Rhin, l'insipide et prosaïque M. Aloïs Schreiber. Voici cette légende du *Wisperthal :*

Le Wisperthal est situé dans le voisinage de Lorch, et cette vallée (car *wispern* signifie parler à voix basse) tire son nom des chuchotements et murmures qui, en la parcourant, vous frôlent l'oreille à tout instant, et qui ressemblent beaucoup à ces pst ! pst ! mystérieux, qu'on entend à certaines heures du soir dans les rues écartées d'une capitale. Un jour, trois jeunes compagnons cheminaient par ce Wisperthal en très belle humeur, mais ils étaient fort intrigués de ces pst ! pst ! continuels, dont ils entendaient le murmure sans voir un seul visage. " Bah ! dit, de sa voix la plus forte, le plus âgé et le plus avisé de ces compagnons, armurier de son état, bah ! ce sont des voix de femmes si laides sans doute qu'elles n'osent se montrer." A peine eut-il jeté ce défi rusé, qu'il vit apparaître devant lui trois aimables jeunes femmes qui l'invitèrent avec les manières les plus engageantes, lui et ses camarades, à se reposer dans leur château des fatigues de leur voyage. Ce château se trouvait tout près de là ; mais les trois jeunes compagnons ne l'avaient pas remarqué auparavant, peut-être parce qu'il n'était point bâti en rase campagne, mais taillé dans le roc, si bien qu'on n'apercevait du dehors que les petites ogives pointues des fenêtres et une grande porte. Quand ils pénétrèrent dans ce château, ils ne s'émerveillèrent pas médiocrement de la magnificence qui de toutes parts y éblouit leurs yeux. Les trois jeunes femmes qui paraissaient en être les seules habitantes, leur donnèrent un repas exquis, pendant lequel elles se chargèrent elles-mêmes de remplir leurs hanaps d'un vin délicieux. Les jeunes compagnons, dont le cœur s'épanouissait de plus en plus, n'avaient jamais vu des créatures aussi éclatantes de beauté que ces trois femmes merveilleuses, et ils se fiancèrent à elles avec des baisers nombreux et brûlants. Le troisième jour, les jeunes femmes leur dirent : " Si votre bon

plaisir est de passer avec nous le reste de vos jours, aimables fiancés, il faut avant cela qu'une fois encore vous retourniez dans la forêt, et que vous y recueilliez des renseignements sur les chants et les dires des oiseaux. Lorsque vous aurez saisi et bien compris les couplets du passereau, de la pie et du hibou, vous n'aurez plus qu'à revenir pour toujours dans nos bras. "

Là-dessus, les trois jeunes compagnons se rendirent dans la forêt, et après s'être fait un chemin à travers les broussailles et les ronces, se trébuchant maintes fois sur des racines, et laissant accrochés aux épines des lambeaux sanglants de leur peau, ils arrivèrent à un arbre où perchait un passereau qui gazouillait les couplets suivants :

Il y avait une fois trois imbéciles qui parcoururent le pays de Cocagne. Les oies rôties vinrent leur voler tout droit devant le bec.

Mais ils dirent : "Que tout est mal arrangé dans ce pauvre pays de Cocagne ! Il faudrait que ces oies fussent beaucoup plus petites, pour qu'elles pussent nous entrer dans la bouche."

"Oui, oui ! s'écria l'armurier, l'observation est juste. Lors même que les oies arriveraient toutes rôties à la bouche d'un imbécile, il n'en serait pas plus avancé. Sa bouche étant trop petite, et les oies trop grosses, il n'y verrait pas de remède ! "

Les trois compagnons s'étaient remis en marche : après s'être fait un chemin à travers les broussailles et les ronces, se trébuchant maintes fois sur des racines et laissant accrochés aux épines des lambeaux sanglants de leur peau, ils arrivèrent à un arbre, sur les branches duquel sautillait une pie qui caquetait le couplet suivant :

Ma mère était une pie, mon aïeule était aussi une pie, ma bisaïeule était encore une pie, ma trisaïeule était pie, et si ma trisaïeule n'était pas morte, elle vivrait encore.

"Oui, oui, dit l'armurier, je comprends cela ! C'est bien là l'histoire universelle. Voilà le résultat final de nos recherches, et les hommes n'en sauront jamais davantage en ce monde. "

Et les trois compagnons s'étaient remis en marche ; et après s'être fait un chemin à travers les broussailles et les ronces, se

trébuchant maintes fois sur des racines et laissant accrochés au
épines des lambeaux sanglants de leur peau, ils arrivèrent à u
arbre, dans le creux duquel s'était tapi un hibou qui gromme
lait en lui-même le couplet suivant :

Celui qui s'entretient avec une femme, est trompé par un femme ; qui s'entretient avec deux femmes, est trompé par deu femmes ; et qui s'entretient avec trois femmes, est trompé par troi femmes.

“ Holà ! s'écria l'armurier en colère, vilain et misérable oiseau avec ta vilaine et misérable science qu'on pourrait acheter, a prix d'un liard, du premier mendiant saugrenu qu'on rencontre C'est là un vieux dicton passé de mode. Tu jugerais mieux le femmes, si tu étais gentil et joyeux, comme nous le somme ou seulement si tu connaissais nos fiancées au cœur d'or et belle comme le soleil. ”

Sur quoi les trois compagnons rebroussèrent chemin, e fredonnant et en sifflant tout joyeusement ; et après avoir march pendant quelques heures, ils se retrouvèrent en face du châtea des rochers. Ils se mirent à chanter avec un jovial abandon c refrain gaillard :

Verrous fermes, verrous ouverts ! Gentille bien-aimée, que fais tu ? Dors-tu ou veilles-tu ? Veux-tu pleurer ou veux-tu rire ?

Et pendant que l'allégresse des jeunes compagnons faisait tell explosion devant la porte du château, trois petites fenêtres s'ou vrirent au-dessus de cette porte, et de chaque fenêtre s'avanç la tête grise d'une vieille au long nez et à l'œil chassieux. C trois vieilles agitèrent de plaisir leurs chefs grisonnants, et ell ouvrirent leurs bouches édentées, en criaillant d'une voix ch vrotante : “ Ah ! voici qu'arrivent nos beaux fiancés. Attende un peu, nos beaux fiancés ! Nous allons vous ouvrir la porte vous accueillir avec de tendres baisers ; désormais vous goûtere le suprême bonheur dans les bras de l'amour. ”

Les jeunes compagnons, consternés au dernier point, n'atter dirent pas que les portes du château et les bras de leurs gentill fiancées s'ouvrissent pour eux, mais s'enfuyant à toutes jambe

ils coururent si bien qu'ils arrivèrent le jour même à Lorch. Assis le soir au cabaret devant un broc de vin du Rhin, il leur en fallut vider plus d'une pinte, avant d'être entièrement remis de leur effroi. Quant à l'armurier, il protesta maintenant à voix haute et solennelle que le hibou était l'oiseau le plus sensé du monde, et qu'on le regardait, à bon droit, comme un symbole de la sagesse.

J'ai rattaché cette histoire à celle des trois fileuses. Selon l'opinion de quelques érudits hellénistes, celles-ci sont les trois Parques ; mais nos antiquaires patriotes, qui ne sont pas trop portés pour ce qui sent les études classiques, revendiquent ces trois femmes pour la mythologie scandinave, en soutenant que ce sont les trois nornes. Ces deux hypothèses pourraient également s'appliquer aux trois femmes du *Wisperthal.* Il est difficile de bien définir ce que c'est que les nornes scandinaves. On peut les assimiler aux walkyres dont j'ai déjà parlé. Les *sagas* des poètes islandais nous racontent de ces walkyres les choses les plus merveilleuses ; tantôt elles chevauchent dans les airs, au fort des batailles, dont elles décident le sort ; tantôt ce sont des amazones nommées filles aux boucliers et combattant pour leurs amants ; tantôt elles apparaissent sous la forme de ces femmes-cygnes dont j'ai rapporté plus haut quelques traits. Il règne dans ces traditions une confusion brumeuse comme le ciel du Nord. Une walkyre de cette espèce était la vaillante Sigrune ; dans la *saga* qui parle d'elle, il y a un touchant épisode qui rappelle la Lénore de Burger. Mais celle-ci paraît bien faible en comparaison de l'héroïne du poème scandinave. Voici un extrait de cette *saga :*

" Le roi Siegmund, fils de Volsung, avait pour épouse Borghild de Bralund, et ils donnèrent à leur fils le nom d'Helgi, selon Helgi, fils de Sorward. Siegmund et ceux de sa race s'appelaient Volsungen. — Hunding était le roi d'un riche pays, nommé d'après lui Hundland ; c'était un grand guerrier et le père de nombreux fils, qui étaient allés combattre. Ce roi Hunding et le roi Siegmund vivaient ensemble en inimitié et en guerre, et ils se tuaient mutuellement leurs amis. — Grannar était le nom d'un roi puissant qui résidait sur une hauteur appelée Svarinshoch ; il avait beaucoup de fils, dont l'un fut nommé Hodbrod, l'autre Gudmund et le troisième Starkodder.

Hodbrod se trouva dans l'assemblée des rois, et il fut fiancé à Sigrune, fille d'Hogen ; mais lorsque celle-ci en apprit la nouvelle, elle monta à cheval avec les walkyres, et traversa les airs et la mer, pour chercher Helgi. Helgi se trouvait alors à Logafiœll ; il avait combattu contre les fils d'Hunding, avait tué Alf, Eyiolf, Hiorward et Hervart, et fatigué de la bataille il se reposait sous la Roche-des-Aigles. C'est là que Sigrune le trouva ; elle se jeta à son cou, l'embrassa (sous son casque) et lui dit : Mon père m'a fiancée au méchant fils de Granmar, mais je l'ai nommé brave comme le fils d'un chat. Dans peu de nuits le prince viendra, si tu ne l'entraînes sur le champ de bataille, et que tu n'enlèves la fille du roi. " Alors le héros se sentit pris d'amour pour la jeune femme ; mais Sigrune avait déjà aimé ardemment le fils de Siegmund, avant de l'avoir vu. La fille d'Hogen parlait donc selon son cœur, en disant qu'il lui fallait l'amour d'Helgi. " Mais, continua Sigrune, je pressens, ô prince, la colère des amis de notre maison, parce que j'ai rompu le désir le plus cher de mon père. " Helgi répondit : " Ne te soucie pas de la colère d'Hogen, ni de la fureur de ta race ; tu vivras chez moi, jeune fille : tu es d'une noble origine, comme je viens de le voir. " Helgi rassembla un grand nombre de guerriers et les embarqua dans des vaisseaux, avec lesquels il se rendit à Frecastein ; sur mer ils furent assaillis d'une violente tempête qui menaça leur vie ; les éclairs sillonnèrent tout le ciel, la foudre éclata et frappa leurs vaisseaux. Alors ils aperçûrent neuf walkyres chevauchant dans les airs, et ils reconnurent Sigrune ; bientôt l'orage s'apaisa, et ils atteignirent sains et saufs le rivage. Les fils de Granmar étaient campés sur une montagne, lorsque les vaisseaux abordèrent. Gudmund se jeta sur son cheval et descendit à la mer, pour reconnaître les arrivants. Alors les Volsungen hissèrent leurs voiles, et Gudmund dit : " Quel est le roi qui règne sur cette flotte, et qui amène en notre pays cette armée terrible ? " Le fils de Siegmund lui répondit fièrement en lui lançant son défi, et Gudmund s'en retourna chez lui avec des nouvelles de guerre. Aussitôt les fils de Granmar rassemblèrent une armée, où se trouvèrent bien des rois, conjointement avec Hogen, le père de Sigrune, et ses fils Bragi et Dag. Et il se fit une grande bataille, dans laquelle tombèrent tous les fils d

Granmar et tous les chefs de leur armée, excepté Dag, le fils d'Hogen qui obtint la paix et jura fidélité aux Volsungen. Sigrune alla sur le champ de bataille, et trouva Hodbrod qui était près de mourir. Elle dit: "Jamais, ô roi Hodbrod, Sigrune de Sevafiœll ne reposera dans tes bras; ta vie est perdue. Bientôt la griffe du loup déchirera les fils de Granmar." Puis elle alla rejoindre Helgi, et fut transportée de joie; le jeune guerrier lui dit: "Malheureusement, ô Alvitr, (celle qui sait tout, un des noms qu'on donnait aux walkyres), malheureusement tout ne s'est pas passé selon tes désirs, mais les nornes conduisent nos destinées; Bragi et Hogen sont tombés ce matin près de Frecastein — c'est moi qui fus leur meurtrier. Et Starkodder tomba à Styrkleif, et à Hlebiorg succombèrent les fils d'Hrollang; l'un d'eux fut le héros le plus furieux que j'aie vu: après que sa tête fut tranchée, son corps combattait encore. Presque toute ta race gît par terre maintenant, mutilée et privée de vie; tu n'as pas gagné en cette bataille; tu fus prédestinée à n'atteindre que par les combats l'accomplissement de tes souhaits. Alors Sigrune versa des larmes, et Helgi dit: "Console-toi, Sigrune, tu étais notre Hildur (déesse guerrière, qui excitait à combattre); les rois même n'évitent pas leur destin!" Elle dit: "Oh! si je pouvais rappeler à la vie ceux qui sont morts, mais en même temps reposer dans tes bras!"

Helgi prit Sigrune pour femme, et elle lui donna des fils. Helgi ne vécut pas longtemps. Dag, le fils d'Hogen, immola des victimes à Odin, en lui demandant du secours pour venger son père, et Odin lui prêta sa terrible lance. Dag trouva son beau-frère dans la contrée appelée Fioturland, et il le perça de la lance d'Odin. Ainsi tomba Helgi; mais Dag se rendit aussitôt à cheval à Sevafiœll, et apporta à Sigrune la nouvelle de la mort de son héros bien-aimé. "Ma sœur, je dois t'annoncer une triste nouvelle. La nécessité me force de te faire verser des larmes: un roi est tombé ce matin à Fioturland, un roi qui fut le meilleur de tous en ce monde, et dont la tête s'élevait haut au-dessus de celle des plus vaillants guerriers." Sigrune s'écria: "Puisse ton cœur être transpercé de tous les serments que tu as jurés à Helgi par le flot lumineux du Leiptur (le fleuve de l'enfer), et par la pierre glaciale baignée de ses eaux! Que

jamais vaisseau ne marche sous toi, quelque vent favorable qui le pousse ; que jamais coursier ne veuille plus t'emporter, fusses-tu même poursuivi par tes plus cruels ennemis ! Que l'épée que tu tires, perde son tranchant, à moins qu'elle ne siffle autour de ta propre tête ! Ah, pour voir la mort d'Helgi vengée sur toi, puisses-tu être changé en loup et vivre dans la forêt, privé de tout bien, de toute joie et de toute nourriture, à moins que tu ne bondisses autour des cadavres ! " Dag dit : " Tu es enragée ma sœur ! et c'est de la démence de maudire ton frère. Odin seul fut cause de tous ces malheurs ; il jeta des runes de discordes parmi les proches parents. Ton frère te présente maintenant les anneaux rouges de la conciliation, il t'offre les contrées entières de Vlandilsve et de Vigdali : prends, ô femme ornée d'anneaux, prends pour toi et ton fils la moitié du royaume, en compensation de ta douleur ! " Sigrune dit : " Jamais je ne résiderai heureuse à Sevafiœll, ni ne me réjouirai de la vie ni la nuit ni le jour, si l'éclat de mon héros n'apparaît à la porte de la tombe, et que le coursier de mon roi, Vigblœr aux rênes d'or, ne s'élance sous lui, pour que je puisse le saisir et le serrer dans mes bras. Aussi effrayés devant Helgi s'enfuyaient tous ses ennemis et leurs amis, que devant le loup se sauvent consternées les chèvres de la montagne. Aussi haut s'élevait Helgi parmi les héros, que le noble frêne s'élève parmi les ronces, ou que le daim humecté de rosée surpasse tous les autres animaux, et élève vers le ciel ses cornes brillantes ! "

Un tertre fut élevé sur Helgi ; et lorsqu'il arriva à Valhall, Odin lui offrit de partager avec lui son règne sur l'univers. Et Helgi dit, en apercevant Hunding : " Toi, Hunding, tu prépareras à chaque homme son bain de pieds, tu allumeras les feux, tu attacheras les chiens, tu soigneras les chevaux et tu donneras la pâture aux cochons, chaque jour, avant de te mettre au lit ! "

La servante de Sigrune alla le soir près du tertre d'Helgi, et voilà qu'elle aperçut Helgi à cheval montant la colline avec un cortège nombreux de guerriers. La servante dit : " Ne sont-ce que des fantômes, qui apparaissent à mes yeux, ou est-ce la fin du monde ? Des hommes morts arrivent à cheval ; avec des éperons vous piquez vos coursiers. Est-ce que le retour est accordé aux héros ? " Helgi dit : " Ce ne sont pas des fantômes

qui apparaissent à tes yeux, et ce n'est pas non plus la fin du monde, quoique tu nous voies, et que nous piquions nos coursiers avec nos éperons; mais le retour est accordé aux héros. " La servante revint en hâte à la maison, et dit à Sigrune: " Va sur la colline, Sigrune de Sevafiœll, si tu désires trouver le prince des peuples; le tertre est ouvert, Helgi est venu, ses blessures saignent; il te convie à les étancher et à les guérir. " Sigrune courut à la colline, entra auprès d'Helgi et dit: " Que je suis joyeuse de te retrouver! aussi joyeuse que les vautours voraces d'Odin, quand ils sentent l'odeur des cadavres, ou que mouillés de rosée ils voient poindre l'aube du matin. D'abord je veux t'embrasser, toi, roi mort, avant que tu ne déposes la cuirasse sanglante. O Helgi, ta chevelure est blanchie par le frimas, tu es partout couvert de la rosée des morts (le sang), et tes mains sont froides comme la glace. Comment pourrai-je, ô roi, obtenir la réparation de tes maux: " Helgi dit; " Toi seule, Sigrune de Sevafiœll, es cause qu'Helgi soit mouillé de la rosée du malheur: toujours le soir, avant de t'endormir, ô reine parée d'or et de pierreries, tu verses longtemps des larmes amères. Chacune de ces larmes est tombée sanglante sur ma poitrine, ma poitrine glaciale et écrasée de douleur! — Mais nous boirons encore ensemble la liqueur des délices quoique nous ayons perdu toute joie et tout bien; oui, que nul n'entonne un chant de deuil, quoiqu'il voie sur ma poitrine des blessures béantes! Des femmes sont maintenant cachées chez nous, des femmes de roi chez nous, les morts! " Sigrune prépara un lit dans la colline: " Voici un lit de repos et exempt de soucis, que j'ai préparé pour toi, ô Helgi, fils de Volsung! Je veux dormir dans tes bras, ô roi, comme je l'ai fait de ton vivant! " Helgi dit: " A présent je soutiens que rien n'est incroyable, ni tôt ni tard dans Sevafiœll, depuis que toi, superbe fille d'Hogen, de race royale, reposes dans mes bras inanimés, toi qui es pourtant vivante! — Mais il est temps de reprendre mon chemin lumineux, et de faire marcher mon pâle coursier dans son sentier aérien que l'aurore commence déjà à rougir; car il faut que je sois à l'ouest du pont de Vindhialm (l'arc-en-ciel), avant que Salgofuir (le coq) réveille le peuple des vainqueurs. " — Helgi et son escorte partirent sur leurs coursiers, et les femmes retournèrent à leur demeure. Le lendemain, vers le soir,

Sigrune fit faire à sa servante la garde près du tertre. Mais au coucher du soleil, quand Sigrune vint à la colline, elle dit: " A cette heure le fils de Siegmund serait venu des salles d'Odin, s'il pensait venir aujourd'hui. Mon espoir s'éteint de voir encore paraître le héros, car les aigles se perchent déjà sur les branches du frêne, et tout le monde se hâte d'entrer dans l'assemblée des songes. " La servante dit : " Ne sois pas si téméraire, ô fille des Skioldund, de te rendre seule aux habitations des esprits ; dans la nuit les morts sont beaucoup plus puissants qu'à la clarté du jour. " — Sigrune ne vécut pas longtemps dans la souffrance et le chagrin.

La légende finit là, mais le narrateur ajoute ces mots pour son propre compte :

—C'était une croyance dans les anciens temps que les hommes renaissaient ; mais de nos jours cela s'appelle un conte de vieilles femmes. On rapporte d'Helgi et de Sigrune qu'ils vécurent une seconde fois ; lui s'appela alors Helgi, héros d'Haddiugia, et Sigrune s'appela Kara, fille de Halfdan ; et c'était une walkyre.

Je donne encore le commencement d'une autre tradition scandinave, appelée le chant de Vœlundur, parce qu'il semble en résulter une preuve assez distincte de l'affinité ou même de l'identité des walkyres, des trois fileuses et des femmes-cygnes dont j'ai parlé précédemment. Il y est dit :

Nidhudur fut le nom d'un roi en Svithiod (la Suède) ; il était père de deux fils et d'une fille nommée Baudvildur. — Et il y eut en Finlande trois frères, fils du roi de ce pays, dont l'aîné s'appelait Slagfidr, le second Egill et le troisième Vœlundur ; ils s'en allèrent pour faire paître leurs troupeaux, et ils vinrent dans Ulfdalir (la vallée des loups), où ils se bâtirent des maisons. Là il y a un lac appelé Ulffiar (le lac des loups), et au bord de cette eau les fils du roi trouvèrent un matin, de très bonne heure, trois femmes assises à filer du chanvre, et ayant leurs chemises de cygne posées à terre à côté d'elles. C'étaient des walkyres, et deux d'entre elles étaient filles du roi Laudver : elles s'appelaient l'une Hladgur Svanhvit (blanche comme le cygne), et l'autre Hervoer Alvitr (celle qui sait tout) ; mais la troisième était Aulrun, fille de Kiar, de Valland. Les trois frères les ramenèrent chez

eux, et Égill prit pour femme Aulrun, Slagfidur Svanhvit et Vœlundur Alvitr. Ils demeurèrent ensemble pendant sept hivers, mais dans la huitième année, les femmes s'envolèrent, pour se trouver aux combats, et elles ne revinrent point. Égill partit à la recherche d'Aulrun, et Slagfidur chercha sa Svanhvit, mais Vœlundur resta dans Ulfdalir. Il était, au dire d'anciennes traditions, l'homme le plus habile dans son art. Il enchâssait dans de l'or rouge des perles précieuses, et il enfilait toutes ses bagues sur une corde d'écorce. C'est ainsi qu'il attendait le retour de sa femme brillante. — Lorsque Nidhudur, le roi de Svithiod, apprit que Vœlundur était seul dans Ulfdalir, il partit nuitamment avec ses hommes; leurs armures étaient solidement rivées, et leurs boucliers reluisaient au clair de lune. Arrivés à la demeure de Vœlundur, ils surprirent le fils du roi et le garrottèrent pendant son sommeil ; et Nidhudur l'emmena avec lui. Etc., etc.

Je n'ai fait, dans ces pages, que toucher légèrement un sujet qui pourrait fournir des volumes entiers de recherches les plus intéressantes. Je veux dire les moyens que le christianisme employa, pour anéantir ou pour absorber en lui la vieille religion germanique, et comment les traces de cette même religion se sont conservées d'une manière sensible dans les croyances populaires. On sait comment fut faite cette guerre d'extermination. Là où les prêtres chrétiens ne purent supplanter par d'habiles miracles les prêtres du paganisme, le glaive des laïques vint complaisamment à leur secours. Le plus grand nombre des conversions fut opéré par des princesses chrétiennes, qui épousaient le chef païen, et il y a des siècles où l'histoire entière de l'Église n'est que chronique de mariages. Quand le peuple, accoutumé à l'ancien culte de la nature, conservait même après sa conversion, sa vénération séculaire pour certaines localités, on cherchait, soit à utiliser au profit du christianisme cette sympathie, soit à la décrier comme inspiration des mauvais esprits. Près des fontaines que le paganisme révérait comme divines, le prêtre adroit bâtissait une chapelle, et lui-même bénissait l'eau. Ce sont encore aujourd'hui les saintes et chères fontaines de l'antiquité qui attirent le peuple en pèlerinage, et où il boit la santé. Les chênes sacrés qui résistèrent à la hache du christianisme furent calomniés. Sous ces arbres, disait-on, le

diable faisait ses apparitions nocturnes ; c'est là que les sorcières exerçaient leur métier infernal. Mais le chêne n'en demeura pas moins l'arbre favori du peuple allemand ; le chêne est encore aujourd'hui le symbole de la nationalité allemande : c'est l'arbre le plus grand et le plus vigoureux de la forêt; ses racines percent les profondeurs de la terre; sa cime, comme une flamme verdoyante, flotte fièrement dans les nuages du ciel ; les elfes de la poésie habitent dans son tronc ; le gui de la science mystique s'enlace à son branchage ; ses fruits seuls sont mesquins, indigestes, au moins pour l'homme.

Les anciennes lois des Germains, principalement celles des *Allemannen*, sont pleines de dispositions qui défendent de pratiquer un culte près des cours d'eau, des arbres et des pierres, par suite de la croyance païenne qu'un dieu y habitait. Charlemagne fut obligé de prohiber expressément, dans ses Capitulaires, les sacrifices aux arbres, aux torrents et aux pierres.

Ces trois choses, les pierres, les arbres et les cours d'eau, apparaissent comme les objets principaux du vieux culte germanique, auxquels se rattache naturellement la croyance à des êtres qui habitent les pierres, comme les nains, les arbres, comme les elfes, et les eaux, comme les nixes.

Quand on veut systématiser, cette voie paraît plus naturelle que le système des éléments divers, tel que l'établit Paracelse, qui fut obligé, pour compléter cette théorie, d'admettre encore pour le feu une quatrième classe d'esprits élémentaires, celle des salamandres. Mais le peuple, qui est toujours sans système, n'a jamais entendu parler de ces esprits du feu, et je suis convaincu que la croyance à ces êtres n'a dû sa naissance qu'à Paracelse lui-même. Il court seulement dans le peuple une tradition sur un animal qui vit dans le feu, et s'appelle salamandre. Tous les petits garçons sont nés naturalistes, et quand j'étais tout jeune, j'eus fort à cœur de reconnaître par moi-même si la salamandre pouvait vivre dans le feu. Un de mes camarades d'école, étant parvenu un jour à prendre un de ces animaux, je n'eus rien de plus pressé à faire que de le jeter dans le poêle, où il lança d'abord dans le feu une bave blanche, puis siffla d'une manière toujours décroissante, et finit par rendre l'esprit. Cet animal a toute l'apparence d'un lézard,

mais il est d'un jaune de safran tacheté de noir, et la bave blanche qu'il rend dans le feu et qui a peut-être éteint quelquefois la flamme, a pu faire croire qu'il pouvait vivre dans le feu.

Comme je l'ai dit, le peuple ne connaît vraiment pas d'esprits du feu. Les hommes de feu qui errent pendant la nuit ne sont pas des esprits de la nature, mais des revenants, des spectres d'usuriers, de magistrats impitoyables, et des scélérats qui ont déplacé les pierres, bornes des champs. Les feux errants, que vous nommez ardents ou follets, ne sont pas non plus des esprits. On ne sait pas au juste ce qu'ils sont ; ils attirent les voyageurs dans les tourbières et dans les terrains marécageux. Les Anglais les appellent : *Will with a Wisp*, ou bien encore *Jack with a Lanthorn.*

Quant à de véritables esprits de feu, c'est-à-dire qui y puissent vivre, il n'y en a peut-être que deux, qui sont : Dieu et le Diable.

Comme dans votre pays de France, on sait peu de chose sur ces deux antagonistes, ou qu'on n'en a que des souvenirs obscurs, vous seriez peut-être curieux d'apprendre ce qu'en disent les croyances populaires de l'Allemagne.

Que Dieu soit un esprit de feu, c'est ce que soutiennent déjà les anciens philosophes, par exemple Porphyre, selon qui notre âme n'est qu'une émanation de l'âme ignée de Dieu. Les anciens mages ont adoré le feu comme la Divinité même. Moïse vit Jéhovah en buisson ardent... S'il n'était pas esprit de feu, comment eût-il pu s'y maintenir ? La plus importante autorité est celle de la petite fille à qui la mère de Dieu avait permis de se promener dans le ciel. Après que la petite fille eut vu douze appartements dans chacun desquels était établi un apôtre, elle arriva enfin à une petite chambre où la mère de Dieu lui avait bien défendu d'entrer. Mais elle ne peut résister à sa curiosité, ouvre la porte, et que voit-elle ? la très Sainte-Trinité au milieu d'un bon feu rouge flamboyant.

Il faut que le diable soit un esprit de feu : autrement, comment pourrait-il durer dans l'enfer ? Mais pendant que le bon Dieu supporte le feu, parce que lui-même est un esprit igné, le diable l'endure fort bien parce qu'il est d'une nature si froide qu'il ne se sent à son aise que dans le feu. En effet, toutes les pauvres femmes qui ont eu avec le diable des relations

intimes, se sont plaintes de ce tempérament glacé du diable. Il existe à cet égard une unanimité des plus curieuses dans les révélations des sorcières, telles que vous les pouvez trouver dans les procès de sorcellerie de tous les pays et principalement dans les ouvrages du criminaliste Carpzow. Ces dames qui avaient avoué leurs liaisons charnelles avec le diable, parlent toujours de la froideur de ses embrassements ; mais elles se plaignent surtout de son impotence glaciale. Il leur apparaissait ordinairement sous les habits d'un courtisan avec une plume rouge sur la tête.

Le diable est froid, même comme amoureux, mais il n'est pas laid, car il peut prendre telle forme qu'il lui plaît. Il n'est même pas rare qu'il ait pris une figure féminine pour détourner quelque pauvre moine de ses exercices de pénitence, ou pour le faire succomber à la tendresse sensuelle. A ceux qu'il ne voulait qu'effrayer, il apparaissait sous forme d'une bête, ainsi que ses compagnons infernaux. C'est surtout dans ses moments de belle humeur, quand il a bien bu et bien crapulé qu'il aime à devenir très animal. Il y avait une fois en Saxe un gentilhomme qui avait invité ses amis à un festin. La table servie et l'heure du souper arrivée, manquèrent les convives, qui envoyèrent tous des excuses. Alors le seigneur, furieux, laissa échapper ces mots: " Puisque aucun homme ne veut venir, que le diable et tout l'enfer vienne souper avec moi. " Et il quitta la maison pour se distraire de sa mauvaise humeur. Pendant ce temps, arrivent dans la cour des cavaliers grands et noirs qui ordonnèrent à l'écuyer du gentilhomme de chercher son maître pour lui dire que les convives invités les derniers étaient arrivés. L'écuyer, après de longues recherches, trouve enfin son maître, et revient avec lui. Mais ni l'un ni l'autre n'ont le courage d'entrer dans la maison, car ils entendent du dehors les cris et les chants de l'orgie qui s'élèvent de plus en plus furieux, et ils voient à la fin les diables ivres, sous la figure d'ours, de chats, de boucs, de loups et de renards, paraissant aux fenêtres, tenant dans leurs pattes les coupes pleines ou les assiettes fumantes, et saluant avec leurs museaux et des dents riantes.

Le diable préside, sous la figure d'un bouc noir, l'assemblée des sorcières : c'est un fait connu de tout le monde. Quel rôle il joue ainsi travesti, c'est ce que j'aurai à dire plus tard quand

je parlerai des sorcières et de la magie. Dans le livre où le très savant Georgius Godelmanus a fait sur ce sujet un rapport veridique et très conséquent, je trouve aussi que le diable apparaît encore fréquemment sous la figure d'un prêtre. Il en raconte l'exemple suivant :

" A l'époque où j'étudiais le droit à Wittemberg, j'entendis plusieurs fois dire par mes professeurs, qu'il était venu à la porte de Luther un moine qui y avait frappé violemment, et quand le serviteur lui eut ouvert et demandé ce qu'il voulait, le moine demanda si Luther y était. Quand Luther apprit la chose, il le fit entrer, parce qu'il y avait déjà bien du temps qu'il n'avait pas vu de moine. Quand celui-ci entra, il dit qu'il avait quelques erreurs papistes, c'est pourquoi il voulait s'entretenir avec lui, et il lui proposa quelques syllogismes et problèmes ; et comme Luther les eut résolus sans difficulté, il lui en présenta d'autres qui n'étaient pas si faciles à résoudre. C'est pourquoi Luther, un peu impatienté, laissa échapper ces mots : " Tu me donnes beaucoup d'occupation, et dans un moment où j'ai d'autres choses à faire. " Et il se leva, et lui montra, dans la Bible, l'explication de la question que le moine lui posait ; et ayant remarqué dans la suite de l'entretien que les mains du moine ressemblaient assez à des griffes d'oiseau, il lui dit : " N'es-tu pas celui-là ? Alors, écoute, voici le jugement qui a été porté contre toi. " Et il lui montra aussitôt la sentence de la Genèse, dans le premier livre de Moïse : " La semence de la femme écrasera la tête du serpent. " Le diable, étant vaincu par cette sentence, se fâcha et s'en fut en grondant ; il jeta l'écritoire derrière le poêle, et répandit une odeur qui sentit mauvais dans la chambre pendant plusieurs jours. "

Beaucoup prétendent que le diable a toujours la forme d'un animal, et que c'est pure illusion quand nous le voyons sous une autre face. Le diable a toujours quelque chose de cynique, et c'est ce que personne n'a mieux exprimé que notre poète Wolfgang Gœthe. Un autre poète allemand, qui est aussi grand par ses qualités que par ses défauts, mais qui, dans ses qualités, ne le cède pas à Gœthe, M. Grabbe, a peint le diable sous ce rapport avec un égal succès. Il a aussi judicieusement compris le glacial de la nature du diable. Dans un drame de ce

poète, le diable paraît sur la terre, parce que sa mère frotte à l'eau dans l'enfer. C'est chez nous une manière ordinaire de nettoyer la chambre, ce qui se fait en versant sur le plancher de l'eau bouillante, et en frottant avec un torchon grossier. Il s'ensuit un grincement et une vapeur tiède qui empêchent absolument tout homme raisonnable de rester pendant ce temps à la maison. C'est là ce qui fait déserter, par le diable, l'enfer bien chauffé pour notre monde refroidi ; et chez nous, le pauvre diable quoiqu'il arrive par une brûlante journée de juillet, éprouve cependant un si grand froid qu'il en est presque gelé, et n'est arraché à son engourdissement que par les secours de l'art médical.

Nous venons de voir que le diable a une mère : beaucoup de gens prétendent qu'il n'a réellement que sa grand'mère. Celle-ci vient quelquefois aussi dans le monde supérieur, et c'est peut-être à cause d'elle qu'a été fait ce proverbe : là où le diable lui-même ne peut rien, il envoie une vieille femme. Mais d'ordinaire elle reste dans l'enfer s'occupant de la cuisine, ou bien demeure assise dans son fauteuil rouge ; et quand le diable, fatigué des affaires de la journée, vient le soir au logis, il avale à la hâte ce que sa mère lui a préparé, puis il repose sa tête sur ses genoux, lui fait chercher sa vermine, et s'endort. La vieille a coutume aussi de lui marmotter une chanson qui commence par ces mots :

Dans le dôme, *dans le dôme*, *il y a une rose*, *rose rouge comme le sang*, *dans le dôme*, *dans le dôme*, *etc.*

Plusieurs affirment que lorsque le pauvre enfant ne peut s'endormir, la bonne vieille prend ordinairement le parti de lui lire la *Gazette ecclésiastique évangélique* de Berlin.

Le ménage du diable dans l'enfer vivant en garçon avec sa mère, forme le pendant le plus complet du ménage du Seigneur dans le ciel. Celui-ci vit là-haut également avec sa sainte mère, la reine des cieux, et les anges sont ses familiers, comme les diables sont ceux de l'autre. Le diable et ses serviteurs sont noirs ; le Christ et ses anges sont blancs. Dans les chansons populaires du Nord, il est toujours question du Christ blanc. Notre habitude est de nommer le diable, le noir, le prince des

ténèbres. A ces deux personnages, le Christ et le diable, le même peuple a encore adjoint deux autres figures aussi immortelles, aussi indestructibles : la Mort et le Juif errant. Le moyen âge a laissé à l'art moderne ces quatre types comme personnifications colossales du bien, du mal de la destruction et de l'humanité. Le Juif errant, symbole mélancolique de l'humanité, c'est ce que personne n'a compris aussi profondément qu'Edgar Quinet, l'un des plus grands poètes de France. Nous autres Allemands qui avons récemment traduit son *Ahasverus*, n'avons pas été peu surpris de trouver chez un Français une conception aussi gigantesque.

Peut-être aussi les Français sont-ils appelés à expliquer avec le plus de justesse les symboles du moyen âge. Les Français sont sortis depuis longtemps du moyen âge, ils le contemplent avec calme, et peuvent apprécier ses beautés avec une impartialité philosophique ou artistique. Nous autres Allemands, y sommes encore enfoncés, dans ce moyen âge : nous combattons encore ses caducs représentants ; nous ne saurions donc pas l'admirer avec trop d'engouement. Il nous fait au contraire nous échauffer d'une haine partiale pour que notre force destructrice ne soit point paralysée.

Vous pouvez, vous autres Français, admirer et aimer la chevalerie. Il ne vous en est rien resté que de jolies chroniques et des armures de fer. Vous ne risquez rien à amuser ainsi votre imagination, à satisfaire votre curiosité. Mais chez nous, Allemands, la chronique du moyen âge n'est pas encore close ; les pages les plus récentes sont encore humides du sang de nos parents et de nos amis, et ces harnais étincelants protègent encore les corps vivants de nos bourreaux. Rien ne vous empêche, Français, de priser les vieilles formes gothiques. Pour vous, les grandes cathédrales, comme Notre-Dame de Paris, ne sont autre chose que de l'architecture et du romantisme ; pour nous, ce sont les plus terribles forteresses de nos ennemis. Pour vous, Satan et ses compagnons infernaux ne sont que de la poésie : chez nous, il existe des fripons et des sots qui cherchent à réhabiliter philosophiquement la foi au diable, et aux crimes infernaux des sorcières. Que cela se passe à Munich, c'est dans l'ordre ; mais que dans le Wurtemberg éclairé, on tente une justification des vieilles procédures contre les sorcières, qu'un auteur distingué, M. Justi-

nus Kerner, y ait entrepris de raviver la croyance aux possédés, cela est aussi douloureux que repoussant.

O noirs fripons ! et vous, imbéciles de toutes couleurs! accomplissez votre œuvre, enflammez la cervelle du peuple par les vieilles superstitions, précipitez-la dans la voie du fanatisme ; vous-mêmes un jour deviendrez ses victimes ; vous n'échapperez pas à la destinée des conjurateurs maladroits qui ne purent à la fin maîtriser les esprits qu'ils avaient évoqués, et qui furent mis en pièces par eux.

Peut-être le génie de la Révolution ne peut-il remuer par la raison le peuple allemand ; peut-être est-ce la tâche de la folie d'accomplir ce grand labeur ? Quand le sang lui montera une fois, en bouillonnant, à la tête, quand il sentira de nouveau battre son cœur, le peuple n'écoutera plus le pieux ramage des cafards bavarois, ni le murmure mystique des radoteurs souabes ; son oreille ne pourra plus entendre que la grande voix de l'homme.

Quel est cet homme ?

C'est l'homme qu'attend le peuple allemand, l'homme qui lui rendra enfin la vie et le bonheur, le bonheur et la vie après lesquels il a si longtemps aspiré dans ses songes. Combien tardes-tu, toi que les vieillards ont annoncé avec un si brûlant désir, toi que la jeunesse attend avec tant d'impatience, toi qui portes le sceptre divinatoire de la liberté, et la couronne impériale sans croix ?

— Après tout, ce n'est pas ici le lieu de faire des appels, d'autant plus que je m'éloignerais de mon thème. Je n'ai à parler que de traditions innocentes ; de ce qui se dit et se chante derrière les poêles allemands. Je m'aperçois que je n'ai parlé que fort maigrement des esprits qui habitent les montagnes, par exemple, que je n'ai rien dit du Kyffhæuser où demeure l'empereur Frédéric. Celui-ci n'est pas, il est vrai, un esprit élémentaire, et je n'ai à traiter que de ceux-ci dans cette partie. Mais la tradition est trop douce et trop ravissante ; toutes les fois que j'y ai pensé, mon âme frissonnait d'un saint désir et d'une mystérieuse espérance. Il y a certainement mieux qu'un conte dans la croyance que l'empereur Frédéric, le vieux Barberousse n'est pas mort ; mais que lorsque la prêtraille l'incommoda trop, il s'enfuit dans une montagne qu'on nomme

le Kyffhæuser. On dit qu'il y reste caché avec toute sa cour jusqu'au temps où il reparaîtra dans le monde pour faire le bonheur du peuple allemand. Cette montagne est en Thuringe, non loin de Nordhausen. J'ai passé devant bien des fois, et par une belle nuit d'hiver, j'y suis resté plus d'une heure en criant à plusieurs reprises : "Viens Barberousse, viens ;" et le cœur me brûlait comme du feu dans la poitrine, et des larmes ruisselaient de mes joues. Mais il ne vint pas, le cher empereur Frédéric, et je ne pus embrasser que le rocher qu'il habite.

Un jeune pâtre du voisinage a été plus heureux. Il faisait paître ses brebis près du Kyffhæuser, et commença à jouer de la musette, et quand il pensa avoir mérité une bonne récompense, il s'écria tout haut : "Empereur Frédéric, c'est pour toi que j'ai donné cette sérénade !" On dit qu'alors l'empereur sortit de la montagne, se montra au berger et lui dit : "Que Dieu te salue, jeune garçon ; en l'honneur de qui as-tu joué ? — Pour l'empereur Frédéric. — S'il en est ainsi, viens avec moi, il t'en récompensera. — Je ne dois point m'éloigner de mes brebis. — Suis-moi, il n'arrivera aucun dommage à tes brebis."

Le berger suivit l'empereur qui le conduisit par la main à une ouverture dans la montagne. Ils arrivèrent à une porte de fer qui s'ouvrit, et l'on vit alors une grande et belle salle où étaient beaucoup de seigneurs et de braves serviteurs qui lui firent un accueil honorable. Puis, l'empereur se montra très bienveillant pour lui, demanda quelle récompense il voulait. Le berger répondit : Aucune. L'empereur lui dit alors : "Va-t'en et prends pour ta récompense un des pieds de mon aiguière d'or." Le berger fit ce qui lui était commandé, et voulut partir ; mais l'empereur lui montra encore beaucoup d'armes curieuses, des harnais, des glaives, et des arquebuses, et lui commanda de rapporter aux gens qu'il voulait, avec ces armes, conquérir le Saint-Sépulcre.

Le berger l'aura sans doute mal compris. Barberousse a en vue bien d'autres conquêtes que celle du Saint-Sépulcre. Ou bien encore le berger, craignant d'être incarcéré comme démagogue, aura un peu fardé la vérité. Ce n'est pas un tombeau, la froide couche d'un mort, mais une brillante demeure pour les vivants que veut conquérir le vieux Barbe-

rousse, un chaud royaume de lumière et de plaisir où il puisse régner joyeusement, tenant dans sa main le sceptre divinatoire de la liberté, et portant sur sa tête la couronne impériale sans croix.

Quant au berger dont il est question, la fin de l'histoire rapporte qu'il sortit sain et joyeux du sein de la montagne et qu'il porta le lendemain à un orfèvre le pied de l'aiguière qui lui avait été donné. L'orfèvre le reconnut pour être d'or excellent, et lui acheta ce cadeau impérial trois cents bons ducats.

On raconte aussi d'un autre paysan du village de Reblingen, qu'il vit l'empereur dans le Kyffhæuser, et en reçut un joli présent. Tout ce que je sais, c'est que si mon étoile me conduit dans cette montagne, je ne demanderai à Barberousse ni vase d'or ni joyaux semblables ; mais s'il veut me donner quelque chose, je lui demanderai son livre *de Tribus impostoribus.* J'ai cherché inutilement ce livre dans les bibliothèques, et je crois bien que l'auteur, la vieille Barbe rousse, en conserve certainement quelque exemplaire dans le Kyffhæuser.

Plusieurs assurent que l'empereur, dans sa montagne, est assis devant une table de pierre et dort, ou songe au moyen de reconquérir l'empire. Il balance constamment la tête et cligne des yeux. Sa barbe descend maintenant jusqu'à terre. Quelquefois, comme dans un songe, il étend la main, et semble vouloir encore saisir son glaive et son bouclier. On dit que lorsque l'empereur reviendra dans le monde, il suspendra ce bouclier à un arbre desséché, et que l'arbre commencera alors à bourgeonner et à verdir, et qu'un meilleur temps recommencera en Allemagne. Quant à son glaive, on dit qu'un paysan en blouse le portera devant lui, et ce glaive effraiera tous ceux qui seront encore assez sots pour se croire de meilleur sang qu'un paysan. Mais les vieux conteurs ajoutent que personne ne sait au juste quand et comment cela arrivera.

On rapporte encore qu'un berger ayant été introduit une fois par un nain dans le Kyffhæuser, l'empereur se leva et lui demanda si les corbeaux volaient encore autour de la montagne. Et, sur la réponse affirmative du berger, il s'écria en soupirant : " Il faut donc que je dorme encore pendant cent ans. "

Certainement, hélas ! les corbeaux volent toujours autour de

la montagne, ces corbeaux que nous connaissons si bien, et dont nous entendons toujours le pieux croassement. Mais l'âge les a affaiblis, et il y a de bons tireurs qui les abattent au vol. Quand l'empereur rentrera un jour dans le monde, il pourra bien trouver sur son chemin plus d'un corbeau percé de flèches. Et le vieux seigneur remarquera en riant, que l'archer qui les a frappés portait une bonne arbalète.

VIII

LA LÉGENDE DE FAUST

M. Lumley, directeur du Théâtre de la Reine, à Londres, m'avait prié d'écrire un ballet pour la scène qu'il dirige ; c'est pour me conformer à son désir que j'ai composé le poème que voici, qui n'a pas été représenté, — d'abord parce que, la saison pour laquelle on l'avait annoncé ayant été remplie par le fabuleux succès du rossignol suédois, toute autre exhibition à ce théâtre devenait superflue, — et puis parce que le maître de ballets, par esprit de corps de ballet sans doute, fit naître avec toute la malveillance imaginable des obstacles et des retards sans fin. Lorsque j'eus le plaisir de remettre à M. Lumley le manuscrit de mon poème, nous causâmes, tout en prenant le thé, de l'esprit de la légende de Faust et de la manière dont je l'avais conçue ; le spirituel *impresario* m'engagea alors à rédiger les principaux détails de notre conversation, afin d'en enrichir plus tard le libretto qu'il voulait offrir au public le soir de la représentation. C'est encore pour obéir à cette invitation que j'ai écrit la lettre (qu'on lira plus loin) à M. Lumley sur le Faust historique comme sur le Faust mythique ; je n'ai donné dans cette lettre que des indications insuffisantes, et je ne puis me dispenser de résumer d'abord en peu de mots le résultat de mes recherches pour tout ce qui concerne l'origine et le développement de la légende, de la fable de Faust.

Ce n'est pas, à proprement parler, la légende de Théophile, sénéchal de l'évêque d'Adama en Sicile, mais un vieux drame anglo-saxon sur cette légende, qui doit être considéré comme le fondement de la fable de Faust. Dans le poème de Théophile,

poème en bas allemand que nous possédons encore, on remarque des archaïsmes saxons ou anglo-saxons, espèces de mots pétrifiés, de locutions fossiles, preuve certaine que ce poème n'est que l'imitation d'un original plus ancien perdu dans le cours des âges. Cet original doit avoir encore existé quelque temps après la conquête de l'Angleterre par les Normands, car il a été manifestement imité par le poète français Rutebeuf, et il a paru au théâtre sous la forme d'un mystère dont M. Charles Magnin a parlé avec détail, il y a sept ans environ, dans le *Journal des Savants*. Quand le poète anglais Marlowe écrivit son *Faust*, ce mystère du troubadour Rutebeuf ne lui fut pas inutile : Marlowe emprunta la légende analogue du sorcier allemand à une vieille histoire de Faust déjà traduite en anglais, et il la revêtit de cette forme dramatique dont l'idée lui était suggérée par le mystère français, connu aussi en Angleterre. Le mystère de Théophile et le vieux livre populaire de Faust sont donc les deux éléments d'où est sorti le drame de Marlowe. Le héros de ce drame n'est plus, comme dans le mystère de Théophile, un personnage hardiment révolté contre les cieux, lequel, séduit par un magicien et pour s'assurer la jouissance des biens de la terre, vend son âme au diable, et doit enfin son salut à la grâce de la mère de Dieu, qui va chercher le pacte fatal au fond de l'enfer. Le héros de la pièce est lui-même un magicien ; en lui, comme dans le nécromant du livre de Faust, se résument les traditions de tous les sorciers qui le précèdent, de tous ces sorciers dont il déploie la science devant les plus illustres compagnies ; et comme tout cela se passe sur un sol protestant, où ne peut marcher la mère de Dieu, la libératrice, — le diable, à la fin du drame, emporte impitoyablement le magicien. Les théâtres de marionnettes qui florissaient à Londres au temps de Shakespeare, et qui s'emparaient aussitôt de toute pièce applaudie sur les grands théâtres, ont dû certainement donner un Faust d'après le modèle de Marlowe, soit en parodiant le drame original d'une manière plus ou moins sérieuse, soit en le façonnant selon leurs besoins, soit même, ce qui est arrivé maintes fois, en le faisant retravailler par l'auteur en personne au point de vüe de leur public. C'est ce Faust de marionnettes qui passa d'Angleterre sur le continent, traversa les Pays-Bas, visita en Allemagne les baraques de la

foire, et là, traduit en un grossier patois et lesté de bouffonneries du cru, fit les délices des classes inférieures du peuple. Si différentes que soient ces versions, formées dans le cours des siècles par des improvisateurs, ce qu'il y avait d'essentiel pourtant ne subit pas d'altération notable, et c'est à une de ces comédies de marionnettes, jouée à Strasbourg dans quelque coin de rue, en présence de Gœthe, que le grand poète a emprunté la forme et le fond de son chef-d'œuvre. Cela est surtout visible dans la première édition, dans l'édition fragmentaire du *Faust* de Gœthe, on n'y trouve ni l'introduction, prise à *Sacuntala*, ni le prologue, composé plus tard à l'imitation du livre de Job, la simplicité des pièces de marionnettes y est à peine déguisée, et il n'y a aucune raison sérieuse de croire que l'auteur ait connu les vieux livres originaux de Spiess et de Widman.

Tel est le développement de la fable de Faust depuis le mystère de Théophile jusqu'à Gœthe, à qui elle doit sa popularité actuelle. Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, et Jacob engendra Juda, dans les mains duquel le sceptre restera éternellement. — Dans les lettres comme dans la vie, chaque fils à un père, mais ce père, on ne le connaît pas toujours, et souvent même, tout en le connaissant, on le renie.

ACTE PREMIER

Cabinet d'étude, vaste, voûté, mal éclairé. Style gothique. Le long des murs, des armoires garnies de vieux bouquins, d'instruments astrologiques et alchimiques, tels que globes terrestre et céleste, configurations planétaires, fourneaux, cornues, tuyaux en verre ; préparations anatomiques, squelettes d'hommes et de bêtes ; — et autre attirail hermétique.

Minuit sonne. Près d'une table couverte de livres et d'ustensiles de nécromancie, dans un fauteuil à haut dossier est assis le docteur Faust. Il est absorbé dans ses méditations. Son costume est celui des docteurs allemands du XVIe siècle. Au bout de quelques instants, il se lève et se dirige d'un pas incertain vers une armoire où se trouve fixé par une chaîne un gros in-folio ; il ouvre la serrure, et dépose sur la table le lourd grimoire qu'il porte avec peine. Ce livre, c'est *la Clef des Enfers*. L'allure et les mouvements du savant dénotent un singulier mélange de

raideur et de courage, de gaucherie et d'orgueil doctoral. Après avoir allumé quelques flambeaux et tracé des cercles magiques sur le parquet, il ouvre le redoutable volume, et ses gestes expriment le frisson involontaire que lui cause la conjuration infernale. La cabinet s'obscurcit, des éclairs le sillonnent, le tonnerre gronde, et, du plancher qui s'ouvre avec fracas, se dresse, flamboyant, un tigre rouge. Faust, à cet aspect, ne trahit pas le moindre effroi ; il va droit au monstre enflammé, et d'un regard de mépris semble lui donner l'ordre de disparaître. Aussitôt, en effet, l'apparition rentre sous terre. Évocation nouvelle, éclairs et tonnerre épouvantable ; du parquet béant s'élance un serpent monstrueux, qui se roule, s'agite, se plie et se replie avec rage, vomissant feu et flammes. Faust marche à lui avec dédain ; il hausse les épaules, il rit, il raille l'esprit de l'enfer, impuissant à se présenter sous une forme plus redoutable, et le serpent, à son tour, disparaît sous le sol. Le docteur accomplit de nouveau l'évocation avec un redoublement d'ardeur ; mais cette fois les ténèbres se dissipent tout à coup : des lumières sans nombre éclairent la salle; au lieu des grondements du tonnerre, c'est la plus joyeuse musique de danse qui se fait entendre, et de la terre entr'ouverte, comme d'une corbeille de fleurs, sort une danseuse en costume de ballet, une danseuse vêtue de gaze et de tricot, qui voltige çà et là en maintes pirouettes banales.

Faust paraît surpris d'abord que Méphistophélès, l'esprit évoqué, n'ait pu trouver une forme plus infernale que celle d'une danseuse : il finit cependant par prendre goût à cette riante et gracieuse apparition, et, d'un air compassé, il lui fait une solennelle révérence. Méphistophélès ou, pour mieux dire, Méphistophéla, — c'est ainsi dorénavant que nous désignerons le malin devenu femme, — lui rend, en la parodiant, sa révérence empruntée, et se met à voltiger coquettement autour du grave docteur. Elle tient à la main une baguette magique, et tout ce que touche cette baguette se métamorphose aussitôt de la façon la plus divertissante, de telle sorte pourtant que la forme primitive ne disparaisse pas entièrement : les constellations planétaires se colorent d'une lumière intérieure, les avortons contenus dans les bocaux deviennent des oiseaux au plumage bariolé, les hiboux portent au bec des girandoles étincelantes ;

on voit briller subitement sur les murailles maints objets splendides, des miroirs vénitiens, des bas-reliefs antiques, les œuvres d'art les plus variées, vrai chaos fantastique où éclate toutefois une magnificence inouïe ; — c'est une immense, une prodigieuse arabesque. La belle Méphistophéla semble contracter un pacte d'alliance avec Faust ; cependant le docteur hésite, il se refuse encore à signer le parchemin qu'elle lui présente, l'engagement redoutable auquel il ne manque plus que son nom. Il exige qu'elle lui fasse voir les hauts dignitaires de l'empire infernal, et bientôt on voit sortir de terre les princes des ténèbres. Ce sont des monstres à têtes d'animaux, natures hybrides et fabuleuses, à la fois grotesques et terribles, la plupart avec la couronne sur la tête et le sceptre aux griffes. Faust leur est présenté par Méphistophéla, présentation à laquelle préside la plus rigoureuse étiquette. Les majestés infernales, d'un pas cérémonieux, commencent leur danse lourde et grossière ; mais Méphistophéla les frappe de sa baguette, les hideuses enveloppes tombent, et les montres deviennent autant de gentilles danseuses, qui s'élancent en agitant des guirlandes de fleurs. Faust s'amuse de cette métamorphose, bien qu'il ne semble pas trouver parmi ces jolis diablotins de quoi satisfaire complètement son goût. Méphistophéla, qui devine sa pensée, fait jouer sa baguette, et, dans un miroir qui vient de paraître au mur, on aperçoit le portrait charmant d'une femme portant costume de cour et couronne ducale. A cette vue, transports d'admiration de la part de Faust. Il s'approche de la douce image avec l'expression de la tendresse la plus vive et du plus ardent désir. L'image, qui se meut et semble respirer, le repousse avec dédain ; il s'agenouille humblement devant elle ; vaine prière ! elle le repousse de nouveau, et ses gestes lui témoignent d'une manière plus significative encore un humiliant mépris.

Le pauvre docteur se tourne alors avec des regards suppliants vers Méphistophéla, qui ne répond que par un haussement d'épaules moqueur. Elle agite sa baguette, la terre s'ouvre, et on en voit sortir jusqu'aux hanches un vilain singe, lequel cependant, sur un signe d'impatience de Méphistophéla, disparaît aussitôt pour reparaître un instant après sous la forme d'un beau et svelte danseur, qui s'élance d'un seul bond et se met à exécuter des entrechats vulgaires. Le danseur s'approche

de la vivante image, et aux compliments amoureux qu'il lui adresse avec une fade suffisance, la belle dame répond par le sourire le plus charmant ; elle lui tend les bras avec l'expression d'un langoureux désir, et s'épuise en démonstrations de tendresse. Faust, à cet aspect, est en proie à un désespoir mêlé de rage. Méphistophéla prend pitié de lui, et de sa baguette elle frappe l'heureux danseur, qui soudain, redevenu singe, rentre dans l'abîme, en laissant glisser à terre toute sa brillante défroque. A ce moment, Méphistophéla présente de nouveau son parchemin à Faust ; celui-ci, sans plus de résistance, s'ouvre une veine au bras, et signe de son sang le pacte fatal par lequel il renonce aux béatitudes éternelles de la vie céleste pour s'assurer les temporaires jouissances de ce monde. Il jette loin de lui le grave et honnête habit doctoral, et se pare des oripeaux maléfiques abandonnés par la danseur. Dans ce changement de costume, dont il s'acquitte avec une maladresse bouffonne, le corps de ballet de l'enfer lui vient gracieusement en aide.

Méphistophéla donne à Faust des leçons de danse, et lui enseigne toutes les ruses du métier. La gaucherie, la raideur du savant qui s'efforce d'imiter les pas élégants et légers de la danseuse, produisent maints contrastes d'un effet burlesque. Les *diables-danseuses* se mettent de la partie, et s'évertuent, chacune de son côté, à lui démontrer la règle par l'exemple ; elles se le jettent dans les bras l'une de l'autre, se l'arrachent, tournoient avec lui, le tiraillent, le harcèlent ; il tient bon néanmoins, et grâce à la puissance de l'amour, grâce à la baguette enchantée qui lui assouplit les membres, le disciple en chorégraphie finit par passer maître. Il danse avec Méphistophéla un brillant pas de deux, et, à la grande joie de ces compagnes, il se lance avec elle dans les figures les plus ingénieusement embrouillées. Devenu désormais un virtuose, il ose enfin paraître en danseur devant la belle image du miroir magique, et celle-ci répond à sa flamme pirouettante par des gestes qui expriment aussi le plus brûlant amour. Faust continue de danser avec une ivresse croissante ; mais tout à coup Méphistophéla l'arrache aux enchantements du miroir qu'elle fait disparaître d'un coup de baguette et la haute école de chorégraphie classique recommence de plus belle.

ACTE DEUXIÈME

Vaste place devant un château qu'on aperçoit à droite. Sur la rampe, entourés d'officiers de la cour, de chevaliers et de dames, le duc et la duchesse sont assis sur deux trônes. Le duc est vieux et chétif ; la duchesse est une jeune femme dans tout l'éclat de sa luxuriante beauté. C'est tout à fait le portrait représenté par le miroir magique au premier acte. On remarque qu'elle porte au pied gauche un soulier d'or.

Fête de cour. Grand luxe de décors. Représentation d'une pastorale dans le style du plus ancien rococo ; afféterie gracieuse et innocence galante. Cette doucereuse *dansoterie* arcadienne est interrompue par l'arrivée de Faust et de Méphistophéla, qui entrent en scène dans leur costume de danse, triomphalement escortés du corps de ballet infernal et au milieu de bruyantes fanfares. Tous deux, avec maintes pirouettes, font leur révérence au couple souverain. Surprise de Faust et de la duchesse ; l'un et l'autre, en s'examinant, semblent émus d'un tendre et mystérieux souvenir. Ils se reconnaissent et échangent des regards d'intelligence amoureuse. Le duc, de son côté, paraît agréer avec condescendance les séduisants hommages de Méphistophéla. Un impétueux pas de deux dansé par elle et par Faust s'adresse surtout aux époux couronnés, et, tandis que le cortège des danseuses infernales prend leur place, Méphistophéla vient cajoler le duc, et Faust conte fleurette à la duchesse. L'ardente passion de ces derniers a comme sa parodie dans la réserve affectée que Méphistophéla oppose ironiquemenr aux raides et anguleuses galanteries de son altesse sérénissime.

Enfin le duc s'adressant au nécromancien baladin, lui demande un échantillon de son art magique ; il désire voir David, roi de Juda et d'Israël, dansant devant l'arche sainte. Docile à cette volonté auguste, Faust saisit la baguette des mains de Méphistophéla, l'agite dans les airs en signe d'incantation évocatrice, et de la terre qui s'ouvre on voit sortir le groupe demandé. Sur un char traîné par les lévites apparaît l'arche sainte ; devant l'arche, le monarque hébreu dansant avec une gaieté folle et bouffonne, et grotesquement accoutré comme un roi de cartes ; derrière, les gardes royaux armés de lances et costumés en Juifs polonais : amples et longs cafetans de soie

noire, têtes branlantes à barbes pointues, hauts bonnets de fourrure. Ces caricatures font le tour de la scène et disparaissent aux applaudissements des spectateurs.

Encore un brillant pas de deux de Faust et de Méphistophéla. L'un et l'autre, redoublant d'agaceries, amorcent si bien le duc et la duchesse, que les deux époux, n'y résistant plus, quittent leurs trônes et prennent part à la danse du joyeux couple. Quadrille dramatique dans lequel Faust déploie toute son adresse pour enlacer la duchesse dans ses filets. A certain signe occulte qu'il découvre à son cou, il reconnaît en elle une sorcière ; il lui demande un rendez-vous au prochain sabbat. Effrayée, elle veut nier ; mais Faust désigne du doigt le soulier d'or, marque certaine qui révèle la *domina*, la fiancée en titre de Satan. D'un air pudibond, elle accorde enfin le rendez-vous. De leur côté, le duc et Méphistophéla font la contre-partie comique de cette scène, et bientôt les danseuses infernales viennent prendre la place de ces quatre personnages, qui se retirent en tête-à-tête.

Sur la demande du duc, Faust s'apprête à lui donner une nouvelle preuve de sa science magique. Il saisit la baguette et en frappe les danseuses. A l'instant même, elles redeviennent les monstres hideux qu'on a vus au premier acte, et de leurs évolutions gracieuses retombant avec douleur dans un balancement aussi grossier que baroque, les diables s'abîment sous la terre au milieu de flammes qui jaillissent. Applaudissements frénétiques. Faust et Méphistophéla remercient par des saluts les très hauts et très puissants seigneurs, ainsi que le très honorable public.

Chacun des tours magiques fait éclater de plus belle la folle joie ; les quatre principaux personnages se précipitent encore dans l'arène, et la passion, pendant ce nouveau quadrille, prend des allures toujours plus hardies. Faust se jette aux pieds de la duchesse, qui répond à ses démonstrations amoureuses par une pantomime non moins compromettante, tandis que le duc est aux genoux de Méphistophéla. Tout à coup le duc, se retournant, aperçoit Faust agenouillé devant la duchesse : il se redresse, tire l'épée, et se précipite sur l'insolent magicien ; mais celui-ci s'arme rapidement de sa baguette, le frappe et lui fait jaillir du front un énorme bois de cerf, par les bouts duquel

la duchesse le retient. Consternation des courtisans, qui se jettent en désordre et l'épée à la main sur Faust et Méphistophéla. Le magicien brandit sa baguette ; des trompettes guerrières retentissent, et du fond de la scène s'avancent des rangées de chevaliers armés de pied en cap. Tandis que les courtisans effrayés se retournent pour faire face à l'ennemi, Faust et Méphistophéla s'envolent dans les airs sur deux coursiers noirs sortis du sein de la terre. Au même instant, les escadrons de chevaliers évoqués s'évanouissent comme une fantasmagorie.

ACTE TROISIÈME

Rendez-vous nocturne du sabbat des sorcières. Un plateau spacieux. De chaque côté, des rangées d'arbres ; dans les branches, des lampions qui éclairent la scène d'une lueur lugubre. Au milieu, en guise d'autel, une espèce de piédestal sur lequel repose un gros bouc noir, à face humaine également noire, avec un cierge allumé entre les cornes. Dans le fond, sommets de montagnes, cimes disposées en gradins et formant amphithéâtre. Sur les gradins gigantesques sont accroupies, assistant au spectacle, les notabilités infernales ; ce sont les démons qu'on a vus dans les actes précédents et qui prennent ici des proportions plus colossales encore. On aperçoit, juchés sur les arbres, des musiciens à figures d'oiseaux, munis d'instruments à vent et à cordes, des formes les plus bizarres.

Déjà la scène est animée par des groupes de danseurs dont les costumes rappellent des époques et des pays étonnés de se trouver confondus, si bien que toute la réunion ressemble à un bal masqué. Plusieurs de ces personnages portent en effet des masques. Quelle que soit l'étrangeté baroque de la scène, aucune de ces figures ne doit blesser le sentiment du beau ; la répugnance que pourrait inspirer l'excès du grotesque est tempérée ici ou effacée par l'effet d'une magnificence féerique, par des terreurs réelles. De temps en temps, on voit un couple amoureux, homme et femme, un cierge noir à la main, s'approcher de l'autel, se prosterner devant le bouc, et l'adorer selon le rite consacré. De tous côtés accourent des convives, sorciers et sorcières, traversant les airs sur des manches à balai, sur des fourches, sur des cuillers à pot, voire

sur des loups et sur des chats. Ces nouveaux venus trouvent ici leurs poursuivants ou poursuivantes, et, la bienvenue donnée, se mêlent aux groupes qui gambadent. Son altesse sérénissime madame la duchesse n'est pas femme à manquer au rendez-vous : la voici qui vient sur une énorme chauve-souris. Elle est décolletée autant que possible, et son pied droit est chaussé du soulier d'or. Elle semble chercher quelqu'un avec impatience, elle l'aperçoit enfin : c'est Faust qui arrive avec Méphistophéla sur son coursier noir. Il porte un brillant costume de chevalier, et sa compagne est vêtue de l'amazone étroite et serrée d'une châtelaine allemande.

Faust et la duchesse se précipitent dans les bras l'un de l'autre, et leur folle ardeur amoureuse les entraîne dans une danse effrénée. Méphistophéla trouve aussi le bien-aimé qu'elle attendait, un gentilhomme grêle et sec, portant manteau noir, béret et plume de coq couleur de sang. Tandis que la danse du premier couple parcourt la gamme entière d'une passion vraie, quoique désordonnée, celle de Méphistophéla avec son partenaire, — singulier contraste, — n'est que l'expression lascive de la galanterie, du tendre mensonge, de la convoitise qui se persifle elle-même. Tous les quatre enfin, saisissant des flambeaux noirs, vont, selon la forme consacrée, présenter au bouc leur hommage respectueux, puis se réunissent au galop qui tourbillonne autour de l'autel. Une particularité de ce galop consiste dans la position que prennent les danseurs vis-à-vis les uns des autres : ils font leurs évolutions dos à dos, le visage tourné en dehors de la ronde.

Faust et la duchesse, en proie à leur ardeur frénétique, s'échappent de cette ronde infernale et se perdent derrière les arbres à droite de la scène. La ronde tire à sa fin ; de nouveaux convives, s'approchant de l'autel, célèbrent l'adoration du bouc ; il y a parmi eux des têtes couronnées et même de hauts dignitaires de l'Eglise en habits pontificaux.

Pendant ce temps arrivent sur l'avant-scène nonnes et moines en grande foule. Leurs polkas extravagantes divertissent singulièrement les démons spectateurs perchés sur les cimes des montagnes, qui allongent leurs pattes crochues pour applaudir avec frénésie.

Faust reparaît avec la duchesse : ses traits sont bouleversés ;

il se détourne avec dégoût de sa belle amie, qui, les cheveux en désordre, le poursuit de ses voluptueuses caresses. Il lui exprime, par des gestes faciles à comprendre, la satiété, l'aversion même, qui a succédé à son amour. C'est en vain qu'elle se précipite à ses genoux, il la repousse avec horreur. En ce moment paraissent trois nègres vêtus en hérauts d'armes et blasonnés de boucs noirs : ils apportent à la duchesse l'ordre de se rendre immédiatement près de Satan, son seigneur et maître, et, comme elle hésite, ils l'entraînent de force. On voit alors, au fond du théâtre, le bouc descendre de son piédestal, et, après quelques bizarres démonstrations de courtoisie, exécuter un menuet avec la duchesse. Pas grave, mesuré, cérémonieux. Les traits du bouc expriment la tristesse d'un ange déchu et le profond ennui d'un prince blasé ; ceux de la duchesse, un violent désespoir. La danse terminée, le bouc reprend place sur son piédestal. Les dames qui ont assisté à ce spectacle s'approchent de la duchesse avec force génuflexions et révérences, puis l'entraînent avec elles. Faust est resté sur l'avant-scène, et, pendant qu'il regarde le menuet, Méphistophéla revient prendre place à ses côtés. Il signale la duchesse à sa compagne avec un mouvement de répugnance, et semble lui faire, au sujet de cette femme, quelque confidence horrible. Il manifeste son profond dégoût pour tout ce monde absurde qui grimace autour de lui, pour ce fatras gothique où il ne reconnaît qu'une immonde et brutale parodie de l'ascétisme spiritualiste, — parodie qui n'a pas même le mérite d'être plus amusante que l'original. Il se sent le besoin d'une autre atmosphère, d'un air plus serein, plus pur ; il aspire à la beauté harmonieuse de l'ancienne Grèce, aux nobles et généreux types du monde homérique, cette printanière adolescence du genre humain. Méphistophéla comprend son désir, et, touchant la terre de sa baguette, en fait surgir l'image de la fameuse Hélène de Sparte, belle vision aérienne aussitôt évanouie qu'apparue. Le docteur Faust, qui, en véritable érudit allemand, avait toujours idolâtré l'idéal antique, vient d'entrevoir la plus belle héroïne de ses rêves savants. Un noble enthousiasme brille dans ses yeux, l'impatience le saisit. Sur un signe de Méphistophéla, les coursiers magiques se présentent et les enlèvent tous deux. En ce moment, la duchesse rentre en scène ; à la vue de son bien-aimé qui vient de s'enfuir, elle

devient folle de désespoir et tombe évanouie. Des monstres goguenards la ramassent et la promènent triomphalement avec maintes facéties grossières.

Nouvelle ronde infernale interrompue tout à coup par les sons perçants d'une petite cloche et le choral des orgues, sacrilège parodie de la musique religieuse. Rassemblement général autour de l'autel ; les flammes en jaillissent ; consumé par le feu, le bouc éclate et disparaît avec fracas. Quelque temps encore après la chute du rideau, on entend retentir les chants impies, les chants à la fois grotesques et terribles de la messe de Satan.

ACTE QUATRIÈME

Une île de l'Archipel. A gauche, un golfe dont l'émeraude étincelante harmonise avec le bleu de turquoise de la voûte céleste. Paysage idéal baigné dans une atmosphère lumineuse. Végétation et architecture aussi grecques, aussi belles que les rêvait jadis le chantre de l'Odyssée. Cyprès, buissons de lauriers, à l'ombre desquels reposent de blanches statues. Plantes fabuleuses dans de grands vases de marbre ; arbres ornés de guirlandes ; cascades cristallines ; à droite, un temple de Vénus Aphrodite, dont la statue brille derrière les colonnades, et tout cela animé par une verte et fleurissante race d'hommes, adolescents en blancs habits de fête, jeunes filles en tunique de nymphes, la tête couronnée de roses ou de myrtes. Tout ici respire la sérénité du génie grec, la paix et l'ambroisie des dieux, le calme antique. Rien ne rappelle ce nébuleux supernaturalisme, cette mystique exaltation voluptueuse ou maladive, cette extase de l'esprit qui veut se délivrer des liens du corps et cherche un monde au delà de cette terre ; partout une félicité réelle, plastique, sans le moindre mélange de regrets rétrospectifs ou de prétentieuses et vides aspirations.

La reine de cette île, c'est Hélène, la fille de Sparte, la plus noble beauté qu'ait glorifiée la poésie. A la tête des femmes de sa cour, elle conduit la danse exécutée dans le temple de Vénus. Danse et attitudes, tout est mesuré, chaste, solennel, tout est en harmonie avec la beauté des lieux. C'est au sein de ce monde idéal que Faust et Méphistophéla, fendant les airs avec leurs

noirs coursiers, font une subite irruption. Tous deux semblent délivrés d'un lourd cauchemar, d'un absurde malaise, d'une folie pitoyable, tous deux se récréent à la vue du beau et de la dignité vraie du monde primitif. La reine, dansant avec ses compagnes, s'avance hospitalièrement à leur rencontre ; elle leur offre des aliments dans des vases d'une riche ciselure, et les invite à demeurer avec elle en cette île fortunée. Faust et Méphistophéla, par des pas de danse pleins de gaieté, répondent à ce gracieux accueil, et tous, formant une marche de fête, se rendent au temple de Vénus, où les deux étrangers dépouillent leur romantique accoutrement moyen âge pour revêtir un costume grec à la fois simple et splendide. Revenus ensuite sur l'avant-scène, ils y exécutent à trois une pantomime mythologique.

Faust et Hélène prennent place sur un trône à droite de la scène, tandis que Méphistophéla, le thyrse et le tambourin à la main, se livre, comme une bacchante, à des évolutions fougueuses. Les suivantes d'Hélène, entraînées par l'exemple, arrachent de leurs fronts les couronnes de roses et de myrtes ; elles entrelacent des feuilles de vigne dans leurs nattes, qui se dénouent, et, agitant le thyrse sacré, la chevelure flottante, elles s'abandonnent aux mêmes transports. Alors les adolescents, armés de boucliers et de lances, fondent sur ces filles prises de divine folie, les poursuivent, et dans un combat simulé exécutent une de ces danses guerrières si complaisamment décrites par les auteurs anciens.

Une scène d'*humour* païen doit trouver place dans cette pastorale héroïque : des amours chevauchant sur des cygnes accourent, armés de lances et de flèches, ils s'élancent de leurs montures, et leurs danses simulent aussi des combats. Brusque interruption de ce gracieux spectacle par l'arrivée de la duchesse magicienne, qui s'abat à travers les airs sur son énorme chauve-souris. Effroi des petits cavaliers, qui se précipitent sur leurs cygnes et s'envolent. La duchesse s'élance comme une furie devant le trône où sont tranquillement assis Faust et Hélène. Elle semble adresser à l'infidèle sorcier de sanglants reproches, et d'atroces menaces à la reine. Méphistophéla, qui observe cette scène avec une maligne satisfaction, reprend sa danse de bacchante, à laquelle se joignent les suivantes de la reine, et leur joie frénétique forme un insolent

contraste avec la colère de la duchesse. Furieuse alors, et cédant aux emportements de sa rage, celle-ci brandit la baguette magique qu'elle tient à la main, et l'on devine qu'elle accompagne ce mouvement de malédictions horribles. Le ciel s'obscurcit, des éclairs brillent, le tonnerre gronde, l'ouragan siffle, la mer soulevée par la tempête bondit en vagues écumeuses, et l'île entière, avec tout ce qu'elle renferme, subit d'effroyables métamorphoses. Tout semble frappé de mort : les arbres sont desséchés et sans feuilles ; le temple n'est plus qu'une ruine ; les statues jonchent le sol de leurs débris ; semblable à un squelette décharné, la belle Hélène, enveloppée d'un linceul, est assise à côté de Faust. Les danseuses aussi sont transformées en spectres osseux ; couvertes de capuchons de toile blanche qui retombent jusqu'à mi corps et laissent à nu les cuisses hideusement amaigries ; elles sont telles qu'on représente les Lémures. Ainsi défigurées, elles n'en continuent pas moins leur danse joyeuse, sans paraître se douter du maléfice qui vient de les frapper. Faust, irrité de voir tout son bonheur anéanti par la vengeance d'une sorcière jalouse, s'élance du trône l'épée nue et la plonge dans le sein de la duchesse.

Méphistophéla, qui a évoqué ses coursiers noirs, semble agitée d'une pensée inquiète ; elle presse Faust de se remettre en route et disparaît avec lui dans les airs. Insensiblement la mer a monté ; elle dévore tout, choses et hommes. Seules, les Lémures ne remarquent rien de ce qui se passe, et leur danse continue au son du joyeux tambourin jusqu'à ce que les flots atteignent leurs têtes, et que l'île entière soit submergée. Au-dessus des vagues fouettées par la tempête, là haut, au sein de l'espace, on aperçoit Faust et Méphistophéla chevauchant sur leurs noires montures.

ACTE CINQUIÈME

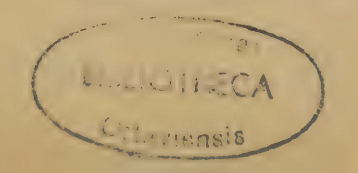
Vaste place devant une cathédrale, dont on aperçoit le portail gothique au fond de la scène. Des deux côtés de la place, bordure de tilleuls proprement taillés. Sous les arbres de gauche, groupes de bourgeois attablés, faisant bonne chère et vidant leurs chopines. Costumes des Pays-Bas au XVe siècle. Plus loin, des arbalétriers tirant à l'oiseau sur un papegai fixé au haut d'une longue perche. Partout, réjouissances et divertissements d'une kermesse : boutiques, baraques, marionnettes, ménétriers, arle-

quins et groupes en goguettes. Au milieu de la scène, une pelouse où dansent les notables de l'endroit.

L'oiseau est abattu, et l'heureux tireur, roi de la fête, fait sa tournée triomphale. C'est un gros brasseur, la tête couverte d'une énorme couronne garnie de grelots, la poitrine et le dos chamarrés de plaques d'argent ; ainsi accoutré, il se prélasse avec une vanité béate, et, à chaque pas, à chaque mouvement, fait résonner le cliquetis de sa royale parure. Des tambours et des fifres conduisent le cortège ; après eux marche le porte-bannière, espèce de magot aux jambes courtes, qui agite de la façon la plus drôle un drapeau gigantesque ; puis vient sa majesté, suivie cérémonieusement de tout le corps des arbalétriers. L'épais bourgmestre et sa non moins volumineuse moitié, attablés sous les tilleuls avec leur fille, reçoivent le respectueux salut de la bannière et du cortège qui défile ; la jeune fille, vierge aux tresses blondes de l'école flamande, effleurant de ses lèvres la coupe d'honneur, la présente au roi de la fête.

Des trompettes retentissent. Sur un haut chariot orné de feuillage et attelé de deux chevaux noirs, entre le savantissime docteur Faust, revêtu d'un habit écarlate à broderies dorées. L'attelage est conduit par Méphistophéla, qui porte aussi un brillant costume charlatanesque : rubans, plumage, oripeaux de toutes sortes. Elle s'avance, la trompette à la main ; de temps en temps elle sonne une fanfare, ou bien elle allèche la foule en dansant une réclame. Du haut de son chariot, autour duquel s'empressent les curieux, le prodigieux docteur débite, argent comptant, poudres et liqueurs de toute nature. Faust opère, à vue d'œil, des cures merveilleuses sur de misérables estropiés, qui le quittent en parfait état et se mettent à gambader de joie. Il finit par descendre de son véhicule, et distribue à la foule des fioles contenant un miraculeux élixir : il suffit d'en prendre quelques gouttes pour être aussitôt guéri de tout mal et ressentir une folle ardeur de danse. Le roi des arbalétriers, après avoir avalé tout le contenu de sa fiole, subit la magique influence ; il s'empare de Méphistophéla et danse avec elle un pas de deux. Le bourgmestre et sa femme, également excités par la vertu motrice du breuvage enchanté, exécutent, clopin clopant, la vieille danse de leurs grands-pères.

Tandis que le public entier cède au vertige qui l'a saisi, au



tourbillon qui l'emporte, Faust s'est approché de la fille du bourgmestre. Touché de sa candeur, de sa chaste beauté, il lui déclare son amour; ses gestes sont pleins d'une douceur mélancolique et presque craintive ; il indique l'église voisine et demande la main de la jeune fille ; il s'adresse aussi aux parents, qui viennent de se rasseoir tout essoufflés, et réitère sa demande ; il est accueilli avec bienveillance et la naïve enfant, d'un air timide, finit par accorder elle-même son consentement. Parés de bouquets de fleurs, les fiancés dansent avec retenue leurs hyménées bourgeoises. Le docteur va trouver enfin dans les joies modestes d'une vie retirée la félicité domestique, qui seule satisfait l'âme. Loin de lui, les doutes philosophiques et les amères voluptés de l'orgueil ! Il rayonne de bonheur, il reluit comme un coq doré sur le clocher d'une église.

La procession nuptiale se forme avec pompe, et le cortège va se diriger vers la cathédrale, quand tout à coup Méphistophéla s'avance vers Faust, et par ses gestes, par son rire moqueur, l'arrache à ses rêves d'églogue. Elle semble lui ordonner de la suivre sans retard; il s'y refuse et lui oppose sa colère. Consternation générale. L'épouvante s'accroît lorsque, sur un signe cabalistique de Méphistophéla, les ténèbres de la nuit remplacent le jour, et un orage effroyable éclate. Tout fuit, tout va chercher un asile dans l'église, où commencent à retentir le bruit des cloches et les harmonies des orgues, voix suaves et religieuses, dramatique contraste avec le spectacle infernal qui remplit la scène de tonnerre et d'éclairs. Faust a voulu chercher aussi un refuge dans la cathédrale, dans le giron de l'église ; mais une affreuse main noire, sortie des entrailles de la terre, l'a retenu, tandis que Méphistophéla, triomphante et avec une insultante joie, tire de son corset le parchemin fatal que le docteur a signé de son sang. Elle lui montre que le temps fixé par le contrat s'est écoulé, et que désormais corps et âme il appartient à l'enfer. Vaines objections de la part du malheureux ! vaines doléances ! supplications inutiles ! la femme-satan danse autour de lui avec d'outrageantes grimaces. La terre s'entr'ouvre et de l'abîme sortent les princes de l'enfer, les monstres portant sceptre et couronne; ils dansent autour de Faust leur ronde infernale et accablent le damné de leurs ricanements hideux.

Enfin Méphistophéla, transformée en un serpent horrible, l'enlace et l'étouffe dans ses féroces étreintes. Tandis que le groupe entier s'abîme au milieu des flammes et disparaît sous terre, on entend retentir du fond de la cathédrale le son des cloches et le chant des orgues, — grave avertissement, pieuse et chrétienne exhortation à la prière.

A LUMLEY, ESQUIRE, DIRECTEUR DU THÉATRE DE LA REINE, A LONDRES.

Dear Sir !

J'ai éprouvé plus d'une fois une hésitation facile à comprendre au moment de traiter sous la forme du ballet un sujet qui a inspiré au grand Wolgang Gœthe le plus important de ses chefs-d'œuvre. C'est déjà une témérité assez effrayante qu'une joute contre un tel poète, fût-ce avec des moyens de même nature : combien plus périlleuse est l'entreprise, si les armes sont inégales ! Il avait, le glorieux maître, pour équiper ses pensées, tout l'arsenal des arts de la parole ; il avait sous la main tous les trésors de la langue maternelle, de cette langue si riche en sons intimes, profonds, en harmonies primitives et sorties du sein même de l'âme ; il possédait cette symphonie magique dont les notes, brisées à travers le cours des âges, rendent comme un écho dans sa poésie, et tiennent merveilleusement éveillée l'imagination du lecteur. Et moi, pauvre que je suis, quelles sont mes ressources ? Ce que je pense et ce que je sens, par quels moyens d'expression puis-je le mettre en lumière ? Je n'ai qu'un maigre *libretto* où j'indique le plus sommairement possible la pantomime des danseurs, des danseuses, avec la musique et les décors tels à peu près que mon esprit se les représente. Et pourtant, sous cette forme incomplète du ballet, j'ai osé composer un poème de Faust ; j'ai osé, souffrant et malade, lutter avec le grand Wolfgang Gœthe, avec un maître qui déjà m'avait ravi d'avance la fraîche primeur du sujet, et qui avait pu consacrer à son œuvre toute une longue et brillante existence, semblable à celle des dieux de l'Olympe !

Il m'a fallu, bien à regret sans doute, respecter les exigences de mon cadre ; dans ces limites toutefois j'ai fait ce que homme

de bonne volonté pouvait faire ; j'ai aspiré à un genre de mérite dont Gœthe ne saurait se prévaloir. On regrette de ne pas trouver dans son *Faust* ce fidèle souci de la tradition réelle, ce respect religieux de l'esprit de la légende, en un mot cette piété d'artiste que l'illustre sceptique du XVIIIe siècle (Gœthe l'a été jusqu'à la fin de sa vie) ne pouvait ni sentir ni comprendre. Aussi s'est-il rendu coupable de certains remaniements arbitraires, aussi blâmables au point de vue de l'art qu'au point de vue historique, et dont le poète, finalement, a dû lui-même porter la peine. Oui, c'est ce manque de respect envers la tradition qui est la source des défauts de son poème ; c'est pour s'être écarté de la pieuse ordonnance de la légende, telle qu'elle était sortie des profondeurs de la conscience populaire, qu'il lui a été impossible de mener à bonne fin son ouvrage, d'après un plan nouveau dont l'incrédulité est la base. Voilà pourquoi le *Faust* n'a jamais été terminé, à moins qu'on ne veuille considérer le second *Faust*, cette œuvre caduque, née quarante ans après, comme le couronnement d'un tel poème. Dans cette deuxième partie, Gœthe délivre le nécromant des griffes du diable ; au lieu de le précipiter dans les enfers, il le fait triomphalement monter au ciel entouré d'une ronde de petits anges, de petits amours catholiques, et le terrible pacte infernal qui tant de fois avait fait dresser les cheveux de nos ancêtres finit comme une farce frivole, — j'allais dire, hélas ! comme un ballet.

Mon ballet, à moi, contient tout ce qu'il y a d'essentiel dans la vieille histoire de Faust : tout en réunissant dans un faisceau dramatique les éléments de la légende, j'ai religieusement suivi la tradition jusqu'en ses moindres détails, je l'ai suivie telle que je l'ai trouvée dans ces livres populaires qui se débitent à nos foires, telle que je l'ai vue représentée, tout enfant, par les marionnettes ambulantes.

Ces livres populaires dont je viens de parler ne sont pas tous parfaitement d'accord : ce sont, pour la plupart, des compilations extraites de deux ouvrages fort anciens sur la vie de Faust, lesquels, avec les grimoires intitulés *Clef des Enfers*, forment les principales sources de notre sujet. Le plus ancien de ces deux ouvrages a paru à Francfort, en 1587, chez l'imprimeur Jean Spiess, qui pourrait bien aussi en être l'auteur, bien que, dans

une dédicace à ses patrons, il affirme en avoir reçu le manuscrit d'un sien ami, résidant à Spire. Il y a dans ce *Faust* de Francfort une conception bien plus poétique, bien plus profonde, une bien autre intelligence du symbole que dans le second *Faust* publié à Hambourg, en 1599, par Georges-Rodolphe Widman. C'est ce dernier cependant qui s'est le plus répandu, peut-être parce qu'il est assaisonné d'admonitions homélitiques, et qu'il fait parade d'une pédantesque érudition. De ces deux livres, celui qui valait le mieux a succombé et est presque tombé dans l'oubli. Tous deux ont, du reste, une même tendance pieuse, tous deux sont composés dans les intentions les plus sages et pour détourner les chrétiens de toute alliance avec le diable. Quant à ces *Clefs des Enfers*, troisième source que j'ai indiquée, ce sont des formules pour l'évocation des esprits, rédigées les unes en latin, les autres en allemand, et attribuées au docteur Faust lui-même. Elles offrent des variétés bizarres et sont répandues sous différents titres. La plus fameuse de ces *Clefs* s'appelle *l'Esprit de la Mer* ; on ne prononçait qu'en frémissant ce titre redoutable, et le manuscrit était attaché avec une chaîne de fer dans les bibliothèques des cloîtres. Toutefois, par suite d'une téméraire indiscrétion, le livre fut publié, en 1692, à Amsterdam, chez Holbek, rue du Pont-aux-Choux (*Kohlsteg*).

Les livres populaires issus des sources que nous venons de rappeler mettaient aussi à contribution un autre ouvrage non moins merveilleux sur le *famulus* du docteur Faust, Christophe Wagner, dont les aventures et les facéties ont été plus d'une fois attribuées à son illustre maître. L'auteur, qui publia son livre en 1594, et d'après un original espagnol, à ce qu'il prétend, se nomme Tholeth Schotus. Si cet ouvrage est réellement traduit de l'espagnol, ce dont je doute, ce serait un indice qui pourrait expliquer l'étrange conformité de la légende de Faust avec celle de don Juan.

Faust a-t-il réellement existé ? Comme maint autre faiseur de miracles, Faust a été réduit à l'état de simple mythe, Il lui est arrivé pis encore : les Polonais, les infortunés Polonais l'ont réclamé comme leur compatriote, et ils soutiennent qu'aujourd'hui encore il est connu chez eux sous le nom de Twardowski. Il est vrai, les recherches les plus récentes le prouvent que

Faust a étudié la magie à l'université de Cracovie, où cette science, chose singulière, était librement et publiquement enseignée ; il est vrai aussi que les Polonais de ce temps-là étaient de grands sorciers, ce qu'ils ne sont plus aujourd'hui ; mais notre docteur *Johannes Faustus* est une nature si consciencieuse, si vraie, si profonde, si naïve, si altérée de l'essence des choses et même si érudite jusque dans la sensualité, que ce ne peut être qu'une fable ou un Allemand. Cependant il n'y a pas à douter de son existence, les personnes les plus dignes de foi nous donnent des renseignements sur lui : par exemple, *Johannes Wierus*, l'auteur du fameux livre sur les sorciers ; puis Philippe Mélanchton, le frère d'armes de Luther ; enfin l'abbé Trithein, un grand savant qui s'occupait aussi de pratiques occultes, et qui, par pure jalousie peut-être, soit dit en passant, a cherché à décrier Faust en faisant du docteur un charlatan vulgaire. D'après ces témoignages de Wierus et de Mélanchton, Faust était né à Kundlingen, petite ville de la Souabe. Je dois faire observer ici que les livres fondamentaux dont je parlais tout à l'heure ne sont pas d'accord sur ce point. A en croire le vieil ouvrage publié à Francfort, Faust serait né à Rod, près de Weimar, d'une famille de paysans. Dans la version de Hambourg par Widman, il est dit au contraire : " Faust est originaire du comté d'Anhalt, et ses parents, qui étaient de pieux paysans, habitaient la marche de Soltwedel. "

C'est une erreur très répandue dans le peuple que celle qui identifie Faust le magicien et Faust l'inventeur de l'imprimerie, erreur bien expressive et qui renferme un sens profond ; le peuple a identifié ces deux personnages, parce qu'il sentait confusément que la direction intellectuelle, dont les magiciens étaient le symbole, avait trouvé dans l'imprimerie son plus terrible instrument de propagande. Cette direction intellectuelle n'est autre chose que la pensée même dans son opposition à l'aveugle *credo* du moyen âge, à cette foi qui tremblait devant toutes les autorités du ciel et de la terre, à cette foi qui comptait sur les dédommagements de là-haut en échange des privations d'ici-bas, à cette foi du charbonnier enfin, telle que la commandait l'Église. Faust commence à penser ; sa raison impie se révolte contre la sainte croyance de ses pères ; il se refuse à errer plus longtemps dans les ténèbres et à croupir

dans l'indigence ; il aspire à la science, aux pompes terrestres, aux voluptés mondaines : il veut savoir, pouvoir, jouir ; — pour nous servir enfin des termes symboliques du moyen âge, sa chute s'accomplit. Rebelle à Dieu, il renonce à la béatitude éternelle ; il sacrifie à Satan et à ses pompes terrestres. Cette révolte et la doctrine qui en est l'âme, l'imprimerie a si miraculeusement servi à les propager dans le monde, qu'elles se sont emparées peu à peu non seulement des esprits d'élite, mais de toute la masse des populations. C'est pour cela peut-être que cette légende de Faust a un attrait si mystérieux pour nos contemporains ; c'est parce qu'ils y voient représentée, et avec la clarté la plus naïve, la lutte dans laquelle ils sont engagés eux-mêmes : cette lutte des temps modernes où se trouvent face à face la religion et la science, l'autorité et la discussion, la foi et la raison humaine, l'humble résignation à toutes les souffrances et la soif effrénée des joies de ce monde ; lutte à mort, au bout de laquelle nous finirons par tomber dans les griffes du diable, à l'instar de ce pauvre docteur Faust, natif du comté d'Anhalt ou de Kundlingen, en Souabe.

Oui, notre magicien est souvent confondu avec l'imprimeur; cela se voit surtout dans les jeux de marionnettes, qui placent toujours le héros à Mayence, tandis que les livres populaires lui assignent pour domicile la ville de Wittenberg. Et une chose bien remarquable encore, c'est qu'ici la demeure de Faust, Wittenberg, se trouve être en même temps le berceau et le laboratoire du protestantisme.

Ces jeux de marionnettes dont je parle n'avaient jamais été imprimés ; il y a très peu de temps seulement qu'un ouvrage de cette nature, rédigé sur les copies manuscrites, vient d'être publié par un de mes amis, M. Charles Simrock. Cet ami, avec lequel j'ai suivi, à l'université de Bonn, les cours d'archéologie et de prosodie allemandes de Guillaume Schlegel, tout en vidant maintes chopes de bon vin du Rhin, se perfectionna de la sorte dans les sciences subsidiaires, qui plus tard, pour la publication de l'ancien jeu de marionnettes, lui furent d'une si notable utilité. La manière dont il a complété les lacunes et choisi les variantes témoigne d'une grande connaissance des traditions et en fait un travail méritoire ; quant au parti qu'il a su tirer du personnage bouffon, cela prouve qu'il a fait, et probablement

aussi en suivant ce même cours de Guillaume Schlegel, d'excellentes études sur les polichinelles allemands. Comme la pièce s'ouvre bien ! quel excellent monologue que celui de Faust, lorsque, relégué dans la solitude de son cabinet d'études et entouré de ses bouquins, il s'écrie :

" Voilà donc ce que j'ai gagné par ma science ! En tout lieu, on se moque de moi. J'ai fouillé tous les livres d'un bout à l'autre, sans pouvoir y découvrir la pierre philosophale. Jurisprudence, médecine, études vaines! Il ne me reste de salut que dans l'art de la nécromancie. A quoi m'a servi la théologie? Qui me donnera le prix de mes veilles ? Je n'ai plus sur le corps que des haillons, et tant de dettes avec cela, que je ne sais plus à quel saint me vouer. Il faut que j'aie recours à l'enfer pour plonger dans les profondeurs cachées de la nature ; mais, pour évoquer les esprits, apprenons d'abord la magie. "

La scène qui suit contient les motifs les plus poétiques et les plus émouvants, des motifs dignes de la haute tragédie, et qui certainement sont empruntés à d'anciens poèmes dramatiques. Au premier rang, parmi ces poèmes, nous citerons le *Faust* de Marlow, œuvre de génie, qui a servi de modèle aux jeux de marionnettes, tant pour le sujet que pour la forme. Ce *Faust* aura été imité par d'autres auteurs contemporains, et des fragments de ces pièces auront passé ainsi dans les théâtres de marionnettes. Il est à présumer ainsi que ces comédies anglaises ont été traduites en allemand et représentées par les troupes ambulantes qui jouaient aussi les plus beaux drames de Skakespeare. Il reste à peine quelques vestiges du répertoire de ces troupes ; si les versions allemandes, qui ne furent jamais imprimées, n'ont pas entièrement disparu, elle ne se sont conservées que sur les petits théâtres ou dans le bagage des troupes foraines du dernier rang.

C'est ainsi que je me rappelle avoir vu deux fois la vie de Faust représentée par quelques-uns de ces artistes vagabonds, non pas d'après des ouvrages modernes, mais probablement d'après des fragments d'anciens drames disparus depuis longtemps. Je vis jouer la première de ces pièces, il y a vingt-cinq ans, sur les tréteaux d'un petit théâtre du *Hamburger-Berg*, faubourg qui sépare Hambourg d'Altona. Les démons y apparaissaient tous enveloppés de longs draps gris. A la question de

Faust : Êtes-vous mâles ou femelles ? Ils répondaient : Nous n'avons point de sexe. Faust demande à voir leur forme cachée sous ce linceul gris. Ils répondent : " Nous n'avons point de forme à nous ; nous empruntons à ton gré la figure sous laquelle tu désires nous voir ; nous aurons constamment la forme de ta pensée. " Le pacte réglé, convention qui lui assure la science et la jouissance de toutes choses, Faust s'enquiert d'abord de la nature du ciel et de l'enfer, et de la description qui lui en est faite il conclut qu'il doit faire trop froid au ciel, trop chaud en enfer, et que la température de notre bonne terre d'ici-bas est certainement la meilleure. Il s'élance à la recherche du bonheur ; il triomphe des plus belles femmes par la vertu de son anneau magique, qui fait de son possesseur une fleur de jeunesse, de beauté et de grâce, enfin le plus brillant des chevaliers. Après bien des années passées au sein de la débauche et de l'orgie, il est engagé dans une intrigue amoureuse avec la signora Lucrezia, la plus fameuse courtisane de Venise ; mais bientôt il abandonne traîtreusement sa belle et s'embarque pour Athènes, où la fille du duc s'éprend de lui et veut l'épouser. Dans son désespoir, la pauvre Lucrèce demande secours aux puissances infernales pour se venger de l'infidèle. Le diable lui confie un secret : tout l'éclat dont Faust est entouré disparaîtra avec l'anneau qu'il porte à l'index. Lucrèce, déguisée en pèlerin, s'embarque pour Athènes et arrive à la cour au moment même où Faust, paré d'un costume magnifique, va présenter la main à la princesse pour la conduire à l'autel ; mais le pèlerin, la femme jalouse et altérée de vengeance, arrache subitement l'anneau magique, et soudain le jeune et brillant chevalier n'est plus qu'un affreux vieillard, visage ridé, bouche sans dents ; à la place de sa belle chevelure dorée, on ne voit plus qu'un pauvre crâne où brillent quelques rares cheveux blancs. Le brillant costume tombe comme un feuillage desséché, et l'on aperçoit un corps courbé par l'âge, que recouvrent de misérables haillons. Cependant le magicien, dépouillé de son talisman, ne se doute pas du changement qui vient de s'opérer, ou plutôt il ne sait pas que son corps et ses vêtements révèlent désormais le ravage qu'ont exercé sur lui vingt ans de débauche, ravage horrible qu'un prestige infernal a su dérober longtemps aux yeux des hommes sous une magnificence trompeuse. L'in-

fortuné ne sait pas pourquoi les courtisans s'éloignent avec dégoût, pourquoi la princesse s'écrie : Otez de ma vue ce vieux mendiant ! Mais Lucrèce, toujours déguisée, lui présente avec une joie maligne un miroir dans lequel, à sa grande confusion, il reconnaît le personnage qu'il joue. Il est chassé à coups de pied comme un animal immonde, et jeté à la porte par les valets.

C'est dans un petit endroit du Hanovre, à l'époque d'un marché aux chevaux, que je vis représenter l'autre drame de ce genre. Un petit théâtre en charpente avait été élevé sur une pelouse, et, bien que l'on jouât en plein jour, la scène de l'évocation n'en fut pas moins d'un effet saisissant. Le démon ne s'y nommait pas Méphistophélès, mais Astaroth, nom qui, dans l'origine, était peut-être le même que celui d'Astarté, quoique les livres occultes sur la magie donnent ce nom d'Astarté à la femme d'Astaroth. Cette Astarté, dans les livres dont je parle, est représentée la tête armée de deux cornes disposées en croissant. Déjà les Phéniciens lui vouaient un culte comme déesse de la lune, et c'est pour cela que les anciens Hébreux, qui prenaient pour des démons toutes les divinités de leurs voisins, la considérèrent comme une puissance diabolique. Salomon cependant, le sage roi Salomon, lui rendait un culte en secret, et lord Byron l'a célébrée dans son Faust, qu'il a intitulé *Manfred*. Dans la comédie de marionnettes publiée par Simrock, le livre qui induit Faust en maléfice est désigné sous ce titre : *Clavis Astarti de magicâ*. Pour en revenir à cette comédie que j'ai vu jouer dans le Hanovre, le docteur Faust, avant de recourir à l'évocation infernale, se plaint de l'état déplorable où l'a réduit la misère ; il est condamné à courir toujours à pied, et la vachère même lui refuserait un baiser. Aussi veut-il se donner au diable pour avoir un cheval et une belle princesse. Le diable évoqué apparaît successivement sous la forme de divers animaux, tels que le cochon, le bœuf, le singe, et Faust le congédie à chaque fois. " Il faut, dit-il, que tu sois plus terrible que cela pour m'inspirer de l'épouvante. " Le diable alors se présente sous la forme d'un lion qui rugit, *quærens quem devoret*. Ce n'est pas encore assez de terreur pour l'intrépide nécromancien. L'animal, serrant la queue, rentre dans les coulisses. Il en sort bientôt un serpent colossal ; mais

Faust ne bronche pas. “ Tu n'es ni assez hideux ni assez terrible, ” lui dit-il. Le démon se retire encore tout confus, et bientôt on le voit reparaître sous forme humaine et rayonnant de beauté ; un manteau rouge le couvre. Faust, étonné, lui exprime sa surprise, sur quoi le manteau rouge lui répond : “ Il n'est rien d'aussi hideux, rien d'aussi effroyable que l'homme ; en lui grognent, sifflent, rugissent les féroces instincts de tous les animaux ; sale comme le porc, brutal comme le bœuf, ridicule comme le singe, furieux comme le lion, venimeux comme le serpent, l'homme est le résumé de la race animale tout entière. ”

J'ai été vivement frappé de l'analogie de cette vieille tirade de comédie avec un des principes fondamentaux de la moderne philosophie de la nature, telle surtout qu'elle a été développée par Oken. — Le pacte conclu, Astaroth propose à Faust plusieurs femmes dont il lui vante la beauté : Judith, par exemple. “ Je ne veux pas de coupeuse de tête, répond Faust. — Veux-tu Cléopâtre ? lui demande l'esprit. — Pas plus que l'autre, dit Faust ; elle est trop prodigue, trop dissipatrice, puisqu'elle a pu ruiner jusqu'au riche Marc-Antoine ; elle dévore des perles. — Eh bien ! reprend en souriant le malin esprit, je te recommande la belle Hélène de Sparte ; avec elle, ajoute-t-il d'un ton ironique, tu pourras converser en grec.”

Le savant docteur est ravi de la proposition ; il réclame ensuite du démon des charmes corporels et des vêtements magnifiques qui lui permettent de lutter victorieusement avec le chevalier Pâris ; de plus, il lui faut un cheval pour aller sur l'heure à Troie. Son vœu s'accomplit ; ils sortent alors tous les deux, et reparaissent en dehors des tréteaux montés sur de brillants coursiers. Ils se dépouillent de leurs manteaux, et on les voit l'un et l'autre, vêtus du costume bigarré des écuyers-baladins, étincelants d'oripeaux et de paillettes, exécuter sur leurs chevaux les plus étonnants tours de force. Les faces rubicondes des maquignons hanovriens en étaient tout ébahies ; ces braves gens applaudissaient à coups redoublés sur leurs culottes de peau jaune, claque foudroyante, et telle qu'à aucun théâtre je n'en ai depuis lors entendu de pareille. C'est qu'Astaroth était vraiment ravissante sur son cheval ; c'était une svelte et jolie fille avec les plus grands yeux noirs qui soient sortis de

l'enfer. Faust aussi avait bonne mine dans son brillant costume, et c'était un cavalier bien supérieur, veuillez le croire, à tous les docteurs que j'aie jamais vus chevaucher en Allemagne. Tous deux, partant au grand galop, firent le tour de la scène, où l'on apercevait dès lors la ville de Troie, et, au sommet de ses remparts, la fameuse Hélène de Sparte.

L'apparition de la belle Hélène dans la légende de Faust a une signification importante. Elle caractérise l'époque de la légende, et nous en révèle la pensée la plus intime. Cet idéal éternel de la beauté et des grâces, cette Hélène grecque, que nous voyons un beau matin s'installer en maîtresse dans la maison du docteur Faust à Wittenberg, n'est autre que l'antique Grèce elle-même, l'*hélénisme* conjuré par des incantations magiques et surgissant soudain au cœur de l'Allemagne. Le prodigieux livre qui contenait les plus puissantes de ces formules évocatrices, c'était Homère ; Homère, la vraie, la grande *clef des enfers*, qui séduisit, qui ensorcela et Faust et un si grand nombre de ses contemporains. Faust, le Faust historique, aussi bien que celui de la légende, fut un de ces humanistes dont l'enthousiasme propagea en Allemagne la science et l'art des Grecs. Le siége de cette propagande alors était Rome, Rome où les prélats les plus éminents relevaient les autels des anciennes divinités, Rome où le pape lui-même leur vouait un culte particulier, cumulant, à l'instar de Constantin, son prédécesseur, l'office de grand pontife du paganisme et la dignité de chef suprême de l'église chrétienne. C'était l'époque de la résurrection du monde antique ; disons mieux, en nous servant du terme usité, c'était l'époque de la *renaissance*. Cette renaissance put fleurir et régner en Italie bien plus facilement qu'en Allemagne ; chez nous, en effet, elle rencontra en face d'elle la résurrection de l'esprit juif, la renaissance évangélique, qui, produite vers le même temps par Luther et sa traduction des Ecritures, déployait avec ardeur son fanatisme iconoclaste. Chose singulière, les deux grands livres de l'humanité qu'on avait vus, il y a une douzaine de siècles, s'acharner au combat, puis, comme exténués d'efforts, disparaître de l'arène pendant tout le moyen âge, Homère et la Bible, on les voit, au début du XVI[e] siècle, se reprendre corps à corps dans une lutte nouvelle ! Si j'ai dit plus haut que la révolte du réalisme, du

sensualisme, c'est-à-dire du besoin des jouissances de la vie terrestre contre l'ascétisme spiritualiste de la religion chrétienne, constitue l'essence même et l'idée de la légende de Faust, je ferai observer ici que cette tendance sensualiste et réaliste des penseurs de l'époque a dû se manifester subitement à l'aspect des monuments de l'art antique, à l'étude d'Homère, et notamment des œuvres originales de Platon et d'Aristote. Faust, — c'est la tradition qui le rapporte expressément, — s'était si bien identifié avec ces deux derniers philosophes, que si un jour, disait-il, ils venaient à se perdre, il se faisait fort de les rétablir de mémoire, comme Esdras refit la loi du Seigneur. Faust, toujours selon la tradition, s'était si bien épris d'Homère, qu'il faisait apparaître en personne aux yeux des étudiants qui suivaient son cours sur ce poète les héros de la guerre de Troie. Une autre fois, il évoqua, pour l'amusement de ses convives, cette belle Hélène, que plus tard il exigea du diable pour lui-même, et qu'il garda, — la plus ancienne histoire de Faust nous l'apprend, — jusqu'à sa malheureuse fin. Widman omet ces diverses circonstances, et s'exprime ainsi :

" Je ne cacherai point au lecteur chrétien que j'ai trouvé en cet endroit telles aventures de la vie de Faust que *des considérations de piété chrétienne* m'empêchent de relater dans toute leur étendue, comme quoi le diable, pour le détourner du mariage, l'enlaça dans son infernal et abominable réseau de paillardise, et lui adjoignit pour concubine la fameuse Hélène, sortie des enfers, laquelle, en premier lieu, lui mit au monde un effroyable monstre, puis un fils du nom de Juste. "

Voici maintenant, dans la plus ancienne des histoires de Faust, les deux passages qui se rapportent à la belle Hélène :

" A la Quasimodo, lesdits étudiants reparurent inopinément dans la demeure de Faust pour y souper avec lui, apportant avec eux manger et boire, lesquels étudiants étaient d'aimables convives. Venant le vin à faire le tour de la table, la conversation tomba sur la beauté des femmes, de telle sorte que l'un d'entre eux se prit à dire que, de toutes les femmes, il n'en était aucune qu'il eût si grand désir de voir comme la belle Hélène de Grèce, à cause de laquelle avait péri la magnifique ville de Troie, devant être une fleur de beauté celle qui tant de fois fut enlevée, et à l'intention de laquelle si redoutable

levée de boucliers avait eu lieu. — Puisque tant êtes avide de ce spectacle, dit Faust, et que vous voulez absolument voir cette reine Hélène, épouse de Ménélas, fille de Tyndare et de Léda, sœur de Castor et de Pollux, laquelle est dite avoir été la plus belle femme de toute la Grèce, je veux bien vous la présenter, afin que son esprit en personne vous donne une image de la forme et figure qu'elle avait de son vivant, ainsi que j'ai fait déjà de l'empereur Alexandre le Grand et de sa femme, à la requête de l'empereur Charles-Quint. — Sur ce, le docteur Faust leur défendit à tous de parler, de se lever de table et d'embrasser celle qu'il allait amener, et disparut par la porte. Bientôt on le vit rentrer, et derrière lui la reine Hélène, tellement belle que les étudiants ne savaient plus s'ils étaient en leur bon sens, et en perdaient la tête, tant ils étaient pris de confusion et de violente ardeur. Cette Hélène leur apparut dans une précieuse robe de pourpre noire ; ses cheveux étaient dénoués, si splendides qu'ils brillaient comme de l'or, et si longs qu'ils pendaient jusqu'à ses jarrets ; ses beaux yeux étaient noirs comme le charbon ; elle avait une physionomie charmante, une petite tête ronde, les lèvres semblables à des cerises, la bouche mignonne, le cou blanc comme celui d'un cygne, des joues de rose, par-dessus tout le visage beau et luisant; enfin, elle était grande, droite et admirablement svelte. En somme, pas le moindre petit défaut à trouver sur elle. Ses regards hardis et malins furetaient par toute la chambre, de telle sorte que les étudiants se sentirent pris pour elle d'un violent amour. L'envie toutefois leur en passa bientôt, car ils la considéraient comme un esprit, et Hélène sortit de la salle avec le docteur Faust. Après avoir vu ce que je viens de relater, les étudiants prièrent le docteur d'acquiescer à leur demande et de faire revenir le lendemain cette apparition, voulant amener avec eux un peintre qui pût prendre sa ressemblance, ce que Faust leur refusa, disant qu'il ne pouvait à tous temps évoquer cet esprit. Il leur promit cependant de leur en donner une image qu'ils pourraient faire copier, ce qui eut lieu effectivement, et les peintres l'envoyèrent plus tard dans toutes les contrées, car c'était une admirable image de femme. Quant à cette image que possédait Faust, on n'a jamais su qui la lui avait faite.

“ Pour les étudiants, s'étant couchés dans leurs lits, ils ne purent, à cause de cette figure et de ces formes qu'ils avaient vues, fermer l'œil de toute la nuit. Par où l'on voit que le diable fascine souvent les hommes et les brûle de concupiscence, afin de les induire en paillardise, dont ensuite ils ne peuvent plus sortir. ”

Et plus loin encore, dans ce même livre, on rencontre ces paroles :

“ Afin donc de pouvoir donner libre cours à ses désirs charnels, le misérable Faust, se réveillant à minuit, se ressouvint de la belle Hélène de Grèce, laquelle jadis il avait fait voir aux étudiants un dimanche de la Quasimodo, et requit de son esprit, le lendemain matin, de la lui amener pour concubine, ce qui advint ; et cette Hélène était de forme accomplie et d'une grande beauté et aménité de figure, semblable à celle qu'il avait fait voir aux étudiants. A cette vue il se sentit le cœur si violemment épris, qu'il la courtisa, la prit à lui et la garda toujours dans sa couche ; et il ressentait pour elle si grand attachement, qu'il ne pouvait la quitter un seul instant ; elle devint grosse dans la dernière année, et mit au monde un fils à la grande satisfaction de Faust, qui le nomma Juste Faust. Cet enfant lui révéla beaucoup de choses futures, qui devaient s'accomplir dans tous les pays du monde ; mais, à la mort de Faust, la mère et l'enfant disparurent avec lui. ”

La plupart des livres populaires sur Faust ayant été tirés de l'ouvrage de Widman, l'épisode de la belle Hélène y est peu développé, et le sens profond qu'il renferme a pu facilement échapper. Gœthe lui-même, dans son premier Faust, n'avait pas remarqué cette féconde indication, en admettant qu'à cette époque il ait déjà connu les livres populaires, et que les jeux de marionnettes n'aient pas été la source unique à laquelle il ait puisé. Ce fut seulement quarante années plus tard, dans la seconde partie de son drame, qu'il mit en scène l'épisode de la belle Hélène, et il faut avouer qu'il le traita *con amore*. C'est certainement ce qu'il y a de mieux, ou, à vrai dire, c'est la seule chose qui soit bonne dans cette seconde partie du Faust, forêt d'allégories, labyrinthe obscur qui, s'éclaircissant soudain, découvre à nos yeux, sur un piédestal de bas reliefs mythologiques, ce sublime marbre grec, cette statue divinement païenne, dont

l'aspect subit inonde l'âme de joie et de lumière. C'est la plus précieuse sculpture qui soit jamais sortie de l'atelier du maître, et on a peine à croire que la main d'un vieillard ait pu ciseler un morceau si parfait. Du reste, c'est l'œuvre d'un talent calme et réfléchi bien plutôt que le produit spontané de l'imagination, chez Gœthe, car l'imagination n'éclate jamais trop hardiment, et c'est une ressemblance de plus qui le rapproche de ses maîtres, de ses parents, j'allais dire de ses compatriotes, les Grecs. Les Grecs aussi étaient doués du sens exquis des formes et de l'harmonie, bien plus que de la plénitude débordante de l'imagination créatrice ; tranchons le mot, prononçons la grande hérésie : ils étaient plus artistes que poètes.

Après ces indications, vous comprendrez facilement que j'aie consacré à la belle Hélène un acte entier de mon ballet. L'île que je lui ai assignée pour résidence n'est pas, du reste, de mon invention. Depuis longtemps elle a été découverte par les Grecs, et, au dire des auteurs de l'antiquité, selon Pausanias et Pline notamment, elle était située dans le Pont-Euxin, à peu près à l'embouchure du Danube ; le temple d'Achille qui s'y trouvait lui avait valu le nom d'Achillée. C'est là que, sortis du tombeau, résidaient le vaillant Pélide et les autres illustrations de la guerre de Troie, dont la belle Hélène était la plus brillante. L'héroïsme et la beauté, il est vrai, périssent prématurément ici-bas, à la grande joie de la vile multitude et de la médiocrité : c'est leur sort ; mais des poètes généreux les arrachent à la tombe et les transportent dans quelque île fortunée, séjour d'un printemps éternel, où ni les roses ni les cœurs ne se flétrissent.

J'ai cédé peut-être à un mouvement d'humeur en parlant, comme je l'ai fait, de la seconde partie de *Faust*, en revanche, je n'ai pas de termes pour rendre ce que j'éprouve devant l'admirable conception de la belle Hélène. Ici le poète est resté fidèle à cette tradition dont il s'est écarté si souvent, — je ne cesserai de lui en faire le reproche. C'est ce pauvre diable de Méphistophélès qui a surtout à se plaindre. Le Méphistophélès de Gœthe n'a absolument rien de commun avec le vrai *Méphistophélès*, comme l'appellent les vieux livres populaires. Ceci confirme l'opinion que j'ai déjà émise ; Gœthe ne connaissait pas ces livres populaires quand il écrivit son premier *Faust*. S'il

les eût connus, il n'eût pas affublé l'esprit malin d'un masque si sale et si bouffon. Méphistophélès n'est pas un misérable va-nu-pieds de l'enfer, c'est un *esprit subtil*, comme il le dit lui-même, un démon de haut parage, un noble démon très haut placé dans la hiérarchie souterraine ; en un mot, c'est un homme d'État du gouvernement infernal et un de ces hommes d'État dont on fait les chanceliers de l'Empire. Aussi ai-je cru devoir lui prêter une forme qui répondît à sa dignité. De tous temps, ce fut sous la figure d'une jolie femme que le diable aima à se présenter aux hommes, et nous voyons dans le premier livre sur Faust, publié à Leipzig, que ce fut aussi sous cette forme que Méphistophélès venait allécher le pauvre docteur, lorsque le malheureux se laissait aller à de pieux scrupules. Voici les naïves paroles du vieux livre : " Quand Faust était seul et voulait se livrer à la méditation des saintes Écritures, le diable se parait de la forme d'une belle femme, allait à lui, l'embrassait, et il n'était sorte d'agaceries qu'il ne lui fît, de telle manière que le savant docteur oubliait incontinent et jetait au vent la parole de Dieu, continuant ainsi d'aller à mal. "

En faisant paraître le diable et ses compagnons sous la forme de danseurs, je suis plus fidèle que vous ne pensez à la tradition légendaire. Qu'il y ait eu déjà, du temps du docteur Faust, des corps de ballet composés de démons, ce n'est point, veuillez le croire, une fiction de votre très dévoué ami ; c'est un fait attesté par des passages de la *Vie de Christophe Wagner*, qui fut le serviteur et le disciple de Faust. Au seizième chapitre de ce vieux livre, il est rapporté que ce grand pécheur donna à Vienne un somptueux festin qu'embellissaient les diables déguisés en femmes et pourvus d'instruments à cordes, avec lesquels ils exécutaient une musique délicieuse, tandis que d'autres se livraient à toutes sortes de danses bizarres et impudiques. En cette occasion, ils dansèrent également sous la forme de singes. " Bientôt, est-il dit, arrivèrent douze singes, lesquels formèrent une ronde et se mirent à danser des ballets français, tels qu'on a coutume de les danser présentement en Italie, en France et en Allemagne, et ils sautèrent et pirouettèrent fort agréablement, ce dont les spectateurs furent grandement ébahis. " Le démon *Auerhahn* (coq des bruyères), esprit familier de Wagner, ne se présentait guère sous une autre forme que celle d'un singe. A proprement

parler, on le voit débuter par le rôle de singe dansant. "Lorsque Wagner l'évoqua, raconte le biographe, Auerhahn prit la figure d'un singe, et se mit à sautiller en haut et en bas, dansant la *gaillarde* et autres danses lubriques ; puis il frappait du tympanon, jouait de la flûte traversière, et donnait de la trompe comme s'il y eût eu une centaine de musiciens avec lui. "

Ici, je ne puis résister à la tentation de vous expliquer le sens qu'attachait à ces mots " danser la gaillarde " le biographe du nécromancien. Dans un ouvrage de Jean Prétorius, publié à Lepzig en 1668, on trouve, outre des renseignements sur le Blocksberg, une singulière remarque sur la gaillarde, qui est présentée comme une invention du diable. Voici les graves expressions dont se sert l'auteur :

" La nouvelle *volte gaillarde* a été apportée d'Italie en France par les magiciens ; outre que ce tourbillonnement est plein de gestes malhonnêtes, abominables et de mouvements impudiques, on peut affirmer qu'elle est la source de beaucoup de malheurs, de meurtres et d'avortements ; ce qu'une police bien instituée devrait prendre en considération et défendre avec sévérité. Et vu que la ville de Genève, par-dessus toutes autres villes, a en horreur la danse, il est advenu que Satan, s'étant emparé d'une jeune fille de l'endroit, la dressa à faire jouer certaine baguette de fer, si bien que tous ceux qu'elle touchait se mettaient aussitôt en branle et dansaient la gaillarde. Et cette fille honnissait les juges et les défiait de pouvoir la mettre à mort, et oncques n'a eu repentance de son damnable maléfice. "

Cette citation montre d'abord ce que c'est que la gaillarde, et prouve ensuite que le diable favorise l'art de la danse en vue de donner scandale aux dévots. Aller jusqu'à forcer au moyen d'une baguette magique la pieuse ville de Genève, cette Jérusalem moderne, à se mettre en branle, c'est bien là, il faut l'avouer, le comble de l'abomination ! Imaginez-vous, en effet, tous ces petits saints genevois, ces béats horlogers, ces élus du Seigneur, ces vertueuses institutrices, ces raides prédicants et maîtres d'école, se lançant soudain dans le tourbillon de la gaillarde. Le fait paraît certain, car je me souviens de l'avoir trouvé aussi constaté dans *la Démonomanie* de Bodin, et il me prend souvent l'envie d'en composer un ballet sous se titre : *le Bal de Genève*.

Le diable, comme vous voyez, est un maître danseur, et il ne faut pas s'étonner de le voir se présenter au très honorable public sous la forme séduisante d'une danseuse. Une autre métamorphose, moins naturelle, mais qui renferme un sens plus profond, est encore indiquée dans cette ancienne histoire de Faust : c'est la transformation de Méphistophélès en cheval ailé, transportant Faust au gré de ses désirs en tous lieux et en tous pays. Ici, l'esprit malin représente non seulement la rapidité de la pensée de l'homme, mais encore la puissance de la poésie, vrai Pégase qui, dans le plus court délai, met en la possession de celui qui le monte toutes les magnificences et toutes les jouissances de la terre. En un clin d'œil, il transporte Faust à Constantinople, et cela en droite ligne au beau milieu du sérail du Grand-Turc, où l'heureux mortel, pris par les odalisques étonnées pour le dieu Mahomet, se divertit divinement. Plus tard, Faust entre à Rome ; il va droit au Vatican, où, invisible qu'il est, il se joue du Saint-Père, et d'un tour de main escamote à son nez, afin de les savourer lui-même, les mets succulents et les boissons exquises qu'on sert à sa sainteté. Parfois il part d'un éclat de rire, et le pape, qui se croit seul, est saisi de frayeur. Ici, comme partout d'ailleurs dans la légende de Faust, on voit percer une vive animosité contre la papauté et l'église catholique. Sous ce rapport, nous trouvons significatif l'ordre formel donné par Faust à Méphistophélès, après les premières évocations, de ne plus lui apparaître dorénavant, quand il l'appellerait, que sous le froc d'un franciscain. C'est dans cet habit monacal que nous le montrent les vieux livres populaires (et non les marionnettes), alors surtout que Méphistophélès discute avec Faust sur les mystères de la religion chrétienne. On sent que le souffle de l'époque, l'esprit de la réformation, a passé par là.

Méphistophélès, non seulement n'a point de forme réelle, mais il n'est pas devenu populaire non plus sous une forme déterminée, comme d'autres héros des livres populaires, tels que Till Eulenspiegel, par exemple, ce rire personnifié dans la figure carrée d'un compagnon ouvrier, ou bien comme le Juif errant à longue barbe séculaire, dont les poils blanchis par le temps semblent trahir par leur pointe noire une nouvelle séve rajeunissante. Il n'a pas non plus de forme

déterminée dans les livres de magie, qui cependant en donnent une à d'autres esprits. Aziabel, par exemple, y est constamment représenté comme un petit enfant, et le démon Marbuel, selon les termes exprès de ces livres, sous la figure d'un enfant de dix ans.

J'abandonne, soit dit en passant, à la décision des machinistes le choix du véhicule qui transportera dans les airs Faust et son compagnon infernal ; ils choisiront à leur gré ou les deux chevaux ou le grand manteau magique : ce dernier est plus populaire ; mais, pour les sorcières qui se rendent au sabbat, il faudra bien les faire chevaucher à califourchon, soit sur un monstre, soit sur quelque ustensile de ménage.

La monture ordinaire d'une sorcière allemande est un manche à balai, recouvert du même onguent merveilleux dont elle s'est enduit tout le corps auparavant. Quand son galant infernal vient la prendre, il se place devant, et elle derrière, pour l'ascension aérienne. La sorcière française profère pendant l'acte de l'onction, les paroles suivantes : *Emen Hètan ! Emen Hètan !* La sorcière allemande, qui s'échappe de la cheminée chevauchant sur son manche à balai, se sert de la formule sacramentelle : *Du bas en haut*, *sans toucher !* Elles savent s'arranger de manière à rencontrer bonne compagnie dans les airs, et on les voit ainsi arriver au sabbat par pelotons plus ou moins fournis. Comme les sorcières, ainsi que les fées, ont une profonde horreur pour le son des cloches chrétiennes, il leur arrive assez souvent, en passant près d'un clocher d'église, d'en enlever la cloche et de la précipiter avec un rire affrayant dans quelque marais qui se trouve sur leur route. Ce méfait constitue un chef d'accusation dans les procès criminels intentés aux sorcières, et c'est à bon droit que le dicton français conseille la fuite immédiate à quiconque se verrait " accusé d'avoir volé les cloches de Notre-Dame. "

Quant au lieu où les sorciers et sorcières se réunissent pour célébrer leur sabbat, qu'ils nomment leur *convention* ou leur *diète*, les croyances populaires présentent des versions très différentes. Toutefois, d'après les déclarations concordantes d'un grand nombre de sorcières, déclarations provoquées par la torture et dès lors dignes de foi, ainsi que sur le témoignage des Remigius, des Godelmanus, des Wierus, des Bodin et même des

De Lancre, je me suis déterminé pour une cime de montagne entourée d'arbres, telle qu'elle se trouve décrite au troisième acte de mon ballet. En Allemagne, c'est le Blocksberg, point central du Hartz, qui passe pour être l'endroit où s'assemblaient jadis et où s'assemblent encore les sorcières. Cependant ce ne sont pas seulement les sorcières de l'Allemagne qui y accourent, il y vient aussi des sorcières d'autres pays, et non seulement des sorcières vivantes, mais d'anciennes pécheresses mortes depuis longtemps, lesquelles, semblables aux willis, ne jouissent point du repos de la tombe, tourmentées qu'elles sont du besoin de danser. C'est ce qui explique la grande diversité de costumes de tous les pays et de tous les temps, qui se fait remarquer au sabbat. Les dames de haut parage, pour s'y trouver moins gênées, paraissent presque toujours masquées. Les sorciers, qui s'y rencontrent en si grand nombre, sont assez souvent des personnages qui dans la vie ordinaire affectent avec un certain succès la conduite la plus conforme aux règles de la morale et aux lois de la religion. Pour ce qui concerne les démons, qui remplissent auprès des sorcières les fonctions d'amoureux, ils appartiennent à tous les degrés de la société infernale, de sorte qu'une vieille cuisinière ou vachère devra se contenter d'un pauvre diable de basse condition et mal léché, tandis que les riches bourgeoises, les grandes dames, auront à leur disposition les plus magnifiques hobereaux de l'enfer, des démons à queues fines et à manières courtoises, enfin des diables comme il faut. Le costume de ces gentilshommes infernaux est le plus souvent l'ancien costume de cour espagnol, ou tout noir ou d'un blanc vif et cru ; à leur béret se balance l'indispensable plume de coq, rouge comme le sang ; mais, si bien prise que semble leur taille, si élégant que paraisse leur costume au premier coup d'œil, il leur manque toujours, chose bizarre, un certain *finished*, et ils trahissent bientôt par leur allure un défaut d'harmonie qui blesse la vue et l'ouïe. Ils ont, par exemple, trop ou trop peu d'embonpoint ; ils ont la face ou trop pâle ou trop rubiconde ; ils ont le nez un peu trop court ou un peu trop long, et parfois on voit inopinément surgir des doigts en griffes d'oiseaux, voire un pied de cheval. Ils n'ont point cependant cette odeur de soufre que répand autour d'elle la canaille des diablotins de bas étage, les ramoneurs, fumistes et chauffeurs

de l'enfer, et autre menu fretin affecté aux pauvres femmes du peuple ; mais une infirmité fâcheuse, commune à tous les diables, dont se plaignent les sorcières de tous rangs et de toutes conditions, comme on le voit par les procès-verbaux de leur interrogatoire judiciaire, cette infirmité desespérante des démons, c'est le froid glacial de leurs étreintes amoureuses.

Lucifer, par la disgrâce de Dieu roi des ténèbres, préside la diète des sorcières sous la forme d'un bouc noir, à face humaine de même couleur, avec un flambeau entre ses deux cornes. Sa majesté se trouve placée au centre de l'assemblée, sur un haut piédestal ou une table en pierre ; sa mine est sérieuse et mélancolique, et trahit le plus profond ennui. Les sorciers et sorcières réunis, ces vassaux de l'enfer, et les autres diables rendent hommage à leur suzerain en s'agenouillant devant lui par couples, des flambeaux à la main, et en déposant sur son postérieur le baiser nommé *hommagium*. Mais cette manifestation révérencieuse semble ne l'émouvoir que médiocrement : il demeure mélancolique et taciturne pendant la folle ronde qu'engage autour de lui cette société si mélangée. Cette ronde est la fameuse danse des sorciers que les danseurs exécutent dos à dos, et dans laquelle, ayant tous la face en dehors, ils ne se voient pas les uns les autres. C'était vraisemblablement par un motif de prudence qu'ils en agissaient ainsi ; on ne voulait pas que les sorciers, si quelques-uns d'entre eux étaient l'objet d'une poursuite judiciaire, pussent être amenés par la torture à dénoncer leurs compagnons. C'est cette crainte des dénonciations qui décide les femmes de haute condition à paraître masquées au rendez-vous. Beaucoup de sorcières dansent en chemise, d'autres même se dispensent de ce vêtement ; il y en a qui dansent les bras arrondis en cerceau ou bien un bras en l'air, d'autres encore brandissent leur balai, poussant en signe d'allégresse les cris de : *Har ! har ! har ! Sabbat ! sabbat !* Une chute pendant la danse est de mauvais augure ; la sorcière vient-elle à perdre un soulier dans le tumulte de ces ébats, c'est un signe certain qu'elle goûtera du bûcher avant l'expiration de l'année courante.

L'orchestre qui fait mouvoir cette société bruyante se compose ou d'esprits infernaux de forme grotesque, ou de ménétriers vagabonds pris au hasard sur les grands chemins. On choisit de

préférence les racleurs de violon et les joueurs de flûte aveugles pour éviter le trouble que causerait leur effroi à la vue des horreurs du sabbat. Une scène affreuse surtout est l'affiliation des novices à la société maudite, cérémonie par laquelle les affiliées sont initiées aux mystères les plus épouvantables. La novice y consomme pour ainsi dire les épousailles avec l'enfer, et le diable, le sombre époux, lui assignant un nom particulier, un nom d'amour, applique, en gage d'alliance, à la nouvelle mariée un signe secret, souvenir indélébile de sa tendresse. Cette marque est tellement cachée, que, dans les procès intentés aux sorcières, les juges d'instruction ne la découvraient souvent qu'après les recherches les plus minutieuses. Le prince des enfers possède parmi les sorcières du sabbat une élue de son choix, favorite officielle qui porte le titre d'*archisposa* ou archifiancée. Son costume de bal est des plus simples et ne consiste qu'en un soulier d'or, ce qui lui a valu le nom de " la dame au soulier d'or. " C'est une grande et belle femme, presque colossale, car le diable n'est pas seulement connaisseur en belles formes comme un véritable artiste qu'il est, mais il est surtout grand amateur de matière charnelle, et plus il y a de chair, pense-t-il, plus le péché est gros. Dans son raffinement de turpitude et pour doubler la valeur du crime, il se garde de prendre pour archifiancée une jeune personne qui n'a pas encore contracté des devoirs conjugaux : c'est toujours une femme mariée qu'il choisit, joignant ainsi à la simple fornication le délit plus grave de l'adultère. L'archifiancée en outre doit être excellente danseuse, et il est arrivé qu'on a vu à des sabbats d'une solennité extraordinaire l'auguste bouc descendre de son piédestal pour exécuter en personne, avec sa favorite officielle, une danse des plus singulières, mais que, " par un scrupule de conscience tout chrétien, " comme dirait le vieux Widman, je me garderai bien de décrire. Je me contenterai de dire ici que c'est une antique danse nationale de Gomorrhe, dont les traditions, échappées avec les filles de Loth à la destruction de cette ville maudite, se sont conservées jusqu'à nos jours telles que moi-même, grâce à mes recherches savantes, j'ai pu les découvrir dans quelques bals publics de Paris.

A en croire certains auteurs, le grand bouc aurait coutume aussi de présider avec son archifiancée au banquet solennel qui

clôt les jeux du sabbat. Les mets et la vaisselle, tout ce qu'on sert à ce festin est ce qu'il y a de plus précieux; mais il serait inutile d'en rien soustraire, car le lendemain, en y regardant de près, au lieu de la timbale d'or, on ne trouverait plus qu'un méchant pot de terre, et, au lieu du gâteau, de la fiente de vache. Un trait caractéristique de ce singulier festin, c'est que le sel y manque complètement. Les chants dont se divertissent les convives ne sont que d'ignobles invectives contre le ciel, beuglées, piaillées par des voix glapissantes, sur les mélodies des cantiques chrétiens. Les cérémonies les plus vénérables de la religion, les choses saintes, y sont singées avec force bouffonneries. Le sacrilége est complet. Ainsi du baptême, où des crapauds, des hérissons et des rats sont tenus sur les fonts selon les rites de l'Eglise, tandis que parrains et marraines grimacent des mines dévotes et cafardes; en guise d'eau baptismale, on s'y sert d'un affreux liquide, à savoir de l'urine du diable. Le signe de croix n'y est pas épargné : les sorcières se signent en sens contraire et de la main gauche, celles de langue romane accompagnant le signe de ces mots : *In nomine Patrica Aragueaco*, *Petrica*, *agora*, *agora*, *Valentia*, *jouando goure gaits goustia !* c'est-à-dire : " Au nom de Patrice, de Petrice d'Aragon, à cette heure, à cette heure, Valence, toute notre misère a fini ! " Le précepte divin de l'amour et du pardon y est conspué par le bouc infernal, lequel, en dernier lieu, se lève, et, d'une voix de tonnerre, s'écrie : " Vengez-vous ! vengez-vous ! sinon vous mourrez ! " C'est la formule sacramentelle de la clôture, le *Ite missa est* de la diète des sorcières, qui finit, comme un feu d'artifice, par un terrible bouquet de blasphêmes, c'est-à-dire par une parodie de l'acte le plus sublime de la passion de notre divin Rédempteur. L'antéchrist alors se pose en victime et va se sacrifier, lui aussi non pour le salut de l'humanité, mais en vue de sa perdition. Le sacrifice impie se consomme au milieu des flammes qui sifflent; le bouc est consumé, et les sorcières s'empressent de recueillir une poignée de ses cendres, qui leur serviront à la fabrication de nouveaux maléfices. Cette cérémonie termine la fête ; le chant du coq a résonné, et la fraîcheur du matin commence à se faire sentir à ces dames, qui s'en retournent chez elles comme elles sont venues, mais plus vite. Mainte d'entre elles vient reprendre sa place dans le lit de son époux

ronflant, qui ne s'est nullement aperçu de l'équipée de sa chère moitié, dont un simulacre en bois peint était couché à ses côtés pendant la durée du sabbat.

Et moi aussi, cher ami, je vais me coucher, car j'ai dû passer une partie de la nuit à coordonner toutes ces folles notes dont vous désirez l'envoi. Et le faisant j'ai pensé moins au directeur de théâtre, qui se propose de produire mon ballet sur la scène, qu'au gentleman instruit et distingué, qui s'intéresse à tout ce qui est du domaine de l'art et de la pensée. Oui, mon ami, vous comprenez l'indication la plus fugitive du poète, et je ne puis m'expliquer comment vous, l'homme positif et éprouvé dans les affaires, pouvez être en même temps doué d'un sens si exquis pour le beau. Je m'étonne encore davantage de voir que vous avez su, au milieu des tribulations de votre vie active, conserver tant d'amour et d'enthousiasme pour la poésie.

IX

LES DIEUX EN EXIL

Nous nous en allons tous, hommes et dieux, croyances et traditions... C'est peut-être une œuvre pieuse que de préserver ces dernières d'un oubli complet en les embaumant, non selon le hideux procédé Gannal, mais par l'emploi d'arcanes qui ne se trouvent que dans la pharmacie du poète. Oui, les croyances, et avec elles les traditions, s'en vont. Elles s'éteignent, non seulement dans nos pays civilisés, mais jusque dans les contrées du monde les plus septentrionales, où naguère florissaient encore les superstitions les plus colorées. Les missionnaires qui parcourent ces froides régions se plaignent de l'incrédulité de leurs habitants. Dans le récit d'un voyage au nord du Groënland fait par un ministre danois, celui-ci nous raconte qu'il a interrogé un vieillard sur les croyances actuelles du peuple groënlandais. Le bonhomme lui répondit : Autrefois on croyait encore à la lune, mais aujourd'hui l'on n'y croit plus.

(Paris, 19 mars 1853.)

Singulier métier que celui d'écrivain ! L'un a de la chance dans cette profession, l'autre n'en a pas ; mais le plus infortuné des auteurs est sans contredit mon pauvre Henri Kitzler, bachelier ès-lettres à Goettingue. Personne dans cette ville n'est aussi savant, aussi riche en idées, aussi laborieux que lui, et pourtant pas le moindre opuscule de lui n'a encore paru à la

foire littéraire de Leipzig. Le vieux bibliothécaire Stiefel ne pouvait s'empêcher de rire toutes les fois que Henri Kitzler venait lui demander un livre dont, disait-il, il avait grand besoin pour achever un ouvrage qu'il avait "sous la plume." — "Il restera bien longtemps encore *sous ta plume*", murmurait alors le vieux Stiefel en montant l'échelle classique qui conduisait aux plus hauts rayons de la bibliothèque.

M. Kitzler passait généralement pour un niais, et à vrai dire ce n'était qu'un honnête homme. Tout le monde ignorait le véritable motif pour lequel il ne paraissait aucun livre de lui, et je ne le découvris que par hasard un soir que j'allais allumer ma bougie à la sienne, — car il habitait la chambre voisine de celle que j'occupais. — Il venait d'achever son grand ouvrage sur la *Magnificence du Christianisme ;* mais, loin de paraître satisfait de son œuvre, il regardait son manuscrit avec mélancolie.

— Ton nom, m'écriai-je, va donc enfin figurer sur le catalogue des livres qui ont paru à la foire de Leipzig ?

— Oh ! non, me répondit-il en poussant un profond soupir ; je vais me voir forcé de jeter au feu cet ouvrage comme les autres...

Puis il me confia son terrible secret : chaque fois qu'il écrivait un livre, il était frappé du plus grand malheur. Quand il avait épuisé toutes les preuves en faveur de sa thèse, il se croyait obligé de développer également toutes les objections que pourrait faire valoir un adversaire. Il recherchait alors les arguments les plus subtils sous un point de vue contraire, et comme ceux-ci prenaient à son insu racine dans son esprit, il advenait que, son ouvrage achevé, ses idées s'étaient peu à peu modifiées, et à tel point qu'elles formaient un ensemble de convictions diamétralement opposées à ses opinions antérieures ; mais alors aussi il était assez honnête homme pour brûler le laurier de la gloire littéraire sur l'autel de la vérité, c'est-à-dire pour jeter bravement son manuscrit au feu. — Voilà pourquoi il soupira du plus profond de son cœur en songeant au livre où il avait démontré la magnificence du christianisme. — J'ai, dit-il, fait des extraits des Pères de l'Eglise à en remplir vingt paniers. J'ai passé des nuits entières accoudé sur une table à lire les Actes des apôtres, tandis que dans ta chambre on buvait du punch et qu'on chantait le *Gaudeamus igitur*. J'ai payé à la

librairie Vanderhoek et Ruprecht, au prix de 38 écus durement gagnés, des brochures théologiques dont j'avais besoin pour mon ouvrage, quand avec cet argent j'aurais pu acheter la plus belle pipe d'écume de mer. J'ai travaillé péniblement pendant deux années, deux précieuses années de ma vie, et tout cela pour me rendre ridicule et baisser les yeux comme un menteur pris sur le fait, lorsque madame la conseillère aulique Blank me demandera : " Quand donc doit paraître votre *Magnificence du Christianisme ?* " Hélas ! ce livre est terminé, poursuivit le pauvre homme, et sans doute mon ouvrage plairait au public, car j'y ai glorifié le triomphe du christianisme sur le paganisme et démontré que par ce fait la vérité et la raison l'ont emporté sur le mensonge et l'erreur ; mais, infortuné mortel que je suis, je sais au fond de mon âme que le contraire a eu lieu, que le mensonge et l'erreur...

— Silence ! — m'écriai-je, justement alarmé de ce qu'il allait dire, — silence ! Oses-tu bien, aveugle que tu es, rabaisser ce qu'il y a de plus sublime et noircir la lumière ? Alors même que tu nierais les miracles de l'Evangile, tu ne pourrais nier que le triomphe de l'Evangile fut en lui-même un miracle. Un petit troupeau d'hommes simples pénétra victorieusement, en dépit des sbires et des sages, dans le monde romain, munis de la seule arme de la parole... Mais quelle parole aussi !... Le paganisme vermoulu craqua de toutes parts à la voix de ces étrangers, hommes et femmes, qui annonçaient un nouveau royaume céleste au monde ancien, et qui ne craignaient ni les griffes des animaux féroces, ni les couteaux de bourreaux plus féroces encore, ni le glaive, ni la flamme... car ils étaient à la fois glaive et flamme, le glaive et la flamme de Dieu ! — Ce glaive a abattu le feuillage flétri et les branches desséchées de l'arbre de la vie, et l'a sauvé ainsi de la putréfaction. La flamme a réchauffé son tronc glacé, et un vert feuillage et des fleurs odoriférantes ont poussé sur ses branches renouvelées ! Dans tous les spectacles offerts par l'histoire, il n'y a rien d'aussi grandiose, d'aussi saisissant que ce début du christianisme, ses luttes et son complet triomphe !

Je prononçais ces paroles d'autant plus solennellement, qu'ayant bu ce soir-là beaucoup de bière d'Eimbeck, ma voix avait acquis plus de sonorité.

Henri Kitzler ne fut nullement touché de ce discours. — Frère, me répondit-il avec un douloureux et ironique sourire, ne te donne pas tant de peine : ce que tu me dis là a été plus mûrement approfondi et mieux exposé par moi-même que tu ne saurais le faire. J'ai dépeint dans ce manuscrit, et avec les plus vives couleurs, l'époque corrompue et abjecte du paganisme. Je puis même me flatter d'égaler par l'audace de mes coups de pinceau les meilleurs ouvrages des Pères de l'Église. J'ai montré comment les Grecs et les Romains étaient tombés dans la débauche, séduits par l'exemple de leurs divinités, qui, si l'on doit les juger sur les vices dont on les accuse, auraient à peine été dignes de passer pour des hommes. J'ai irrévocablement prononcé que le premier des dieux, Jupiter en personne, aurait, d'après le texte du code pénal de Hanovre, mérité mille fois les galères, sinon le gibet. Pour faire contraste, j'ai ensuite paraphrasé la doctrine et les maximes de l'Évangile, et prouvé comme quoi les premiers chrétiens, suivant l'exemple de leur divin maître, n'ont jamais pratiqué ni enseigné que la morale la plus pure et la plus sainte, malgré le mépris et les persécutions auxquels ils étaient en butte. La plus belle partie de mon œuvre est celle où, plein d'un noble zèle, je représente le christianisme entrant en lice avec le paganisme, et, semblable à un nouveau David, renversant cet autre Goliath... Mais hélas ! ce duel se présente maintenant à mon esprit sous un aspect étrange... Tout mon amour, tout mon enthousiasme pour cette apologie s'est éteint, dès l'instant où j'ai réfléchi sur les causes auxquelles les adversaires de l'Évangile attribuent son triomphe. Il arriva par malheur que quelques écrivains modernes, Edouard Gibbon entre autres, me tombèrent sous la main. Peu favorables aux victoires évangéliques, ils sont encore moins édifiés de la vertu de ces chrétiens vainqueurs qui, plus tard, à défaut du glaive et de la flamme spirituels, ont eu recours au glaive et à la flamme temporels... L'avouerai-je ? j'ai fini par éprouver, moi aussi, je ne sais quelle sympathie profane pour ces restes du paganisme, pour ces beaux temples et ces belles statues qui, bien avant la naissance du Christ, n'appartinrent plus à une religion morte, mais à l'art qui vit éternellement. Un jour que je furetais à la bibliothèque, les larmes me vinrent aux yeux en lisant la défense des temples grecs

ar Libanius. Le vieil Hellène conjurait les dévots barbares, lans les termes les plus touchants, d'épargner ces chefs-d'œuvre récieux dont l'esprit plastique des Grecs avait orné le monde. — Inutile prière ! — Les fleurs du printemps de l'humanité, es monuments d'une période qui ne refleurira plus, périrent à amais sous les efforts d'un zèle destructeur... — Non, s'écria non savant ami en continuant son oraison, je ne m'associerai amais, par la publication de cet ouvrage, à un semblable néfait ; non, je dois le brûler, comme j'ai brûlé les autres.) vous ! statues de la beauté, statues brisées, et vous, mânes des lieux morts, ombres bien-aimées qui peuplez les cieux de la oésie, c'est vous que j'invoque ! Acceptez cette offrande expia-oire, c'est à vous que je sacrifie ce livre !

Et Henri Kitzler jeta son manuscrit au feu qui pétillait dans a cheminée, et de la *Magnificence du christianisme* il ne resta iientôt qu'un tas de cendres.

Ceci se passa à Gœttingue, dans l'hiver de 1820, quelques ours avant cette fatale nuit du premier jour de l'an où l'huis-ier académique, Doris, reçut une si terrible volée de coups, et ù quatre-vingt-cinq cartels furent lancés entre les deux partis pposés de la *Burschenschaft* et de la *Landsmannschaft*. Ce furent le vaillants coups de bâton que ceux qui tombèrent, comme la grêle, sur les larges épaules du pauvre Doris ; mais il s'en onsola en bon chrétien, convaincu qu'un jour, dans le royaume éleste, nous serons dédommagés des coups que nous avons eçus ici-bas.

Je reviens au triomphe du christianisme. Je ne suis nulle-nent de l'avis de mon ami Kitzler, qui blâmait avec tant l'amertume le zèle inconoclaste des premiers chrétiens. Je ense au contraire que ceux-ci ne devaient et ne pouvaient épargner les vieux temples et les antiques statues, car dans ces nonuments vivaient encore cette ancienne sérénité grecque et es mœurs joyeuses qui, aux yeux des fidèles, relèvent du lomaine de Satan. Dans les statues et dans les temples, le hrétien ne voyait pas seulement l'objet d'un culte vide et l'une vaine erreur. Non, il regardait ces temples comme les forteresses de Satan, et les dieux que ces statues représentaient, l les croyait animés d'une existence réelle : selon lui, c'étaient utant de démons. Aussi les premiers chrétiens refusèrent-ils

toujours de sacrifier aux dieux et de s'agenouiller devant leurs simulacres, et quand, pour ce fait, ils furent accusés et traînés devant les tribunaux, ils répondirent toujours qu'ils ne devaient pas adorer les démons. Ils aimèrent mieux souffrir le martyre que de montrer la moindre vénération pour ce diable de Jupiter, cette diablesse de Diane et cette archidiablesse de Vénus.

Pauvres philosophes grecs, qui n'avez jamais pu cromprendre ce refus bizarre, vous n'avez pas compris non plus que, dans votre polémique avec les chrétiens, vous n'aviez pas à défendre une doctrine morte, mais de vivantes réalités ! Il n'importait pas en effet de donner par des subtilités néo-platoniciennes une signification plus profonde à la mythologie, d'infuser aux dieux défunts une nouvelle vie, un nouveau sang symbolique, de se tuer à réfuter la polémique grossière et matérielle de ces premiers pères de l'église, qui attaquaient, par des plaisanteries presque voltairiennes, la moralité des dieux ! — Il importait plutôt de défendre l'essence de l'hellénisme, la manière de penser et de sentir, toute la vie de la société hellénique, et de s'opposer avec force à la propagation des idées et des sentiments sociaux importés de la Judée. La véritable question était de savoir si le monde devait appartenir dorénavant à ce judaïsme spiritualiste que prêchaient ces Nazaréens mélancoliques qui bannirent de la vie toutes les joies humaines pour les reléguer dans les espaces célestes, — ou si le monde devait demeurer sous la joyeuse puissance de l'esprit grec, qui avait érigé le culte du beau et fait épanouir toutes les magnificences de la terre ! — Peu importait l'existence des dieux : personne ne croyait plus à ces habitants de l'Olympe parfumé d'ambroisie ; mais en revanche quels amusements divins on trouvait dans leurs temples aux jours des fêtes et des mystères ! On y dansait somptueusement, le front ceint de fleurs ; on s'étendait sur des couches de pourpre pour savourer les plaisirs du repos sacré, et quelquefois aussi pour goûter de plus douces jouissances... Ces joies, ces rires bruyants se sont depuis longtemps évanouis. Dans les ruines des temples vivent bien encore les anciennes divinités, mais dans la croyance populaire elles ont perdu toute puissance par le triomphe du Christ : ce ne sont plus que de méchants démons qui, se tenant cachés durant le jour, sortent,

la nuit venue, de leurs demeures, et revêtent une forme gracieuse pour égarer les pauvres voyageurs et pour tendre des piéges aux téméraires !

A cette croyance populaire se rattachent les traditions les plus merveilleuses. C'est à sa source que les poètes allemands ont puisé les sujets de leurs plus belles inspirations. L'Italie est ordinairement la scène choisie par eux, et le héros de l'aventure est quelque chevalier allemand qui, autant à cause des charmes de sa jeunesse qu'à cause de son inexpérience, est attiré par de beaux démons et enlacé dans leurs filets trompeurs. Un beau jour d'automne, le chevalier se promène seul, loin de toute habitation, rêvant aux forêts de son pays et à la blonde jeune fille qu'il a laissée sur la terre natale, le jeune freluquet ! Tout à coup il rencontre une statue et s'arrête comme ébahi. Ne serait-ce pas la déesse de la beauté ? Il est face à face avec elle, et son jeune cœur est sous l'attrait du charme antique. En croira-t-il ses yeux ? Jamais il n'a vu des formes aussi gracieuses. Il presse sous ce marbre une vie plus ardente que celle qui coule sous les joues empourprées des jeunes filles de son pays. Ces yeux blancs lui dardent des regards à la fois si voluptueux et si langoureusement tristes, que sa poitrine se gonfle d'amour et de pitié, de pitié et d'amour. Dès lors il erre souvent à travers les ruines, et l'on s'étonne de ne plus le voir assister ni aux orgies des buveurs ni aux jeux des chevaliers. Ses promenades deviennent bientôt le sujet de bruits étranges. Un matin, le jeune fou rentre précipitamment dans son hôtellerie, le visage pâle et décomposé ; il solde ce qu'il doit, fait sa valise et se hâte de repasser les Alpes.

Que lui est-il donc advenu ?

Un jour, dit-on, il s'achemina plus tard que de coutume vers les ruines qu'il chérissait tant. Le soleil était couché, et les ombres de la nuit lui voilaient les lieux où chaque jour il contemplait pendant des heures entières la statue de sa belle déesse. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il se trouva en face d'une villa qu'il n'avait jamais aperçue dans cette contrée. Quel fut son étonnement, lorsqu'il en vit sortir des valets qui vinrent, flambeaux en main, l'inviter à y passer la nuit ! Cet étonnement redoubla, lorsqu'au milieu d'une salle vaste et éclairée, il aperçut, se promenant seule, une femme qui, dans

sa taille et ses traits, offrait la plus intime ressemblance avec la belle statue de ses amours. Elle lui ressemblait d'autant plus, qu'elle était revêtue d'une mousseline éclatante de blancheur, et que son visage était extrêmement pâle. Le chevalier l'ayant saluée avec courtoisie, elle le regarda longtemps avec une gravité silencieuse, puis elle lui demanda s'il avait faim. Bien que le chevalier sentit battre fortement son cœur, il avait néanmoins un estomac germanique. Après une course aussi longue, il sentait le désir de se sustenter quelque peu, et il ne refusa pas les offres de la belle dame. Celle-ci lui prit donc amicalement la main, et il la suivit à travers les salles vastes et sonores, qui, malgré toute leur splendeur, laissaient apercevoir je ne sais quelle désolation effrayante. Les girandoles jetaient un jour blafard sur les murs, le long desquels des fresques bariolées représentaient toutes sortes d'histoires païennes, comme les amours de Pâris et d'Hélène, de Diane et d'Endymion, de Calypso et d'Ulysse. De grandes fleurs fantastiques balançaient leurs tiges dans des vases de marbre rangés devant les fenêtres, et elles exhalaient une odeur cadavérique et vertigineuse. Le vent gémissait dans les cheminées comme le râle d'un mourant. Une fois arrivés dans la salle à manger, la belle dame se plaça vis-à-vis du chevalier, se fit son échanson, et lui présenta en souriant les mets les plus exquis. Que de choses durent paraître étranges à notre naïf Allemand ! Quand il vint à demander le sel, qui manquait sur la table, un tressaillement presque hideux contracta la blanche face de son hôtesse, et ce ne fut que sur les instances réitérées du chevalier que, visiblement contrariée, elle ordonna à ses domestiques d'apporter la salière. Ceux-ci la placèrent en tremblant sur la table, et la renversèrent presque à moitié. Cependant le vin généreux qui glissait comme du feu dans le gosier tudesque de notre jeune homme apaisa les secrètes terreurs dont parfois il se sentait saisi. Bientôt il devint confiant, son humeur prit une teinte joviale, et, lorsque la belle dame lui demanda s'il savait ce que c'était qu'aimer, il lui répondit par des baisers de flamme. Pris d'amour et peut-être de vin aussi, il s'endormit bientôt sur le sein de sa belle. Des rêves confus, semblables à ces visions qui nous apparaissent dans le délire d'une fièvre chaude, ne tardèrent pas à se croiser dans son esprit. Tantôt c'était sa vieille grand'mère, assise dans

un vaste fauteuil, marmottant précipitamment une prière de nuit. Tantôt c'étaient les rires moqueurs d'énormes chauves-souris qui, tenant des flambeaux dans leurs griffes, voltigeaient autour de lui, et dans lesquelles, en les regardant de plus près, il croyait reconnaître les domestiques qui l'avaient servi à table. Enfin il rêva que sa belle hôtesse s'était transformée en un monstre ignoble, et que lui-même, en proie aux vives angoisses de la mort, il lui tranchait la tête. Ce ne fut que le lendemain, bien avant dans la matinée, que le chevalier sortit de son sommeil léthargique ; mais à la place de cette superbe villa où il croyait avoir passé la nuit, il ne trouva que les ruines qu'il avait hantées chaque jour, et il s'aperçut avec effroi que la statue de marbre qu'il aimait tant était tombée du haut de son piédestal, et que sa tête détachée du tronc gisait à ses pieds.

Le récit qui va suivre présente à peu près le même caractère. Un jeune chevalier qui, en compagnie de quelques amis, jouait à la paume dans une villa près de Rome, ôta son anneau qui le gênait, et le plaça au doigt d'une statue, afin qu'il ne se perdît pas. Le jeu ayant cessé, le jeune homme revint à la statue, qui représentait une déesse païenne ; mais, quel ne fut pas son effroi ! le doigt de cette femme de marbre s'était recourbé, et il ne pouvait retirer son anneau qu'en lui brisant la main, ce qu'une pitié secrète l'empêcha de faire. Il courut conter cette merveille à ses compagnons, les invitant à venir juger de l'événement par leurs propres yeux ; mais, à peine revenu avec eux près de la statue, il s'aperçut que le doigt de celle-ci s'était redressé, et que l'anneau avait disparu. Quelque temps après, notre chevalier se décida à recevoir le sacrement du mariage, et ses noces furent célébrées ; mais la nuit même du mariage, au moment où il allait se coucher, une femme qui, par sa taille et par ses traits, ressemblait parfaitement à la statue dont nous venons de parler s'avança vers lui et lui dit que l'anneau placé à son doigt les avait fiancés, et qu'il lui appartenait désormais comme époux légitime. En vain le chevalier se défendit contre cette singulière assertion : la femme païenne se plaça entre lui et celle qu'il avait épousée, toutes les fois qu'il voulut approcher de cette dernière, en sorte qu'il dut cette nuit-là renoncer à toutes les joies nuptiales. Il en fut de même

pour la seconde et la troisième nuit. Le chevalier devint profondément soucieux. Personne ne put lui venir en aide, et les plus dévots eux-mêmes hochèrent la tête ; enfin il entendit parler d'un prêtre nommé Palumnus, qui avait maintes fois déjà rendu de bons services contre les maléfices des démons. Il alla donc le trouver ; mais le prêtre se fit prier longtemps avant de lui promettre assistance, parce que, prétendait-il, il exposerait sa propre personne aux plus grands dangers. Il finit cependant par tracer quelques caractères inconnus sur un petit morceau de parchemin, et par donner les instructions nécessaires à notre ensorcelé. D'après celles-ci, le chevalier devait se placer à minuit dans un certain carrefour, aux environs de Rome, où il verrait passer les plus bizarres apparitions ; mais il devait rester impassible et ne pas se laisser effrayer de ce qu'il pourrait voir ou entendre. Seulement, au moment où il apercevrait la femme au doigt de laquelle il avait placé son anneau, il aurait à s'avancer vers elle et à lui présenter le morceau de parchemin. Le chevalier se soumit à ces ordres. Son cœur battait avec force, lorsqu'à minuit sonnant il se trouva au carrefour désigné, et qu'il vit défiler l'étrange cortège. C'étaient des hommes et des femmes pâles, magnifiquement vêtus d'habits de fête de l'époque païenne ; les uns portaient des couronnes d'or, les autres des couronnes de laurier sur un front tristement incliné vers la poitrine ; on en voyait aussi marchant avec inquiétude, chargés de toutes sortes de vases d'argent et d'autres ustensiles qui appartenaient aux sacrifices dans les anciens temples. Au milieu de cette foule se dressaient d'énormes taureaux aux cornes d'or, ornés de guirlandes de fleurs, et puis, sur un magnifique char triomphal, chamarrée de pourpre et couronnée de roses, s'avançait une déesse haute de stature et éblouissante de beauté. Le chevalier s'approcha d'elle, et lui présenta le parchemin du prêtre Palumnus, car il venait de la reconnaître pour celle qui possédait son anneau. La déesse eut à peine entrevu les caractères tracés sur le parchemin, que, levant les mains au ciel, elle poussa un cri lamentable. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle s'écria avec désespoir : " Cruel prêtre Palumnus ! tu n'es donc pas encore satisfait des maux que tu nous as précédemment infligés ! Mais tes persécutions auront bientôt un terme, cruel prêtre Palumnus ! " Et elle rendit l'anneau au chevalier, qui, la nuit suivante,

ne rencontra plus d'obstacles à son union nuptiale. Quant au prêtre Palumnus, il mourut trois jours après cet événement.

J'ai lu cette histoire pour la première fois dans le *Mons Veneris* de Kornmann. Il y a peu de temps, je l'ai retrouvée citée dans un livre absurde sur la sorcellerie, par Delrio, qui l'a extraite d'un ouvrage espagnol ; elle est probablement d'origine ibérique. L'ouvrage de Kornmann est la source la plus importante à consulter pour le sujet que je traite. Il y a bien longtemps qu'il ne m'est tombé sous la main, et je n'en peux parler que par souvenir ; mais cet opuscule d'à peu près deux cents à deux cent cinquante pages, avec ses vieux et charmants caractères gothiques, est toujours présent à mon esprit. Il peut avoir été imprimé vers le milieu du XVII[e] siècle. Le chapitre des *Esprits élémentaires* y est traité de la manière la plus approfondie, et l'auteur y a rattaché des récits merveilleux sur la montagne de Vénus. A l'exemple de Kornmann, j'ai dû, au sujet des esprits élémentaires, parler également de la transformation des anciennes divinités. Non, ces dernières ne sont point de simples spectres ! car, comme je l'ai proclamé plus d'une fois, ces dieux ne sont pas morts ; ce sont des êtres incréés, immortels, qui, après le triomphe du Christ, ont été forcés de se retirer dans les ténèbres souterraines. La tradition allemande relative à Vénus, comme déesse de la beauté et de l'amour, présente un caractère tout particulier ; c'est du romanesque classique. Suivant les légendes germaniques, Vénus, après la destruction de ses temples, se serait réfugiée au fond d'une montagne mystérieuse, où elle mène joyeuse vie en compagnie des sylvains et des sylphides les plus lestes, des dryades et des hamadryades les plus avenantes, et de maints héros célèbres qui ont disparu de la scène du monde d'une manière mystérieuse. D'aussi loin que vous approchez de ce séjour de Vénus, vous entendez des rires bruyants et des sons de guitare qui, semblables à des filets invisibles, enlacent votre cœur et vous attirent vers la montagne enchantée. Par bonheur pour vous, un vieux chevalier, nommé le fidèle Eckart, fait bonne faction à l'entrée de la montagne. Immobile comme une statue, il est appuyé sur son grand sabre de bataille ; mais sa tête blanche comme la neige tremblote toujours, et vous avertit tristement des dangers voluptueux qui vous attendent. Il y en a qui s'en effraient à temps ; d'autres

n'écoutent point la voix chevrotante du fidèle Eckart, et se précipitent éperdument dans l'abîme des joies damnées. Pendant quelque temps, tout marche à souhait ; mais l'homme n'aime pas toujours à rire : parfois il devient silencieux et grave, et pense au temps passé, car le passé est la patrie de son âme. Il se prend à regretter cette patrie, il voudrait de nouveau éprouver les sentiments d'autrefois, ne fût-ce que des sentiments de douleur. Voilà ce qui arriva au Tannhäuser, au rapport d'une chanson qui est un des monuments linguistiques les plus curieux que la tradition ait conservés dans la bouche du peuple allemand. J'ai lu cette chanson pour la première fois dans l'ouvrage de Kornmann. Prétorius la lui a empruntée presque littéralement, et c'est d'après lui que les compilateurs du *Wunderhorn* l'ont réimprimée. Il est difficile de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle remonte la tradition du Tannhäuser. On la retrouve déjà sur des pages volantes des plus anciennement imprimées. Il en existe une version moderne, qui n'a de commun avec le poème original qu'une certaine vérité de sentiment. Comme j'en possède sans nul doute le seul exemplaire, e vais publier ici ce *Tannhäuser* modernisé :

“ *Bons chrétiens, ne vous laissez pas envelopper dans les filets de Satan ; c'est pour édifier votre âme que j'entonne la chanson du Tannhäuser.*

“ *Le noble Tannhäuser, ce brave chevalier, voulait goûter amours et plaisirs, et il se rendit à la montagne de Vénus, où il resta sept ans durant.*

“ *O Vénus, ma belle dame, je te fais mes adieux. Ma gracieuse mie, je ne veux plus demeurer avec toi ; tu vas me laisser partir.*

“ *— Tannhäuser, mon brave chevalier, tu ne m'as pas embrassée aujourd'hui. Allons, viens vite m'embrasser, et dis-moi ce dont tu as à te plaindre.*

“ *N'ai-je pas versé chaque jour dans ta coupe les vins les plus exquis, et n'ai-je pas chaque jour couronné ta tête de roses ?*

“ *— O Vénus, ma belle dame, les vins exquis et les tendres baisers ont rassasié mon cœur ; j'ai soif de souffrances.*

“ *Nous avons trop plaisanté, trop ri ensemble ; les larmes me font envie maintenant, et c'est d'épines et non de roses que je voudrais voir couronner ma tête.*

" — Tannhäuser, mon brave chevalier, tu me cherches noise ; tu m'as pourtant juré plus de mille fois de ne jamais me quitter.

" Viens, passons dans ma chambrette ; là nous nous livrerons à d'amoureux ébats. Mon beau corps blanc comme le lis égaiera ta tristesse.

" — O Vénus, ma belle dame, tes charmes resteront éternellement jeunes ; il brûlera autant de cœurs pour toi qu'il en a déjà brûlé.

" Mais lorsque je songe à tous ces dieux et à tous ces héros que tes appas ont charmés, alors ton beau corps blanc comme le lis commence à me répugner.

" Ton beau corps blanc comme le lis m'inspire presque du dégoût, quand je songe combien d'autres s'en réjouiront encore.

" — Tannhäuser, mon brave chevalier, tu ne devrais pas me parler de la sorte ; j'aimerais mieux te voir me battre, comme tu l'as fait maintes fois.

" Oui, j'aimerais mieux te voir me battre, chrétien froid et ingrat, que de m'entendre jeter à la face des insultes qui humilient mon orgueil et me brisent le cœur.

" C'est pour t'avoir trop aimé que tu me tiens sans doute de tels propos. Adieu, pars donc, je te le permets ; je vais moi-même t'ouvrir la porte."

" A Rome, à Rome, dans la sainte ville, l'on chante et l'on sonne les cloches ; la procession s'avance solennellement, et le pape marche au milieu.

" C'est Urbain, le pieux pontife ; il porte la tiare, et la queue de son manteau de pourpre est portée par de fiers barons.

" — O saint-père ! pape Urbain, tu ne quitteras pas cette place sans avoir entendu ma confession et m'avoir sauvé de l'enfer.

" La foule élargit son cercle ; les chants religieux cessent. Quel est ce pèlerin pâle et effaré, agenouillé devant le pape ?

" — O saint-père ! pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourments de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin.

" Je me nomme le noble Tannhäuser. Je voulais goûter amours

et plaisirs, et je me rendis à la montagne de Vénus, où je restai sept ans durant.

“ *Dame Vénus est une belle femme, pleine de grâces et de charmes ; sa voix est suave comme le parfum des fleurs.*

“ *Ainsi qu'un papillon qui voltige autour d'une fleur pour en aspirer les doux parfums, mon âme voltigeait autour de ses lèvres roses.*

“ *Les boucles de ses cheveux noirs et sauvages tombaient sur sa douce figure ; et lorsque ses grands yeux me regardaient, ma respiration s'arrêtait.*

“ *Lorsque ses grands yeux me regardaient, je restais comme enchaîné, et c'est à grand'peine que je me suis échappé de la montagne.*

“ *Je me suis échappé de la montagne ; mais les regards de la belle dame me poursuivent partout. Ils me disent : Reviens, reviens !*

“ *Le jour, je suis semblable à un pauvre spectre ; la nuit, ma vie se réveille, mon rêve me ramène auprès de ma belle dame ; elle est assise près de moi, et elle rit.*

“ *Elle rit, si heureuse et si folle, et avec des dents si blanches ! Oh ! quand je songe à ce rire, mes larmes coulent aussitôt.*

“ *Je l'aime d'un amour sans bornes. Il n'est pas de frein à cet amour ; c'est comme la chute d'un torrent dont on ne peut arrêter les flots.*

“ *Il tombe de roche en roche, mugissant et écumant, et il se romprait mille fois le cou plutôt que de ralentir sa course.*

“ *Si je possédais le ciel entier, je le donnerais à ma dame Vénus ; je lui donnerais le soleil, je lui donnerais la lune, je lui donnerais toutes les étoiles.*

“ *Mon amour me consume, et ses flammes sont effrénées. Seraient-ce là déjà le feu de l'enfer et les peines brûlantes des damnés ?*

“ *O saint-père ! pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourments de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin !* ”

“ *Le pape lève les mains au ciel et dit en soupirant : — Infortuné Tannhäuser, le charme dont tu es possédé ne peut être rompu.*

“ *Le diable qui a nom Vénus est le pire de tous les diables, et je ne pourrai jamais t'arracher à ses griffes séduisantes.*

"C'est avec ton âme qu'il faut racheter maintenant les plaisirs de la chair. Tu es réprouvé désormais et condamné aux tourments éternels."

"Le noble chevalier Tannhäuser marche vite, si vite qu'il en a les pieds écorchés, et il rentre à la montagne de Vénus vers minuit.

"Dame Vénus se réveille en sursaut, sort promptement de sa couche, et bientôt enlace dans ses bras son bien-aimé.

"Le sang sort de ses narines, ses yeux versent des larmes, et elle couvre de sang et de larmes le visage de son bien-aimé.

"Le chevalier se met au lit sans mot dire, et dame Vénus se rend à la cuisine pour lui faire la soupe.

"Elle lui sert la soupe, elle lui sert le pain, elle lave ses pieds blessés, elle peigne ses cheveux hérissés, et se met doucement à rire.

"— Tannhäuser, mon brave chevalier, tu es resté longtemps absent. Dis-moi quels sont les pays que tu as parcourus ?

"— Dame Vénus, ma belle mie, j'ai visité l'Italie ; j'avais des affaires à Rome, j'y suis allé, et puis je suis revenu en hâte auprès de toi.

"Rome est bâtie sur sept collines ; il y coule un fleuve qui s'appelle le Tibre. A Rome, je vis le pape ; le pape te fait dire bien des choses.

"Pour revenir de Rome, j'ai passé par Florence ; j'ai traversé Milan et escaladé hardiment les Alpes.

"Pendant que je traversai les Alpes, la neige tombait, les lacs bleus me souriaient, les aigles croassaient.

"Du haut du Saint-Gothard j'entendis ronfler la bonne Allemagne ; elle dormait là-bas du sommeil du juste, et sous la sainte et digne garde de ses chers roitelets.

"J'avais hâte de revenir auprès de toi, dame Vénus, ma mie. On est bien ici, et je ne quitterai plus jamais ta montagne."

Je ne veux en imposer au public ni en vers ni en prose, et j'avoue franchement que le poème qu'on vient de lire est de mon propre cru, et qu'il n'appartient pas à quelque *Minnesinger* du moyen âge. Cependant je suis tenté de faire suivre ici le poème primitif dans lequel le vieux poète a traité le même sujet. Ce rapprochement sera très intéressant et très instructif

pour le critique qui voudrait voir de quelle manière différente deux poètes de deux époques tout à fait opposées ont traité la même légende, tout en conservant la même facture, le même rythme et presque le même cadre. L'esprit des deux époques doit distinctement ressortir d'un pareil rapprochement, et ce serait pour ainsi dire de l'anatomie comparée en littérature. En effet, en lisant en même temps ces deux versions, on voit combien chez l'ancien poète prédomine la foi antique, tandis que chez le poète moderne, né au commencement du XIX[e] siècle, se révèle le scepticisme de son époque ; l'on voit combien ce dernier, qui n'est dompté par aucune autorité, donne un libre essor à sa fantaisie, et n'a en chantant aucun autre but que de bien exprimer dans ses vers des sentiments purement humains. Le vieux poète, au contraire, reste sous le joug de l'autorité cléricale ; il a un but didactique, il veut illustrer un dogme religieux, il prêche la vertu de la charité, et le dernier mot de son poème, c'est de démontrer l'efficacité du repentir pour la rémission de tout péché ; le pape lui-même est blâmé pour avoir oublié cette haute vérité chrétienne, et par le bâton desséché qui reverdit entre ses mains, il reconnaît, mais trop tard, l'incommensurable profondeur de la miséricorde divine. Voici les paroles du vieux poète :

" *Mais à présent je veux commencer ; nous voulons chanter le Tannhäuser et ce qui lui est arrivé de merveilleux avec la dame Vénus.*

" *Le Tannhäuser était un bon chevalier ; il voulait voir de grandes merveilles ; alors il alla dans la montagne de Vénus, où il y avait de belles femmes.*

" *— Tannhäuser, mon bon chevalier, je vous aime, vous ne devez pas l'oublier ; vous m'avez juré de ne jamais me quitter.*

" *— Vénus, ma belle dame, je ne l'ai pas fait, il faut que j'y contredise ; car personne que vous ne le dit, aussi vrai que Dieu me soit en aide.*

" *— Tannhäuser, mon bon chevalier, qu'est-ce que vous me dites ? Vous devez rester avec nous ; je vous donnerai une de mes compagnes pour votre épouse.*

" *— Si je prends une autre femme que celle que je porte dans mon cœur, il me faudra brûler éternellement dans le feu de l'enfer.*

" — Tu me parles beaucoup du feu de l'enfer, cependant tu ne l'as pas éprouvé. Pense à ma bouche rose qui rit à toute heure.

" — De quel avantage peut m'être ta bouche rose ? elle m'est très dangereuse. Donne-moi donc congé, ô Vénus, ma tendre dame ! Je t'en conjure par l'honneur de toutes les femmes.

" — Tannhäuser, mon bon chevalier, si vous voulez avoir congé, je ne veux pas vous le donner. Oh ! restez, noble et doux chevalier, et rafraîchissez votre âme.

" — Mon âme est devenue malade. Je ne veux pas rester plus longtemps. Donnez-moi congé, ô tendre dame ! donnez-moi congé de votre corps superbe.

" — Tannhäuser, mon bon chevalier, ne parlez pas ainsi, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Allons dans ma chambrette nous adonner aux jeux intimes de l'amour.

" — Votre amour m'est devenu pénible. J'ai dans l'idée, ô Vénus, ma noble et tendre damoiselle, que vous êtes une diablesse.

" — Tannhäuser, ah ! pourquoi parlez-vous ainsi ? tenez-vous à m'injurier ? Si vous devez rester plus longtemps avec nous, vous aurez à payer cette parole.

" Tannhäuser, si vous voulez avoir votre congé, prenez congé de mes chevaliers, et partout où vous irez dans le pays, vous devez célébrer ma louange.

" Le Tannhäuser sortit de la montagne plein de chagrin et de repentir : — Je veux aller à Rome, la ville pieuse, et me confier entièrement dans le pape.

" Je me mets joyeusement en route, à la garde de Dieu, pour aller trouver un pape qui s'appelle Urbain, et pour voir s'il voudra me prendre sous sa sainte protection.

" O saint pape Urbain, mon père spirituel, je m'accuse envers vous des péchés que j'ai commis, comme je vais vous l'énoncer.

" J'ai éte pendant une année entière chez Vénus, la belle dame ; maintenant je veux me confesser et faire pénitence, pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

" Le pape avait un bâton blanc fait d'une branche sèche : — Quand ce bâton portera des feuilles, tes péchés te seront pardonnés.

" — Si je ne devais plus vivre qu'un an, un an sur cette terre, je voudrais me repentir et faire pénitence pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

" *Le chevalier repartit de la ville plein de chagrin et de souffrances : — Marie, ô sainte mère, vierge immaculée, il faut me séparer de toi.*

" *Je vais rentrer dans la montagne, à tout jamais et sans fin, auprès de Vénus, ma tendre dame, où Dieu m'envoie.*

" *— Soyez le bienvenu, mon bon Tannhäuser, je vous ai regretté bien longtemps ; soyez le bienvenu, mon bien-aimé chevalier, mon héros qui m'êtes si fidèlemeut revenu.*

" *Bientôt après, au troisième jour, le bâton du pape commença à reverdir ; alors on envoya des messagers dans tous les pays où le Tannhäuser était venu.*

" *Il était rentré dans la montagne, où il doit rester maintenant jusqu'au jugement dernier, quand Dieu l'appellera.*

" *C'est ce que jamais prêtre ne doit faire, — plonger un homme dans la désolation ; quand il veut se repentir et faire pénitence, ses péchés doivent lui être pardonnés.*"

Comme cela est magnifique ! Déjà au début du poëme nous trouvons un effet merveilleux. Le poete nous donne la réponse de la dame Vénus, sans avoir rapporté auparavant la demande du Tannhäuser, laquelle provoque cette réponse. Par cette ellipse, notre imagination gagne un champ plus libre, et nous suggère tout ce que Tannhäuser aurait pu dire, et ce qui était peut-être très difficile à résumer en quelques mots. Malgré sa candeur et sa piété du moyen âge, l'ancien poète a su peindre les séductions fatales et les allures dévergondées de la dame Vénus. Un auteur moderne et perverti n'aurait pas mieux dessiné la physionomie de cette femme-démon, de cette diablesse de femme qui, avec toute sa morgue olympienne et la magnificence de sa passion, n'en trahit pas moins la femme galante ; c'est une courtisane céleste et parfumée d'ambroisie, c'est une divinité aux camélias, et pour ainsi dire une déesse entretenue. Si je fouille dans mes souvenirs, je dois l'avoir rencontrée un jour en passant par la place Bréda, qu'elle traversait d'un pas délicieusement leste ; elle portait une petite capote grise d'une simplicité raffinée, et elle était enveloppée du menton jusqu'aux talons dans un magnifique châle des Indes, dont la pointe frisait le pavé. " Donnez-moi la définition de cette femme, dis-je à M. de Balzac, qui m'accompagnait. — C'est une femme

entretenue, répondit le romancier. — Moi j'étais plutôt d'avis que c'était une duchesse. " D'après les renseignements d'un commun ami qui arriva, nous reconnûmes que nous avions raison tous les deux.

Aussi bien que le caractère de la dame Vénus, le vieux poète a su rendre celui du Tannhäuser, de ce bon chevalier qui est le chevalier Des Grieux du moyen âge. Quel beau trait est-ce encore quand, dans le milieu du poème, Tannhäuser tout à coup commence à parler au public en son propre nom, et qu'il nous raconte ce que plutôt le poète devrait raconter, c'est-à-dire comme il parcourt le monde en désespéré ! Cela a pour nous l'air de la gaucherie d'un poète inculte, mais de pareils accents produisent dans leur naïveté des effets merveilleux.

Le poème du *Tannhäuser* a été écrit, selon toute apparence, peu de temps avant la réformation : la légende qui en fait le sujet ne remonte pas beaucoup plus haut, et ne lui est peut-être antérieure que d'un siècle à peine. Ainsi la dame Vénus n'apparaît que très tard dans les traditions populaires de l'Allemagne, tandis que d'autres divinités, par exemple Diane, sont connues dès le commencement du moyen âge. Au VIe et au VIIe siècles, Diane figure déjà comme un génie malfaisant dans les décrets des évêques. Depuis lors, on la représente d'ordinaire à cheval, elle qui autrefois, gracieusement chaussée et légère comme la biche qu'elle poursuivait, parcourait à pied les forêts de l'ancienne Grèce. Pendant quinze cents ans, on fait prendre successivement à cette divinité les figures les plus diverses, et en même temps son caractère subit le changement le plus complet. — Ici se présente à mon esprit une observation dont le développement offrirait une matière suffisante pour les plus intéressantes recherches. Toutefois, je me bornerai à l'indiquer et à ouvrir la voie à des érudits sans travail, ouvriers de la pensée en grève. Je me contenterai de faire remarquer en peu de mots que, lors de la victoire définitive du christianisme, c'est-à-dire au IIIe et au IVe siècles, les anciens dieux païens se virent aux prises avec les embarras et les nécessités qu'ils avaient déjà éprouvés dans les temps primitifs, c'est-à-dire à cette époque révolutionnaire où les Titans, forçant les portes du Tartare, entassèrent Pélion sur Ossa et escaladèrent l'Olympe. Ils furent contraints de fuir ignominieusement, ces pauvres dieux et dées-

ses, avec toute leur cour, et ils vinrent se cacher parmi nous sur la terre, sous toutes sortes de déguisements. La plupart d'entre eux se réfugièrent en Égypte, où, pour plus de sûreté, ils revêtirent la forme d'animaux, comme Hérodote nous l'apprend.

C'est tout à fait de la même manière que les divinités du paganisme durent prendre la fuite et chercher leur salut sous des travestissements de toute espèce et dans les cachettes les plus obscures, lorsque le vrai Dieu parut avec la croix, et que les iconoclastes fanatiques, la bande noire des moines, brisèrent les temples et lancèrent l'anathème contre les dieux proscrits. Un grand nombre de ces émigrés olympiens, qui n'avaient plus ni asile ni ambroisie, durent avoir recours à un honnête métier terrestre pour gagner au moins de quoi vivre. Quelques-uns d'entre eux, dont on avait confisqué les biens et les bois sacrés, furent même forcés de travailler comme simples journaliers chez nous, en Allemagne, et de boire de la bière au lieu de nectar. Dans cette extrémité, Apollon paraît s'être résigné à entrer au service d'éleveurs de bestiaux ; de même qu'autrefois il avait gardé les vaches du roi Admète, il vécut comme berger dans la Basse-Autriche, mais ses chants harmonieux éveillèrent les soupçons d'un moine savant, qui reconnut en lui un ancien dieu païen et le livra aux tribunaux ecclésiastiques. Soumis à la torture, il avoua qu'il était le dieu Apollon. Il demanda la permission de jouer de la lyre et de chanter une dernière fois avant d'être conduit au supplice. Or il joua d'une manière si attendrissante, il y avait dans son chant un charme si puissant, et de plus, il était si beau de taille et de visage, que toutes les femmes pleurèrent, il y en eut même qui tombèrent malades à la suite de cette émotion. Au bout d'un certain temps, on voulut retirer le corps de la tombe pour lui enfoncer un pieu dans le ventre : on croyait qu'il avait dû être un vampire, et que les femmes malades se guériraient par l'emploi de ce remède domestique, d'une efficacité généralement reconnue ; mais lorsqu'on ouvrit le tombeau, il était vide.

Quant à Mars, l'ancien dieu de la guerre, je serais assez disposé à croire qu'au temps de la féodalité il aura poursuivi ses anciennes habitudes en qualité de chevalier-brigand. Le long Westphalein Schimmepenning, neveu du bourreau de Munster, le rencontra à Bologne comme maître des hautes œuvres.

Quelque temps après, Mars servit sous les ordres du général Frondsberg comme lansquenet, et il assista à la prise de Rome. A coup sûr il dut y ressentir de cruels chagrins en voyant détruire si ignominieusement sa ville chérie et les temples où il avait été adoré lui-même, ainsi que les temples des dieux ses cousins.

Le sort de Bacchus, le beau Dionysos, après la grande déconfiture, a été plus heureux que celui de Mars et d'Apollon. Voici ce que raconte à ce sujet la légende du moyen âge :

Dans le Tyrol, il y a des lacs très étendus, environnés de forêts dont les arbres s'élèvent jusqu'au ciel et se reflètent avec magnificence dans les flots azurés. Des bruits si mystérieux sortent des eaux et des bois, qu'on est étrangement ému lorsqu'on se promène seul dans ces lieux. Sur le bord d'un de ces lacs se trouvait la cabane d'un jeune homme qui vivait du produit de la pêche et qui exerçait en outre le métier de batelier, lorsqu'un voyageur voulait traverser le lac. Il avait une grande barque amarrée à un vieux tronc d'arbre, non loin de sa demeure. Un jour, au temps de l'équinoxe d'automne, il entendit, vers minuit, frapper à sa fenêtre. Quand il eut franchi le seuil de sa porte, il aperçut trois moines qui avaient le capuchon rabattu sur la tête et qui paraissaient être très pressés. L'un d'eux le pria en toute hâte de leur prêter sa barque, et lui promit de la lui ramener au bout de quelques heures au même endroit. Les moines étaient à trois ; le pêcheur, qui, en de telles circonstances, ne pouvait guère hésiter, démarra sa barque, et lorsque les trois voyageurs qui y étaient montés voguèrent sur le lac, il rentra dans sa cabane, où il se recoucha. Jeune comme il était, il ne tarda pas à se rendormir ; mais quelques heures après il fut réveillé par les moines, qui étaient de retour. Quand il les eut rejoints, l'un d'eux lui mit dans la main une pièce d'argent pour lui payer la traversée, ensuite tous les trois s'éloignèrent en toute hâte. Le pêcheur alla visiter sa barque, qu'il trouva solidement amarrée, et il se secoua fortement, comme on fait en hiver pour se réchauffer les membres engourdis, car il se sentait pris d'un frisson, mais ce n'était pas par l'influence de l'air frais de la nuit. Une étrange sensation de froid lui avait couru par tout le corps et lui avait presque transi le cœur au moment où le

moine lui avait touché la main en lui remettant la pièce de monnaie : les doigts du moine étaient froids comme la glace. Pendant longtemps, le pêcheur se rappela cette circonstance ; mais la jeunesse finit toujours par se débarrasser des souvenirs sinistres, et le pêcheur ne pensait plus à cet événement, lorsque l'année suivante, au même jour de l'équinoxe, on heurta de nouveau vers minuit à la fenêtre de sa cabane. C'étaient les moines de l'année dernière, et qui étaient tout aussi pressés qu'alors. Ils requirent de nouveau la barque, et le jeune homme la leur confia cette fois avec moins d'hésitation. Lorsqu'au bout de quelques heures les voyageurs furent de retour et que l'un d'eux, pour payer le péage au pêcheur, lui mit dans la main une pièce d'argent, celui-ci sentit de nouveau avec effroi les doigts glacés du moine, et le même événement se renouvela tous les ans au même équinoxe.

La septième année, aux approches de cette époque, le jeune pêcheur éprouva le plus vif désir de pénétrer le mystère qui se cachait sous les trois frocs, et il voulut à tout prix satisfaire sa curiosité. Il déposa au fond de la barque un amas de filets pour s'en faire une cachette où il pût se glisser pendant que les moines monteraient à bord. Les trois mystérieux voyageurs arrivèrent en effet à l'heure où ils étaient attendus, et notre pêcheur réussit à se cacher lestement sous les filets et à prendre part à la traversée. A son grand étonnement, celle-ci dura fort peu de temps, tandis que d'ordinaire il lui fallait plus d'une heure pour arriver au rivage opposé du lac. Son étonnement redoubla lorsque, dans cette contrée qui lui était parfaitement connue, il aperçut une clairière qu'il n'avait jamais vue auparavant, et qui était entourée d'arbres dont l'espèce paraissait appartenir à une végétation étrangère. Des lampes innombrables étaient suspendues aux branches de ces arbres : sur des socles élevés étaient placés des vases où flamboyait la résine des bois ; de plus, la lune jetait une clarté si vive, que le jeune homme put voir aussi distinctement qu'en plein jour la foule qui s'était réunie en ces lieux. Il y avait là quelques centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes, tous d'une bauté remarquable, quoique leurs visages eussent la blancheur du marbre. Cette circonstance, jointe au choix des vêtements, — c'étaient des tuniques blanches relevées très haut, avec une bordure de

pourpre, — leur donnait l'aspect de statues ambulantes. Les femmes avaient orné leur tête de pampre naturel ou fabriqué avec du fil d'argent ; leurs cheveux, tressés en forme de couronne, laissaient retomber un flot de boucles ondoyant sur leurs épaules. Les jeunes gens avaient également le front ceint de pampre. Des hommes et des femmes, agitant des bâtons dorés, autour desquels s'enroulaient des ceps de vigne, accoururent pour donner la bienvenue aux nouveaux arrivés. Un de ceux-ci rejeta son capuchon et son froc, et l'on vit paraître un personnage grotesque, dont la face hideusement lubrique et lascive grimaçait entre deux oreilles pointues, semblables à celles d'un bouc, tandis que son corps montrait une exagération de virilité aussi risible que repoussante. Le second moine se dépouilla également de son habit monacal, et l'on vit un gros homme dont l'obésité énorme excita l'hilarité des femmes, qui posèrent en riant une couronne de roses sur sa tête chauve. Les figures des deux moines étaient d'un blanc de marbre, comme celles des autres assistants, et l'on remarqua la même blancheur sur le visage du troisième moine, lorsqu'il souleva son capuchon d'un air goguenard. Quand il eut dénoué la vilaine corde qui lui servait de ceinture, et qu'il eut jeté loin de lui, avec un mouvement de dégoût, son pieux et sale vêtement de capucin, ainsi que le rosaire et le crucifix qui y étaient attachés, alors on vit paraître, à demi couvert d'une tunique étincelante de diamants, un beau jeune homme aux plus belles formes : seulement ses hanches arrondies et sa taille trop grêle avaient quelque chose de féminin. Des lèvres légèrement bombées et des traits d'une mollesse indécise donnaient aussi au jeune homme une expression féminine ; mais en même temps son visage portait l'empreinte d'une intrépidité hautaine, d'une âme mâle et héroïque. Dans la frénésie de leur enthousiasme, les femmes lui prodiguèrent des caresses, lui posèrent sur la tête une couronne de lierre, et lui jetèrent sur les épaules une magnifique peau de léopard. Au même instant arriva un char de triomphe en or, à deux roues et attelé de deux lions ; le jeune homme y monta avec la majesté d'un roi, mais toujours le regard serein et insouciant. Il conduisait le féroce attelage avec des rênes d'or. A la droite du char marchait l'un de ses compagnons défroqués, celui à la face lubrique et lascive avec des oreilles de bouc,

tandis qu'à gauche chevauchait le gros ventru à tête chauve, que les femmes, dans leur verve moqueuse, avaient placé sur un âne; il tenait à la main une coupe d'or qu'on lui remplissait constamment de vin. Le char s'avançait lentement ; derrière tourbillonnaient les chœurs des hommes et des femmes, couronnés de pampre et se livrant au délire de la danse. Le char du triomphateur était précédé de sa chapelle : on y voyait un beau jouvenceau aux joues rebondies, soufflant dans la double flûte ; une jeune fille vêtue d'une tunique hardiment relevée jusqu'au-dessus des genoux, et frappant la peau du tambourin avec le revers de sa main ; une autre, tout aussi gracieuse, tout aussi décolletée, qui faisait résonner le triangle ; puis les trompettes, joyeux gaillards aux pieds fourchus, d'une figure avenante, mais impudique, sonnant leurs fanfares sur de bizarres cornes de bêtes ou sur des conques marines ; ensuite les joueurs de luth...

Mais, cher lecteur, j'oublie que vous avez fait vos classes et que vous êtes parfaitement instruit ; vous avez donc compris dès les premières lignes qu'il est question ici d'une bacchanale, d'une fête de Dionysos. Sur des bas-reliefs ou dans des gravures d'ouvrages archéologiques, vous avez vu assez souvent le pompeux cortège qui suit ce dieu païen. Versé comme vous l'êtes dans l'antiquité classique, vous ne seriez pas trop effrayé, si à minuit, au milieu de la solitude d'une forêt, la magnifique et fantasque apparition d'une marche triomphale de Bacchus se présentait tout à coup à vos regards, et que vous entendissiez le vacarme de cette cohue de spectres en goguette. Tout au plus éprouveriez-vous une espèce de saisissement voluptueux, un frisson esthétique, à l'aspect de ces gracieux fantômes sortis de leurs sarcophages séculaires et de dessous les ruines de leurs temples pour célébrer encore une fois les saints mystères du culte des plaisirs ! Oui, c'est une orgie posthume ; ces revenants gaillards, encore une fois, veulent fêter par des jeux et des chants la bienheureuse venue du fils de Sémélé, le rédempteur de la joie ; encore une fois, ils veulent danser les danses des anciens temps, la polka du paganisme, le cancan de l'antiquité, ces danses riantes qu'on dansait sans jupon hypocrite, sans le contrôle d'un sergent de ville de la vertu publique, et où l'on s'abandonnait à l'ivresse divine, à toute la fougue échevelée, désespérée, frénétique : *Evoe Bacche !* Comme je l'ai dit, mon

cher lecteur, vous êtes un homme instruit et éclairé qu'une apparition nocturne de ce genre ne saurait épouvanter, pas plus que si c'était une fantasmagorie de l'Académie impériale de musique, évoquée par le génie poétique de M. Eugène Scribe, en collaboration avec le génie musical du célèbre *maestro* Giacomo Meyerbeer. Mais, hélas ! notre pauvre batelier du Tyrol ne savait pas un mot de mythologie, il n'avait point fait la moindre étude classique. Aussi fut-il saisi d'effroi et de terreur quand il eut aperçu le beau triomphateur sur son char doré avec ses singuliers acolytes : il frémit à la vue des gestes indécents, des bonds dévergondés des bacchantes, des faunes et des satyres, à qui le pied fourchu et les cornes donnaient particulièrement un air diabolique. Toute la blafarde assemblée ne lui parut qu'un congrès de vampires et de démons dont les maléfices tramaient la perte des chrétiens. Sa stupeur s'accrut quand il vit les ménades dans leurs postures impossibles et qui tiennent de la sorcellerie, lorsque, les cheveux épars, elles rejettent la tête en arrière, ne se maintenant en équilibre qu'à l'aide du thyrse. Le pauvre pêcheur fut pris d'un vertige quand il vit l'extase sinistre des corybantes qui se blessaient eux-mêmes avec leurs petites épées, cherchant la volupté dans la douleur de la chair. L'effroi du jeune homme devint de la stupéfaction lorsqu'il aperçut une bande de sylvains, de faunes et de satyres avinés, à la tête desquels s'avança une jeune femme débraillée et brillante de luxure qui portait sur une haute perche le fameux symbole égyptien que vous savez ; ce symbole ou plutôt cette hyperbole était couronnée de fleurs, et la belle dévergondée l'agitait avec des gestes impudiques, en psalmodiant à tue-tête un infâme cantique, auquel faisaient chorus ses compagnons velus avec leur gros rire et leurs gambades burlesques. En même temps les accords de la musique de la procession triomphale, accords mollement tendres et désespérés à la fois, pénétrèrent dans le cœur du pauvre jeune homme comme autant de brandons enflammés; — il se crut déjà embrasé du feu infernal, et il courut à toutes jambes vers sa barque, où il se blottit sous les filets. Ses dents claquaient, et il tremblait de tous ses membres, comme si Satan le tenait déjà par une jambe. Peu de temps après, les trois moines vinrent rejoindre la nacelle et poussèrent au large. Quand, arrivés à la rive opposée, ils descendirent à

terre, le pêcheur sut se glisser avec tant d'agilité hors de sa cachette, que les moines s'imaginèrent qu'il les avait attendus derrière les saules ; l'un d'eux, de ses doigts glacés, lui mit comme d'habitude une pièce d'argent dans la main, et tous les trois partirent en toute hâte.

Par le soin de son propre salut qu'il croyait compromis, aussi bien que par sa sollicitude pour tous les bons chrétiens qu'il voulait préserver du danger, notre pêcheur se crut obligé de dénoncer cette mystérieuse histoire aux tribunaux ecclésiastiques. Le prieur d'un couvent de franciscains, dans le voisinage, jouissait d'une grande considération comme président d'un de ces tribunaux, et surtout comme savant exorciste. Le pêcheur prit la résolution de se rendre immédiatement auprès de ce digne homme. De grand matin, le soleil le vit en route pour le couvent, et bientôt, les yeux humblement baissés, il se trouva devant sa révérence le prieur, qui, revêtu du froc et le capuchon baissé sur le visage, était assis dans son grand fauteuil de bois sculpté. Le juge ecclésiastique resta dans son attitude méditative pendant que le batelier lui fit le récit de sa terrible histoire ; quand il eut fini, il releva la tête ; par ce brusque mouvement, son capuchon tomba en arrière, et le pêcheur vit avec stupéfaction que sa révérence était l'un des trois moines qui traversaient tous les ans le lac. Il reconnut précisément celui qu'il avait vu la veille, sous la forme d'un démon païen, sur le char de victoire attelé de deux lions; c'était le même visage pâle, les mêmes traits d'une beauté régulière, les mêmes lèvres tendrement arrondies. Un bienveillant sourire se jouait autour de cette bouche, et bientôt en coulèrent avec l'accent le plus mélodieux ces paroles d'onction : " Très cher fils en Jésus-Christ, nous sommes tout disposé à croire que vous avez passé la nuit dernière en société avec le dieu Bacchus; votre fantastique vision en est une preuve suffisante. Nous nous garderons bien de dire du mal de ce dieu: bien des fois il nous fait oublier nos soucis, et il réjouit le cœur de l'homme; mais les dons que la bonté divine accorde aux humains sont différents : beaucoup sont appelés, et peu sont élus. Il y a des hommes qu'une douzaine de bouteilles ne sauraient abattre. En toute humilité chrétienne, j'avoue que je suis un de ces êtres d'élite, et j'en rend grâces au Seigneur. Il y a aussi des natures incomplètes et faibles qu'une seule chopine peut ren-

verser, et il paraît, mon cher fils en Jésus-Christ, que vous êtes de ce nombre. Nous vous conseillons donc de n'absorber qu'avec mesure le jus doré de la treille, et de ne plus venir importuner les autorités ecclésiastiques avec des hallucinations d'un apprenti ivrogne. Nous vous conseillons en outre de ne point ébruiter l'histoire de votre dernière équipée, de bien tenir votre langue ; au cas contraire, le saint office vous fera administrer par le bras séculier vingt-cinq coups de fouet bien comptés. Pour l'instant, mon très cher fils en Jésus-Christ, allez à la cuisine du couvent, où le frère cellérier et le frère cuisinier vous feront servir la collation du matin. " Là-dessus, sa révérence donna sa bénédiction au pêcheur, qui se dirigea tout abasourdi vers la cuisine. A la vue du frère cellérier et du frère cuisinier, il faillit tomber à la renverse : en effet c'étaient les deux compagnons nocturnes du prieur, les deux moines qui avaient traversé le lac avec lui ; le pêcheur reconnut la bedaine et la tête pelée de l'un, ainsi que la figure de l'autre, aux traits lascifs et lubriques, aux oreilles de bouc. Toutefois il ne souffla mot, et ce ne fut que longtemps après, quand ses cheveux avaient blanchi, qu'il raconta cette histoire à sa progéniture, groupée autour de lui au coin du feu.

De vieilles chroniques, qui racontent une légende analogue, placent le lieu de la scène à Spire, sur le Rhin. On y reconnaît des réminiscences païennes touchant la traversée des morts, qui s'opérait là aussi dans une barque funèbre. C'est dans une tradition répandue sur les côtes de la Frise orientale que les idées anciennes relatives au passage des trépassés dans le royaume des ombres sont le plus nettement accusées. Nulle part, à la vérité, on ne parle d'un nautonier nommé Caron. En général, cette étrange figure a disparu de la tradition populaire, et ne s'est conservée qu'aux théâtres de marionnettes ; mais la tradition de la Frise nous fait reconnaître un personnage mythologique bien autrement important dans le négociant hollandais qui se charge du soin de faire passer les morts au lieu de leur destination posthume, et qui paye le droit de péage ordinaire au batelier ou pêcheur qui a remplacé Caron. A travers son déguisement baroque, nous ne tarderons pas à découvrir le véritable nom de ce personnage ; je vais donc rapporter la tradition même aussi fidèlement que possible.

Dans la Frise orientale, sur les côtes de la mer du Nord, il y a des baies qui forment des espèces de ports peu étendus et qu'on nommes des *Siehl*. Sur un des points les plus avancés de ces anses s'élève la maison solitaire d'un pêcheur qui vit là, avec sa famille, content et heureux. La nature est triste dans ces contrées ; nul oiseau n'y chante, on n'y entend que les mouettes qui de temps à autre s'élancent de leurs nids cachés dans le sable, et annoncent la tempête par leurs cris aigus et plaintifs. Parfois aussi on voit un goëland, oiseau de mauvais augure qui voltige sur la mer en déployant ses blanches ailes de spectre. Le clapotement monotone des vagues qui se brisent sur la plage ou contre les dunes s'accorde très bien avec les sombres files de nuages qui traversent le ciel. Les hommes n'y chantent pas non plus. Sur cette côte mélancolique ne retentit jamais le refrain d'une chanson populaire. Les habitants de la Frise sont graves, probes, raisonnables plutôt que religieux, et bien qu'ils aient perdu leurs institutions démocratiques d'autrefois, ils n'en ont pas moins gardé un esprit d'indépendance, héritage de leurs intrépides aïeux, qui avaient combattu avec héroïsme contre les envahissements de l'océan et des princes du Nord. De pareilles gens ne s'abandonnent point aux rêveries mystiques, et ne sont guère troublés non plus par la tourmente de la pensée. Pour le pêcheur qui habite le *Siehl* solitaire, l'essentiel c'est la pêche, et de temps à autre le péage que lui paient les voyageurs qui se font transporter dans une des îles voisines.

A une certaine époque de l'année, dit-on, précisément à l'heure de midi, au moment où le pêcheur est à table et dîne avec sa famille dans la grande chambre, un étranger arrive et prie le maître de la maison de lui accorder quelques moments pour parler d'affaires. Le pêcheur, après avoir vainement invité l'étranger à partager son modeste repas, finit par accéder à sa demande, et tous deux vont s'attabler, à l'écart de la famille, dans la niche d'une fenêtre. Je ne décrirai point l'extérieur du voyageur avec des détails oiseux, à l'instar de nos romanciers du jour. Pour la tâche que je me suis imposée, il suffira de donner son signalement. Le voici en peu de mots. L'étranger est un petit homme déjà avancé en âge, mais encore vert, en un mot un vieillard juvénile, ayant de l'embonpoint sans

être obèse, de petites joues potelées et rouges comme des pommes d'api, des yeux scrutateurs clignotant avec vivacité de côté et d'autre, et une petite tête poudrée et coiffée d'un petit chapeau à trois cornes. Sous une houppelande d'un jaune clair, garnie d'une infinité de petits collets, notre homme porte le costume suranné que nous voyons sur les vieux portraits de négociants hollandais, et qui dénote une certaine aisance : un habit en soie vert-pomme, un gilet brodé de fleurs, des culottes de satin noir, des bas rayés et des souliers à boucles d'acier. Sa chaussure est si propre et luisante, qu'on ne comprend pas comment il a fait pour traverser à pied les chemins marécageux du *Siehl* sans se crotter. Sa voix asthmatique a un filet aigu et devient par moments glapissante : toutefois le petit bonhomme affecte un langage et des mouvements graves et mesurés tels qu'ils conviennent à un négociant hollandais. Sa qualité de négociant se révèle non seulement par son costume, mais aussi par l'exactitude et la circonspection mercantile avec lesquelles il cherche à conclure l'affaire de la manière la plus avantageuse pour son commettant. Il s'annonce en effet comme un commissionnaire-expéditeur qu'on a chargé de trouver sur la côte orientale de la Frise un batelier qui voulût bien transporter à l'île Blanche une certaine quantité d'âmes, c'est-à-dire autant que pourrait en contenir sa barque. Or, à cette fin, poursuit le Hollandais, il voudrait savoir si le pêcheur serait disposé à transporter cette nuit ladite cargaison d'âmes à ladite île ; dans ce cas, il serait prêt à lui payer d'avance la traversée, tout convaincu qu'en honnête chrétien le batelier lui ferait le plus bas prix possible. Le négociant hollandais, — ce qui est un pléonasme, vu que tout Hollandais est négociant, — fait cette proposition avec une nonchalante tranquillité, tout comme s'il s'agissait d'une cargaison de fromages et non pas d'âmes de morts. Ce mot *âmes* fait au premier moment une certaine impression sur l'esprit du pêcheur ; il sent un frisson lui courir dans le dos, car il comprend tout d'abord qu'il est question d'âmes de trépassés, et qu'il a devant lui le fabuleux Hollandais dont ses collègues marins lui avaient souvent parlé, ce vieillard qui avait quelquefois frété leur barque pour transporter à l'île Blanche les âmes des morts, et qui les avait toujours très bien payés. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, les

habitants de ces côtes sont courageux, sains de corps, raisonnables, sans imagination, et partant peu accessibles aux terreurs vagues que nous inspire le monde des esprits. Aussi la secrète frayeur, le tressaillement subit du pêcheur frison, ne durent que quelques moments ; il ne tarde pas à se remettre, et d'un air de complète indifférence il ne songe plus qu'à obtenir le plus haut prix possible pour la traversée. Après avoir marchandé quelque temps, les deux partis tombent d'accord ; le marché est conclu, et l'on se donne la poignée de main usitée. Le Hollandais tire aussitôt de sa poche une bourse en cuir toute graisseuse, remplie de petites pièces d'argent, les plus petites qui aient jamais été frappées en Hollande, et il paie le montant du prix de la traversée tout entier en cette monnaie lilliputienne. Après avoir enjoint au pêcheur de se trouver vers minuit, à l'heure où la pleine lune paraît, avec sa barque à certain endroit de la côte pour recevoir sa cargaison d'âmes, le Hollandais prend congé de toute la famille, qui l'a derechef vainement invité à dîner avec elle ; puis il s'éloigne d'un pas leste et sautillant qui contraste singulièrement avec l'air de gravité et de componction néerlandaise qu'il avait cherché à se donner.

A l'heure dite, le batelier se trouve au rendez-vous avec sa barque. Celle-ci est d'abord ballottée par les vagues ; mais, aussitôt que la pleine lune s'épanouit, le batelier remarque que son embarcation se meut moins facilement et s'enfonce par degrés, si bien qu'à la fin elle ne sort plus des eaux que de la largeur d'une main. Cette circonstance lui fait comprendre que ses passagers, c'est-à-dire les âmes, doivent se trouver à bord, et il s'empresse de mettre à la voile. Il a beau se fatiguer les yeux à regarder, il n'aperçoit dans sa barque que quelques flocons de brouillard qui se meuvent et s'entremêlent sans pouvoir prendre une forme déterminée. C'est en vain qu'il écoute de toutes ses oreilles, il n'entend qu'un grésillement et un pétillement presque imperceptibles. Seulement, par intervalles, une mouette passe au-dessus de sa tête en poussant ses cris lugubres, ou bien à ses côtés un poisson sort sa tête des flots et fixe sur lui ses gros yeux craintifs. La nuit bâille, et la bise devient froide. Partout est la mer, le clair de lune et le silence. Muet comme tout ce qui l'entoure, le batelier

finit par atteindre l'île Blanche, où il arrête sa barque. Sur la côte, il n'aperçoit personne, mais il entend une voix haletante, aux glapissements asthmatiques, dans laquelle il reconnaît celle du Hollandais. Ce personnage invisible paraît lire une liste de noms propres, avec le débit monotone d'un contrôleur qui fait un appel nominal. Plusieurs de ces noms sont connus du pêcheur comme appartenant à des personnes décédées dans le courant de l'année. Pendant la lecture de cette liste de noms propres, la barque s'allège peu à peu. Tout à l'heure elle était engravée dans les sables de la plage, et la voilà qui remonte à mesure que la nomenclature est épuisée. C'est un avertissement pour le batelier que sa cargaison est arrivée à bon port, et il s'en retourne paisiblement auprès de sa femme et de ses enfants, dans sa chère maisonnette sur le *Siehl.*

C'est de la même manière que s'effectue chaque fois le passage des âmes dans l'île Blanche. Une circonstance particulière frappa un jour un batelier qui faisait ce trajet. Le personnage invisible qui sur le rivage donnait lecture de la liste de noms propres s'interrompit tout à coup et s'écria : « Où donc est Pitter Jansen ? Ce n'est pas là Pitter Jansen ! » A quoi une petite voix flûtée répondit : « Je suis la femme de Pitter Jansen, et je me suis fait inscrire sous le nom de mon mari. »

Tout à l'heure je me suis fait fort de démêler, à travers les ruses de son déguisement, l'important personnage mythologique qui figure dans cette légende. Ce n'est autre que le dieu Mercure, jadis le conducteur des âmes, et qu'on nomma, à cause de cette spécialité, Hermès *Psychopompos.* Oui, sous cette humble houppelande, sous cette piètre figure d'épicier, se cache un des plus superbes et des plus brillants dieux païens, le noble fils de Maïa. A ce petit tricorne ne flotte pas le moindre plumet qui puisse rappeler les ailes de la divine coiffure, et dans ces souliers à boucles d'acier on ne trouve pas la moindre trace de sandales ailées. Ce plomb néerlandais diffère complètement du mobile vif-argent, auquel le dieu a donné son propre nom ; mais le contraste même décèle l'intention du dieu rusé : il choisit ce masque pour être d'autant plus sûr de ne pas être reconnu. Et ce ne fut point au hasard, ni par caprice, qu'il fit choix de ce travestissement. Mercure était, comme vous savez, le dieu des voleurs et des marchands, et il exerçait ces deux industries

avec succès. Il était donc tout naturel que, dans le choix du déguisement sous lequel il cherchait à se cacher et de l'état qui devait le faire vivre, il tînt compte de ses antécédents et de ses talents. Il n'avait qu'à calculer lequel de ces métiers, qui ne diffèrent que par des nuances, lui offrait le plus de chances de réussite. Il se disait que le vol, par des préjugés séculaires, était flétri dans l'opinion publique, que les philosophes n'avaient pas encore réussi à le réhabiliter en l'assimilant à la propriété, qu'il était mal vu de la police et des gendarmes, et que, pour prix de tout son déploiement de courage et d'habileté, le voleur était quelquefois envoyé aux galères, sinon à la potence ; qu'au contraire le négoce jouissait de la grande impunité, qu'il était honoré du public et protégé par les lois, que les négociants étaient décorés, qu'ils allaient à la cour, et qu'on en faisait même des présidents du conseil. Par conséquent, le plus rusé des dieux se décida pour l'état le plus lucratif et le moins dangereux, le commerce, et, pour être négociant par excellence, il se fit négociant hollandais. Nous le voyons donc, dans cette qualité, s'adonner à l'expédition des âmes pour l'empire de Pluton, et il était particulièrement apte à cette partie, lui, l'ancien Hermès Psychopompos.

L'île Blanche est aussi appelée quelquefois *Bréa* ou *Britinia.* Son nom ferait-il allusion à la blanche Albion, aux roches calcaires de la côte anglaise ? Ce serait vraiment une idée spleenique que de faire de l'Angleterre le pays des morts, l'empire de Pluton, l'enfer. Il est bien possible, en effet, que la Grande-Bretagne se présente sous cet aspect à plus d'un étranger.

Dans mon étude sur la légende de Faust, j'ai parlé tout au long de l'empire de Pluton et des croyances populaires qui s'y rattachent : j'y ai montré comment le royaume des ombres est devenu un enfer complètement organisé, et comment on a tout à fait assimilé à Satan le vieux monarque des ténèbres ; mais ce n'est que le style officiel de l'Eglise qui gratifie les anciennes divinités de noms si effrayants. Malgré cet anathème, la position de Pluton resta la même dans le fond. Pluton, le dieu du monde souterrain, et son frère Neptune, le dieu des mers, n'ont pas émigré comme leurs parents, les autres dieux : même après la victoire du Christ, ils restèrent tous les deux dans leur

domaine, dans leur élément. Sur terre, on avait beau débiter les fables les plus absurdes sur son compte : le vieux Pluton était chaudement assis, là-bas, auprès de sa belle Proserpine. Neptune est le dieu qui eut à supporter le moins d'avanies, ni les sons des cloches, ni les accords de l'orgue ne pouvaient offenser son oreille au fond de son océan, où il résidait en paix auprès d'Amphitrite, sa bonne femme, et entouré de blanches néréides et de joufflus tritons. De temps à autre seulement, lorsque quelque jeune marin passait la ligne pour la première fois, le dieu sortait du sein des flots, le trident à la main, la tête couronnée de roseaux et sa longue barbe descendant en flots argentés jusqu'à son nombril. Alors il donnait au néophyte le terrible baptême de l'eau de mer ; en même temps il prononçait un long discours rempli de plaisanteries de marin, et dont il crachait plutôt qu'il ne prononçait les paroles, saucées du jus âcre et jaune de la *chique*, à la grande joie de ses auditeurs goudronnés. Un de mes amis, qui m'a raconté comment on célèbre à bord des navires ce mystère océanique, m'a assuré que les matelots, qui riaient avec la plus grande hilarité à l'aspect de cette burlesque figure de carnaval représentant Neptune, n'avaient au fond du cœur pas le moindre doute sur l'existence de ce dieu, dont ils invoquaient même parfois l'assistance dans les grands dangers.

Neptune resta donc le souverain de l'empire des mers, de même que Pluton, malgré sa métamorphose diabolique, conserva le trône du Tartare. Ils furent tous deux plus heureux que leur frère Jupiter, qui dut souffrir tout particulièrement des vicissitudes du sort. Ce troisième fils de Saturne, qui, après la chute de son père, s'était arrogé la souveraineté des cieux, trôna pendant une longue suite de siècles au sommet de l'Olympe, entouré d'une cour riante de hauts et des très hauts dieux et demi-dieux, ainsi que de hautes et de très hautes déesses et de nymphes, leurs célestes dames d'atour et filles d'honneur, qui tous menaient joyeuse vie, repus d'ambroisie et de nectar, méprisant les manants attachés ici-bas à la glèbe, et n'ayant aucun souci du lendemain. Hélas ! quand fut proclamé le règne de la croix, de la souffrance, le grand Chronide émigra et disparut au milieu du tumulte des peuples barbares qui envahirent le monde romain. On perdit les traces de l'ex-dieu,

et c'est en vain que j'ai interrogé les vieilles chroniques et les vieilles femmes : personne n'a pu me fournir des renseignements sur sa destinée. J'ai fouillé dans beaucoup de bibliothèques, où je me fis montrer les *codex* les plus magnifiques, enrichis d'or et de pierreries, véritables odalisques dans le harem de la science, et selon l'usage je fais ici mes remerciements publics aux eunuques érudits qui, sans trop grogner et parfois même avec affabilité, m'ont rendu accessibles ces lumineux trésors confiés à leur garde. Je me suis persuadé que le moyen âge ne nous a point légué de traditions sur le sort de Jupiter depuis la chute du paganisme. Tout ce que j'ai pu déterrer ayant quelque rapport à ce sujet, c'est l'histoire que me raconta jadis mon ami Niels Andersen.

Je viens de nommer Niels Andersen, et cette bonne figure, si drôle et si aimable à la fois, surgit toute riante dans ma mémoire. Je veux lui consacrer ici quelques lignes. J'aime d'ailleurs à indiquer mes sources et à montrer leurs bonnes ou mauvaises qualités, afin que le lecteur soit en état de juger par lui-même jusqu'à quel point ces sources méritent sa confiance.

Niels Andersen, né à Drontheim en Norvège, était un des plus habiles et des plus intrépides baleiniers que j'aie connus. C'est à lui que je dois mes connaissances concernant la pêche de la baleine. Il me mit dans la confidence de toutes les ruses du métier, il me fit connaître tous les stratagèmes, toutes les feintes que l'intelligent animal emploie pour déjouer ces ruses et pour échapper au chasseur. C'est Niels Andersen qui m'enseigna le maniement du harpon ; il me montra comment avec le genou de la jambe droite il faut s'appuyer au bord de la barque au moment où on lance le harpon, et comment de la jambe gauche on lance un bon coup de pied à l'imbécile matelot qui ne fait pas filer assez prestement la corde attachée au harpon. Je lui dois tout, et si je ne suis point devenu un célèbre baleinier, la faute n'en est ni à Niels Andersen ni à moi, mais à ma mauvaise étoile, qui ne m'a pas permis de rencontrer, dans les courses de ma vie, une baleine quelconque avec laquelle j'eusse pu dignement soutenir une lutte. Je n'ai rencontré que des *stockfischs* vulgaires et de misérables harengs. A quoi sert le meilleur harpon quand on a affaire à un hareng ? Aujourd'hui que mes jambes sont paralysées, je dois renoncer pour tout

amais à la chasse de la baleine. Lorsqu'à Ritzebuttel, près de Cuxhaven, je fis la connaissance de Niels Andersen, il n'était guère plus ingambe lui-même, car, sur la côte du Sénégal, un eune requin qui avait sans doute pris sa jambe droite pour un bâton de sucre d'orge la lui avait coupée d'un coup de dents : depuis lors, le pauvre Niels Andersen marchait clopin clopant ur une jambe artificielle fabriquée d'un sapin de son pays, et qu'il vantait comme un chef-d'œuvre de la charpenterie norvé-gienne. Son plus grand plaisir à cette époque, c'était de se percher au haut d'un gros tonneau vide, sur le ventre duquel il ambourinait avec sa jambe de bois. Je l'aidais souvent à grimper ur la tonne ; mais parfois, quand il voulait en descendre, je ne ui accordais mon assistance qu'à la condition de me raconter une de ses curieuses traditions de la mer du Nord.

De même que Mahomet-Ebn-Mansour commence toutes ses poésies par un éloge du cheval, de même Niels Andersen faisait précéder tous ses récits d'une énumération louangeuse des ualités de la baleine. Il commença également par un tel pané-gyrique la légende que nous rapportons ici.

— La baleine, disait-il, n'était pas seulement le plus grand, nais aussi le plus magnifique des animaux ; les deux jets d'eau uillissant de ses narines placées au sommet de sa tête lui onnaient l'air d'une fontaine et produisaient un effet magique, urtout la nuit, au clair de lune. En outre cette bête était sym-athique, elle avait un bon caractère et beaucoup de goût pour a vie conjugale. — C'est un spectable touchant, ajoutait-il, de oir une famille de baleines groupée autour de son vénérable hef et couchée sur un énorme glaçon pour se chauffer au oleil. Quelquefois la jeune progéniture se met à jouer et à olâtrer, et à la fin toutes se jettent à la mer pour jouer à cache-ache au milieu des immenses blocs de glace. La pureté de nœurs et la chasteté des baleines doivent être attribuées moins des principes de morale qu'à l'eau glacée où elles frétillent ontinuellement. On ne peut pas malheureusement nier non lus, continua Niels Andersen, qu'elles n'ont aucun sentiment ieux, qu'elles sont totalement dépourvues de religion...

— Je crois que ceci est une erreur, m'écriai-je interrompant non ami. J'ai lu dernièrement le rapport d'un missionnaire ollandais dans lequel il décrit la magnificence de la création,

qui, selon lui, se manifeste même dans les régions polaires à l'heure où le soleil vient de se lever, et quand les rayons du jour, éclairant les gigantesques rochers de glace, les font ressembler à ces châteaux de diamants que nous trouvons dans les contes de fées. Toute cette beauté de la création est, au dire du bon *domine*, une preuve de la puissance de Dieu qui agit sur tout être animé, de sorte que non-seulement l'homme, mais aussi une grosse brute de poisson, ravie par ce spectacle, adore le Créateur et lui adresse ses prières. Le *domine* assure qu'il a vu de ses propres yeux une baleine qui se tenait debout contre la paroi d'un bloc de glace, et balançait la partie supérieure de son corps à la façon des hommes qui prient.

Niels Andersen convenait qu'il avait vu lui-même des baleines qui, se dressant contre un rocher de glace, se livraient à des mouvements assez semblables à ceux que nous remarquons dans les oratoires des différentes sectes religieuses ; mais il soutenait que la dévotion n'y était pour rien. Il expliqua la chose par des raisons physiologiques : il me fit remarquer que la baleine, ce Chimborazo des animaux, avait sous sa peau des gisements de graisse d'une profondeur si prodigieuse, qu'une seule baleine fournissait souvent cent à cent cinquante barils de suif et d'huile. Ces couches de graisse ont une telle épaisseur, que pendant que le colosse dort, étendu tout de son long sur un glaçon, des centaines de rats d'eau peuvent venir s'y nicher. Ces convives, infiniment plus gros et plus voraces que les rats du continent, mènent joyeuse vie sous la peau de la baleine, où jour et nuit ils se gorgent de la graisse la plus exquise, sans même avoir besoin de quitter leur nid. Ces ripailles de vermine finissent par importuner leur hôte involontaire, et elles lui causent même des douleurs excessives. N'ayant pas de mains comme l'homme, qui, Dieu merci, peut se gratter quand il se sent des démangeaisons, la baleine cherche à soulager ses souffrances en se plaçant contre les angles saillants et tranchants d'un rocher de glace, et en s'y frottant le dos avec une vraie ferveur et avec force mouvements ascendants et descendants, comme nous en voyons faire aux chiens, qui s'écorchent la peau contre un bois de lit quand les puces les rongent par trop. Or dans ces balancements, le bon *domine* avait cru voir l'acte édifiant de la prière, et il attribuait à la dévotion les soubresauts qu'occasionnaient les orgies des rats

Quelque énorme que soit la quantité d'huile que contient la baleine, elle n'a pas le moindre sentiment religieux. Ce n'est que parmi les animaux de stature médiocre qu'on trouve de la religion ; les tout grands, ces créatures gigantesques comme la baleine, ne sont pas doués de cette qualité. Quelle en est la raison ? Est-ce qu'ils ne trouvent pas d'église assez spacieuse pour qu'ils puissent entrer dans son giron ? Les baleines n'ont pas non plus de goût pour les prophètes, et celle qui avait avalé Jonas n'a pas pu digérer ce grand prédicateur ; prise de nausées, elle le vomit après trois jours. A coup sûr, cela prouve l'absence de tout sentiment religieux dans ces monstres. Ce ne sera donc pas la baleine qui choisira un glaçon pour prie-Dieu, et fera en se balançant des simagrées de dévotion. Elle adore aussi peu le vrai Dieu qui réside là haut dans le ciel que le faux dieu païen qui demeure près du pôle arctique, dans l'île des Lapins, où la chère bête va quelquefois lui rendre visite.

— Qu'est-ce que l'*île des Lapins ?* demandai-je à Niels Andersen. Celui-ci, en tambourinant sur la tonne avec sa jambe de bois, me répondit : " C'est précisément dans cette île que se passe l'histoire que je dois vous raconter. Je ne puis vous indiquer exactement sa position géographique. Depuis qu'elle a été découverte, personne n'a pu y retourner ; les énormes montagnes de glace qui sont entassées autour de l'île en défendent les abords. Seulement l'équipage d'un baleinier russe, que la tempête avait jeté dans ces parages septentrionaux, a pu la visiter, et plus de cent ans se sont écoulés depuis. Lorsque ces marins y abordèrent avec leur barque, ils trouvèrent le pays désert et inculte. De chétives tiges de genêts se balançaient tristement sur les sables mouvants ; çà et là étaient disséminés quelques arbustes nains et des sapins rabougris rampant sur un sol stérile. Des lapins couraient de tous côtés en grand nombre; c'est pourquoi les voyageurs donnèrent à cet îlot le nom d'*île des Lapins.* Une cabane, la seule qui s'y trouvât, annonçait la présence d'un être humain. Quand les marins furent entrés dans cette hutte, ils virent un vieillard arrivé à la plus haute décrépitude et misérablement affublé de peaux de lapin ; il était assis sur un siége de pierre, et chauffait ses mains amaigries, ses genoux tremblotants devant le foyer où flambaient quelques broussailles. A sa droite se tenait un oiseau d'une grandeur

démesurée, et qui avait l'air d'un aigle, mais que la mue du temps avait si cruellement dépouillé, qu'il n'avait conservé que les grandes plumes raides de ses ailes, ce qui donnait à cet animal nu un aspect risible et horriblement laid en même temps. A gauche du vieillard, était couchée par terre une vieille chèvre au poil ras, mais d'un air bonasse, et qui, malgré son grand âge, avait conservé des pis tout gonflés de lait, avec des tétines fraîches et roses.

Parmi les marins qui avaient abordé à l'île des Lapins, il y avait quelques Grecs ; l'un de ceux-ci, croyant que le maître de la cabane ne comprenait pas son idiome, dit à ses camarades en langue grecque : " Ce vieux drôle doit être un revenant ou un méchant démon." A ces paroles, le vieillard tressaillit, se leva brusquement de son siège, et les marins virent, à leur grand étonnement, une haute et imposante figure qui, avec une dignité impérieuse et même majestueuse, se tenait droite malgré le poids des années, de sorte que la tête atteignait aux poutres du plafond. Ses traits, quoique ravagés et délabrés, conservaient des traces d'une ancienne beauté ; ils étaient nobles et d'une régularité parfaite. De rares mèches de cheveux argentés retombaient sur un front ridé par l'orgueil et par l'âge ; ses yeux, quoique fixes et ternes, lançaient des regards acérés, et sa bouche fortement arquée prononça en langue grecque, mêlée de beaucoup d'archaïsmes, ces mots sonores et harmonieux : — " Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis ni un fantôme ni un malin esprit ; je suis un infortuné qui a vu de meilleurs jours. Mais vous, qui êtes-vous ? "

A cette demande, les marins mirent leur hôte au fait du du sinistre qui les avait écartés de leur route, et ils le prièrent de leur donner des renseignements sur tout ce qui concernait l'île ; mais le vieillard ne put guère satisfaire à leurs désirs. Il leur dit que, de temps immémorial, il habitait cette île, dont les remparts de glace lui offraient un asile sûr contre ses implacables ennemis, qui avaient usurpé ses droits légitimes ; qu'il vivait principalement du produit de la chasse aux lapins dont l'île regorgeait ; que tous les ans, à l'époque où les glaces flottantes formaient une masse compacte, arrivaient chez lui en traîneaux des troupes de sauvages auxquels il vendait ses peaux de lapin, et qui lui donnaient en échange toutes sortes d'objets

de première nécessité. Les baleines, disait-il, qui de temps en temps se dirigeaient vers son île, étaient sa société de prédilection. Cependant il ajouta qu'il prenait beaucoup de plaisir en ce moment à parler sa langue natale, étant Grec de naissance. Il pria ses compatriotes de lui donner quelques nouvelles sur l'état actuel de la Grèce. Il apprit avec une joie maligne mal dissimulée que l'on avait brisé la croix qui surmontait les tours des villes helléniques ; il éprouva moins de satisfaction quand on lui dit que ce symbole chrétien avait été remplacé par le croissant. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'aucun des marins ne connaissait les noms des villes dont il s'informait auprès d'eux, et qui, à ce qu'il disait, avaient été florissantes de son temps. Par contre, les noms sous lesquels les matelots désignaient les villes et les bourgades de la Grèce d'aujourd'hui lui étaient complètement étrangers ; aussi le vieillard secouait-il souvent la tête d'un air d'accablement, et les marins se regardaient avec surprise ; ils voyaient bien que le vieux connaissait parfaitement les localités du pays, même dans leurs détails les plus minimes, car il décrivait d'une manière nette et exacte les golfes, les langues de terre, les caps, souvent même les plus petites collines et quelques groupes isolés de rochers : son ignorance à l'égard des noms topographiques les plus communs ne les en laissait que plus ébahis.

Le vieillard s'enquit avec le plus vif intérêt et même avec une certaine anxiété d'un ancien temple qui, disait-il, avait été jadis le plus beau de toute la Grèce. Aucun de ses auditeurs n'en connaissait le nom, qu'il prononçait avec une tendre émotion ; enfin, lorsqu'il eut minutieusement décrit l'endroit où se devait trouver ce monument un jeune matelot reconnut tout à coup le lieu en question. — Le village où je suis né, s'écria-t-il, est situé précisément à cet endroit ; pendant mon enfance, j'y ai gardé longtemps les cochons de mon père. Sur cet emplacement se trouvent en effet des débris de constructions fort anciennes, qui témoignent d'une magnificence inouïe ; çà et là, on voit encore quelques colonnes qui sont restées debout ; elles sont isolées ou liées entre elles par des fragments de toiture, d'où pendent des banderoles de chèvrefeuille et de lianes rouges. D'autres colonnes, dont quelques-unes en marbre rose, gisent fracturées dans

l'herbe. Le lierre a envahi leurs superbes chapiteaux, formés de fleurs et de feuillages délicatement ciselés. Deux grandes dalles de marbre, des fragments de mur carrés et des débris de toiture à forme triangulaire y sont répandus, à moitié enfoncés dans le sol. J'ai passé, continua le jeune homme, souvent bien des heures à examiner les combats et les jeux, les danses et les processions, les belles et bouffonnes figures qui y sont sculptées; malheureusement, ces sculptures sont fortement endommagées par le temps et recouvertes de mousse et de plantes grimpantes. Mon père, à qui je demandai un jour ce que signifiaient ces ruines, me répondit que c'étaient les restes d'un ancien temple où avait résidé jadis un dieu païen, qui non seulement s'était livré aux débauches les plus crapuleuses, mais qui de plus s'était souillé par l'inceste et des vices infâmes; que, dans leur aveuglement, les idolâtres n'en avaient pas moins immolé des bœufs, souvent par centaines, au pied de son autel. Mon père m'assurait qu'on y voyait encore la cuve de marbre où l'on avait recueilli le sang des victimes, et que c'était précisément l'auge où je faisais boire souvent à mes cochons l'eau de pluie qui s'y était amassée, et où je conservais aussi les épluchures que mes animaux dévoraient avec tant d'appétit.

Quand le jeune marin eut parlé ainsi, le vieillard poussa un profond soupir qui trahissait la plus poignante douleur; il s'affaissa et retomba sur son siège de pierre, et, se cachant le visage dans ses deux mains, il se mit à pleurer comme un enfant. L'oiseau, à son côté, poussa des cris terribles, déploya ses ailes énormes, et menaça les étrangers de ses serres et de son bec. La vieille chèvre fit entendre des gémissements et lécha les mains de son maître, dont elle semblait vouloir apaiser les chagrins par ses humbles caresses. A cet aspect, un singulier serrement de cœur s'empara des marins; ils quittèrent la cabane en toute hâte, et ne se sentirent à l'aise que lorsqu'ils n'entendirent plus les sanglots du vieillard, les croassements du vilain oiseau et les bêlements de la vieille chèvre. Quand ils furent de retour à bord de leur vaisseau, ils y racontèrent leur aventure. Parmi l'équipage se trouvait un savant qui déclara que c'était là un événement de la plus haute importance. Posant d'un air sagace l'index de sa main droite à l'une de ses narines, il assura les marins que le vieillard de l'île des

Lapins était, sans aucun doute, l'ancien dieu Jupiter, fils de Saturne et de Rhéa, autrefois souverain maître des dieux ; que l'oiseau qu'ils avaient vu à ses côtés était évidemment le fameux aigle qui avait porté la foudre dans ses serres, et que, selon toute apparence, la chèvre était la vieille nourrice Amalthée qui avait autrefois allaité le dieu dans l'île de Crète, et qui maintenant continuait à le nourrir de son lait dans l'île des Lapins.

Tel fut le récit de Niels Andersen, et j'en eus le cœur navré. Je ne m'en cache pas ; déjà ses révélations au sujet des secrètes souffrances de la baleine m'avaient attristé de la manière la plus profonde. Pauvre animal ! contre cette canaille de rats, qui vient se nicher dans ton corps et te ronge incessamment, il n'y a point de remède, et tu les traînes avec toi jusqu'à la fin de tes jours ; tu as beau t'élancer du nord au sud et te frotter contre les glaçons des deux pôles : tu ne peux te débarrasser de ces vilains rats ! Mais quelque peiné que je fusse de l'avanie des pauvres baleines, mon âme fut bien autrement émue par le sort tragique de ce vieillard qui, selon l'hypothèse mythologique du savant russe, était le ci-devant roi des dieux, Jupiter le *Khronide*. Oui, lui aussi, fut soumis à la fatalité du destin, à laquelle les immortels même ne purent échapper, et le spectacle de pareilles calamités nous effraie, en nous remplissant de pitié et d'amertume. Soyez donc Jupiter, soyez le souverain maître du monde, qui, en fronçant son sourcil, faisait trembler l'univers, soyez chanté par Homère et sculpté par Phidias, en or et en ivoire ; soyez adoré par cent peuples pendant de longs siècles, soyez l'amant de Sémélé, de Danaë, d'Europe, d'Alcmène, de Léto, de Io, de Léda, de Calisto ! — de tout cela il ne restera à la fin qu'un vieillard décrépit, qui, pour gagner sa misérable vie, se voit obligé de se faire marchand de peaux de lapin, comme un pauvre Savoyard. Un pareil spectacle fera sans doute plaisir à la vile multitude, qui insulte le lendemain ce qu'elle a adoré la veille. Peut-être parmi ces bonnes gens se trouvent les descendants de ces malheureux bœufs qui furent jadis immolés en hécatombes sur l'autel de Jupiter : qu'ils se réjouissent de sa chute, qu'ils le bafouent à leur aise pour venger le sang de leurs ancêtres, victimes de l'idolâtrie ; quant à moi, mon âme est singulièrement émue, et je suis saisi d'une douloureuse commisération à la vue de cette auguste infortune.

Cet attendrissement m'a peut-être empêché d'atteindre, dans mon récit, à cette sérénité sérieuse qui sied si bien à l'historien, et à cette gravité austère qu'on n'acquiert qu'en France. Aussi j'avoue avec modestie toute mon infériorité vis-à-vis des grandes maîtres de ce genre, et en recommandant mon œuvre à l'indulgence du bénévole lecteur, pour lequel j'ai toujours professé le plus grand respect, je termine ici la première partie de mon histoire des *Dieux en exil.*

X

AVEUX DE L'AUTEUR

Un Français spirituel, — ces mots auraient, il y a quelques années, formé un pléonasme, — un spirituel Français me nomma un jour un romantique défroqué. J'ai un faible pour tout ce qui est esprit, et quelque malicieuse qu'ait été cette dénomination, elle m'a beaucoup amusé. Elle est juste. Malgré mes campagnes exterminatrices contre le romantisme, je restai moi-même toujours un poète romantique, et je l'étais à un plus haut degré que je ne m'en doutais moi-même. Après avoir porté à l'engouement pour la poésie romantique en Allemagne les coups les plus mortels, un désir rétrospectif s'empara de mon âme et je me pris à soupirer de nouveau après la mystérieuse fleur bleue dans le pays des rêves du romantisme ; je saisis alors la vieille lyre enchantée, et dans un poème tragi-comique je m'abandonnai à toutes les merveilleuses exagérations, à toute l'ivresse du clair de lune, à toute la magie bouffonne de cette folle muse que j'avais tant aimée autrefois. Je sais que ce fut là le dernier chant du véritable vieux romantisme et que je suis son dernier poète. L'ancienne école lyrique allemande a pris fin avec moi, tandis que j'inaugurai en même temps la nouvelle école, la poésie lyrique moderne de l'Allemagne. Cette double mission de destructeur initiateur m'est attribuée par les historiens de notre littérature. Il ne me sied pas de parler là-dessus avec développement, mais je puis du moins dire à bon droit que j'ai joué un rôle important dans l'histoire du romantisme allemand, et c'est pour cette raison que mon livre *de l'Allemagne*, où j'ai voulu présenter aussi complètement

que possible l'histoire de l'école romantique d'outre-Rhin, ne devrait pas manquer de renseignements sur l'auteur lui-même.

J'ai donné dans ce livre une suite de monographies sur les principaux poètes romantiques de mon pays, et j'aurais dû y ajouter mon propre portrait. En ne le faisant pas, j'y ai laissé une lacune à laquelle je ne saurais remédier aisément. Me *portraire* moi-même serait un travail non seulement scabreux, mais impossible. Je serais un fat si j'étalais amplement le bien que je pourrais dire de moi, et je serais un grand sot si j'exposais aux yeux de tout le monde les défauts que je me connais peut-être aussi parfaitement, puis, avec la meilleure volonté d'être sincère, personne ne peut dire la vérité sur son propre compte. Jusqu'à présent nul n'y a réussi, ni saint Augustin, le pieux évêque d'Hippone, ni le Genevois Jean-Jacques Rousseau ; surtout ce dernier qui, tout en s'appelant l'homme de la vérité et de la nature, n'était au fond pas moins mensonger et dénaturé que les autres. Il est trop fier pour s'attribuer faussement de bonnes qualités ou de belles actions ; il invente plutôt les choses les plus affreuses pour sa propre diffamation. Est-ce qu'il se calomnie peut-être lui-même pour pouvoir, avec une plus grande apparence de véracité, calomnier à leur tour ses amis, par exemple mon pauvre compatriote Grimm ? Ou fait-il des aveux controuvés pour cacher de véritables fautes ? Car, comme tout le monde sait, les histoires scandaleuses qui ont cours sur notre compte ne nous sont pénibles que dans le cas où elles reposent sur la vérité, tandis que notre cœur en est moins douloureusement affecté, si elles ne sont que de vaines inventions. Par exemple je suis bien convaincu que Jean-Jacques n'a pas volé ce ruban qui fit perdre à une femme de chambre injustement accusée son honneur et sa place ; il n'avait d'ailleurs pas le talent de voler, il était pour cela bien trop timide et trop gauche, trop lourdaud, lui, le futur ours de l'ermitage d'Ermenonville. Il s'est peut-être rendu coupable d'un autre délit, mais certes il ne commit pas de vol. Il n'a pas non plus envoyé ses enfants à l'hospice des enfants trouvés, il n'y a envoyé que les enfants de mademoiselle Thérèse Levasseur. Déjà, il y a trentre ans, à Berlin, un des plus grands psychologues allemands appela mon attention sur un passage des *Confessions*, d'où il résultait claire-

ment que Rousseau ne pouvait être le père de ces enfants ; ce misanthrope grognard aimait mieux, par vanité, paraître un père barbare que d'être soupçonné d'avoir été incapable de toute paternité. Mais lui qui, dans sa propre personne, calomniait la nature humaine, restait cependant fidèle à cette nature sous le rapport de notre faiblesse héréditaire qui consiste en ce que nous voulons toujours paraître aux yeux du monde autres que nous ne sommes en réalité. Le portrait qu'il a fait de lui-même est un mensonge, exécuté d'une manière admirable, mais un brillant mensonge. En fait de sincérité, Rousseau est bien inférieur à ce roi nègre, souverain absolu des Achantis, dont j'ai appris dernièrement bien des choses divertissantes par une relation de voyage de M. Bowditch. Dans une des paroles ingénues de ce prince africain se résume d'une manière si plaisante la faiblesse humaine dont je viens de parler, que je suis tenté de citer ce mot naïf selon la relation du major Bowditch. Lorsque cet officier fut envoyé par le gouverneur anglais du cap de Bonne-Espérance, en qualité de ministre résident auprès du roi des Achantis, le monarque le plus puissant de l'Afrique méridionale, il voulut gagner la faveur des courtisans noirs du roi et des dames d'atour de la reine, dont plusieurs, malgré leur teint d'ébène, étaient d'une beauté extraordinaire. Pour les amuser, le major fit leurs portraits, et le roi, qui admira la ressemblance frappante, demanda à être peint à son tour. Il avait déjà consacré au peintre plusieurs séances pendant lesquelles il s'était souvent levé pour regarder les progrès du tableau, lorsque M. Bowditch crut remarquer dans la figure du roi une certaine inquiétude et l'embarras grimaçant d'un homme qui désire quelque chose, mais qui ne saurait trouver les mots pour faire deviner sa pensée. — Le peintre insistant auprès de Sa Majesté pour qu'elle daignât lui faire connaître son auguste désir, le pauvre roi nègre mit fin à ses hésitations, et lui demanda s'il n'y avait pas moyen de le peindre en blanc.

C'est cela. Le roi nègre veut être peint en blanc. Mais ne riez pas du pauvre Africain, — tout homme est un roi nègre, et chacun de nous voudrait paraître devant le public sous une autre couleur que celle dont la fatalité l'a barbouillé. Je sais cela, Dieu merci ! et je me garderai bien de compléter dans ce livre la collection de portraits d'auteurs romantiques en y ajou-

tant le mien. Mais j'aurai soin de combler en quelque sorte cette lacune par les pages suivantes, où je ne manquerai pas d'occasions de faire ressortir ma propre personne avec une franchise nonchalante que la prudence n'approuverait guère. C'est que je me suis imposé la tâche d'écrire aujourd'hui la formation de ce livre de l'*Allemagne*, ainsi que les variations philosophiques et religieuses qui sont survenues depuis sa publication dans la pensée de l'auteur.

N'ayez pas peur, je ne me peindrai pas trop en blanc, et je ne noircirai pas trop mes prochains. J'indiquerai toujours sincèrement ma couleur, afin qu'on sache jusqu'à quel point on peut se fier à mon jugement quand je parle de personnes d'une couleur différente.

J'ai donné à mon livre le même titre sous lequel madame de Staël a fait paraître son célèbre ouvrage traitant le même sujet, et je l'ai fait dans une intention polémique. Que j'aie été guidé par une intention pareille, c'est ce que je ne nie aucunement ; mais en déclarant d'avance avoir donné un écrit de parti, je rends peut-être un meilleur service à l'ami de la vérité. que si je feignais une certaine impartialité tiède, qui est toujours un mensonge, et qui est plus nuisible à l'auteur attaqué que ne saurait l'être l'inimitié la plus prononcée. Comme madame de Staël est un écrivain de génie, qui a même émis un jour l'opinion que le génie n'avait pas de sexe, je puis aussi à son égard me dispenser de ces ménagements galants dont nous usons ordinairement vis-à-vis des dames auteurs, et qui ne sont au fond qu'un certificat compatissant de leur faiblesse.

Est-elle vraie, l'anecdote banale qu'on raconte à propos de ce mot de madame de Staël que je viens de mentionner et que j'appris déjà dans mon enfance, parmi d'autres bons mots de l'Empire ? D'après ce qu'on dit, madame de Staël se serait un jour rendue à l'habitation de Napoléon Bonaparte pour lui faire visite, du temps qu'il était encore premier consul. Mais quoique l'huissier de service l'eût assurée ne pouvoir introduire personne, d'après un ordre exprès reçu à ce sujet, madame de Staël aurait insisté, d'une manière inébranlable, pour être annoncée immédiatement au glorieux maître de la maison. Ce dernier ayant fait exprimer ses regrets d'être hors d'état de recevoir l'honorable dame, attendu qu'il se trouvait justement dans le bain, madame

de Staël lui aurait fait dire cette fameuse réponse : " Ce n'est pas là un obstacle, car le génie n'a pas de sexe. "

Je ne garantis pas la vérité de cette histoire ; ne fût-elle même pas vraie, elle serait du moins bien inventée. Elle peint l'importunité avec laquelle l'ardent auteur de *Corinne* poursuivait l'empereur. Il n'était nulle part à l'abri de son adulation. Madame de Staël s'était mis dans la tête que le plus grand homme de son siècle devait nécessairement former une alliance plus ou moins idéale avec la plus grande femme contemporaine ; mais lorsqu'un jour elle demanda à Napoléon " quelle femme il regardait comme la plus grande de son temps ? " celui-ci répondit : " Celle qui a mis au monde le plus grand nombre d'enfants. " Ce n'était pas une réponse galante ; et il faut reconnaître que l'empereur ne prodiguait pas aux femmes ces prévenances et ces attentions délicates qui plaisent tant aux Françaises. Mais aussi celles-ci ne s'attireront jamais des propos désagréables par un manque de tact ou par une maladresse quelconque, comme l'avait fait la célèbre Genevoise, qui prouva à cette occasion qu'en dépit de sa vivacité physique elle possédait encore une certaine gaucherie ou raideur qui était bien de son pays et de son culte.

Quand la belle dame s'aperçut qu'avec ses importunités elle en était pour ses frais, elle fit ce que font les femmes en pareil cas : elle se jeta corps et âme dans l'opposition, déclama contre l'empereur, contre sa domination brutale et peu galante, et pérora tant et si haut que la police finit par lui envoyer ses passeports. Elle se réfugia alors chez nous en Allemagne, où elle se mit à rassembler des matériaux pour ce livre fameux qui devait célébrer le spiritualisme allemand comme l'idéal de toute magnificence, par opposition au matérialisme français, qui se résumait dans le chef de l'Empire. Chez nous, en Allemagne, elle fit d'abord une grande trouvaille : elle rencontra un savant du nom d'Auguste-Guillaume Schlegel. C'était là le génie sans sexe. Celui-ci devint son fidèle cicérone, et il l'accompagna, pendant son voyage, dans toutes les mansardes de la littérature allemande. Elle s'était affublée d'un énorme turban, et cette coiffure devait l'annoncer comme la sultane de la pensée. Elle passe nos savants pour ainsi dire en revue, parodiant ainsi le grand sultan de la matière ; et comme celui-ci abordait les gens

avec ces questions brèves et soudaines : “ Quel âge avez-vous ? Êtes-vous marié ? Combien d’enfants avez-vous ? Combien d’années de service ? etc., ” de même madame de Staël demandait brusquement à nos savants : “ Quel âge avez-vous ? Êtes-vous kantien ou fichtéen ? Qu’est-ce que vous pensez des monades de Leibniz ? ” et autres choses pareilles, sans même attendre les réponses, tandis que son fidèle mameluk, son Rustan, Auguste-Guillaume Schlegel, les notait à la hâte dans ses tablettes. De même que Napoléon avait désigné comme la plus grande des femmes celle qui avait mis au monde le plus d’enfants, de même madame de Staël désignait comme le plus grand des hommes celui qui avait écrit le plus de livres. On ne se fait pas une idée du vacarme que cette illustre touriste excita chez nous en Allemagne ; les écrits d’alors et même quelques-uns qui n’ont paru que dans ces derniers temps, comme les mémoires de Caroline Pichler, les lettres de Rahel de Varnhagen, de Schiller, d’Eckermann et de Bettina d’Arnim, dépeignent d’une façon plaisante l’embarras que nous donna la sultane de la pensée, à une époque où le sultan de la matière nous causait déjà assez de tribulations. Ce bas-bleu était un fléau pire que ceux de la guerre. Elle poursuivait nos savants jusque dans le sanctuaire de leur méditation, et plus d’un qui aurait tenu tête à Napoléon, prit la fuite devant la terrible voyageuse. Il y avait des hommes de lettres, qui lui plurent particulièrement, tant par le tour de leur esprit que par la coupe de leur nez ou la couleur de leurs yeux, et à ceux-ci elle exprimait son haut contentement, tandis que le mameluk Auguste-Guillaume Schlegel inscrivit leurs noms dans la liste des élus qui seraient décorés de quelque citation louangeuse, pour ainsi dire d’une croix d’honneur littéraire dans le livre *de l’Allemagne*. Dans ce livre, qui fait toujours sur moi une impression aussi comique que fâcheuse, je vois la femme passionnée s’agiter avec toute sa fougue impétueuse, je vois cette tempête en jupons tourbillonner à travers notre tranquille Allemagne, en s’écriant partout avec ravissement : Oh ! quelle douce paix je respire ici ! — Elle s’était échauffée en France, et elle vint chez nous pour se rafraîchir. Le chaste souffle de nos poètes fit tant de bien à son cœur bouillant et embrasé ! Elle regardait nos philosophes comme autant de sortes de glaces, elle humait Kant en sorbet à la vanille, et Fichte en

pistache ! — Oh, quelle charmante fraîcheur règne dans vos bois ! — s'écriait-elle constamment ; — quelle ravissante odeur de violettes ! comme les serins gazouillent paisiblement dans leurs petits nids allemands ! Vous êtes un bon et vertueux peuple, et vous n'avez pas encore d'idée de la corruption de mœurs qui règne chez nous en France, dans la rue du Bac !

Madame de Staël ne voyait au delà du Rhin que ce qu'elle voulait voir : un nébuleux pays d'esprits, où des hommes sans corps et tout vertu se promènent sur des champs de neige, ne s'entretenant que de morale et de métaphysique ! Elle ne voyait chez nous que ce qu'elle désirait voir, et elle n'entendait que ce qu'elle désirait entendre, pour le raconter à son retour ; — et avec cela elle n'entendait que peu de chose, et jamais le vrai, d'abord parce qu'elle parlait sans cesse elle-même, et ensuite parce que ses questions et ses transitions brusques troublaient et étourdissaient nos modestes savants, quand elle discutait avec eux. — " Qu'est ce que l'esprit ? " demanda-t-elle au timide professeur Bouterweck à Gœttingue, en posant sa jambe charnue sur les cuisses minces et tremblantes du pauvre professeur. " Ah ? écrivit-elle alors : que ce Bouterweck est intéressant ! Avec quelle modestie cet homme baisse les yeux ! Cela ne m'est jamais arrivé avec mes interlocuteurs à Paris, dans la rue du Bac ! " — C'est Schiller qui, plus que tout autre, eut à souffrir par les conversations dont l'honorait madame de Staël. Lui qui était si nerveux, il ne pouvait supporter la vue agaçante de cette petite tige ou de ce cornet de papier que Corinne roulait continuellement entre ses doigts ; quand il parlait avec elle, le pauvre homme en eut quelquefois le vertige ; il regardait alors d'un air effaré la belle main de son interlocutrice, dont la vanité féminine se méprit sur le trouble du poète. Aussi était-elle enchantée de Schiller, dont elle sut apprécier le cœur chaleureux, tandis que la froideur de Gœthe lui déplut. De la même manière, tous les jugements que portait sur nous madame de Staël, avaient leur source dans ses impressions personnelles, quand ils n'étaient pas dictés par un parti-pris, par l'esprit d'opposition. Comme je l'ai dit, elle ne voyait en Allemagne que ce qu'il lui convenait de voir dans un but polémique. Partout elle y voit du spiritualisme, et encore du spiritualisme, elle vante notre honnêteté, notre probité, notre moralité, notre

culture d'esprit et de cœur — elle ne voit pas nos maisons de correction, nos bouges de prostitution, nos casernes, etc. — En lisant son livre, on croirait que chaque Allemand mérite le prix Montyon — et tout cela dans la seule intention de vexer l'empereur, dont nous étions à cette époque les ennemis.

La haine contre l'empereur est l'âme de ce livre *de l'Allemagne*, et quoique Napoléon n'y soit nulle part nommé expressément, on voit pourtant qu'à chaque ligne qu'elle écrit, madame de Staël jette un regard furtif vers les Tuileries. Je ne doute pas que ce livre n'ait contrarié l'empereur bien plus fortement que n'aurait pu le faire l'attaque la plus directe ; car rien ne nous blesse autant que ces petites piqûres d'épingle de la main d'une femme qui a assez étudié l'anatomie de l'homme pour connaître nos endroits vulnérables.

Oh, les femmes ! Nous devons leur pardonner beaucoup, car elles ont beaucoup aimé. Leur haine n'est au fond qu'un amour qui a tourné casaque. Parfois aussi elles cherchent à nous faire du mal, parce qu'elles croient par là faire du bien à un autre. Quand elles écrivent, elles ont toujours un œil dirigé sur le papier, et l'autre sur un homme quelconque ; et ceci s'applique à toutes les femmes auteurs, à l'exception de la comtesse Hahn-Hahn, qui n'a qu'un seul œil. Nous autres, hommes auteurs, nous avons également nos prédilections, nos sympathies préconçues, et nous écrivons pour ou contre une cause, pour ou contre une idée, pour ou contre un parti ; mais les femmes écrivent toujours pour ou contre un seul homme, ou, pour mieux dire, à cause d'un seul homme. Ce qui les caractérise, c'est un certain cancan, qu'elles transportent aussi dans la littérature, et qui m'est plus insupportable que les plus grossières calomnies des écrivains de mon sexe. Nous autres hommes, nous mentons quelquefois, et nos mensonges sont peu délicats. Les femmes, comme toutes les natures passives, savent rarement inventer ; mais elles ont le talent de défigurer les faits existants d'une manière si perfide, que ces falsifications raffinées sont plus nuisibles que les inventions grossières des hommes. Je crois que feu mon ami Balzac avait véritablement raison, quand il me dit un jour d'un ton très affligé : La femme est un être dangereux.

Oui, les femmes sont dangereuses ; je dois pourtant ajouter

que les jolies femmes ne sont pas aussi dangereuses que celles dont les qualités reposent plutôt dans leur esprit que dans leur physique. Car ces dernières sont moins indolentes, elles vont au devant de l'amour-propre masculin, et s'attachent un plus grand nombre de courtisans par la glu de la flatterie. Je suis loin de vouloir donner à entendre par là que madame de Staël ait été laide, — nulle femme n'est laide ; — mais je suis en droit d'avancer que, si la belle Hélène de Sparte avait eu sa mine, toute la fameuse guerre de Troie n'aurait pas éclaté, la fière cité de Priam ne serait pas devenue la proie des flammes, et Homère n'aurait jamais chanté la colère d'Achille, fils de Pélée et de Thétis aux pieds d'argent.

Madame de Staël, comme je l'ai dit tout à l'heure, s'était déclarée contre l'empereur, et elle lui faisait la guerre. Mais elle ne se bornait pas à écrire des livres contre lui, elle cherchait encore à le combattre autrement que par les armes littéraires : elle fut pendant quelque temps l'âme de toutes ces intrigues oligarchiques et jésuitiques, qui précédèrent la collision des rois et roitelets d'Europe contre Napoléon. Comme une vraie sorcière elle était accroupie près de la fatale chaudière, dans laquelle tous les empoisonneurs diplomatiques, surtout ses amis Talleyrand, Metternich, Pozzo di Borgo, Castlereagh, etc., cuisaient les maléfices qui devaient faire périr l'empereur. La malheureuse femme, aveuglée par une haine personnelle, mettait sa plus grande activité à remuer dans cette fatale chaudière, où ne bouillonnait pas seulement la ruine de l'empereur, mais aussi celle du monde entier, le malheur de tout le genre humain. Quand l'empereur succomba, madame de Staël entra triomphante dans Paris, avec son livre *de l'Allemagne*, et accompagnée de quelque cent mille Allemands, qu'elle amenait pour ainsi dire comme une vivante illustration de son livre. Cette illustration vivante, mangeante, buvante, jurante et fumante, avec toutes ses odeurs exotiques, devait naturellement rehausser beaucoup l'authenticité de l'ouvrage, car le public français pouvait à présent se convaincre par ses propres yeux de la fidélité parfaite avec laquelle l'auteur nous avait dépeints, nous autres Allemands, nous et nos vertus germaniques. Quel précieux frontispice ne fut pas ce vieux Blücher, ce pilier des tripots, qui avait toujours les cartes à la main et la pipe à la bouche, et dont la verve ordurière se plaisait

à parodier les paroles sublimes des harangues napoléoniennes! Dans un de ses ordres du jour, cet animal se fit fort, pour le cas où l'empereur tomberait vivant entre ses mains, de lui faire donner le fouet ou des coups de bâton. — *Aushauen lassen* est le mot dont il se servit, et pour l'honneur de mon pays, je dois présumer que notre père Blücher était ivre, lorsqu'il publia cet infâme ordre du jour.

Au nombre des figures curieuses qui formèrent l'illustration du livre *de l'Allemagne*, se trouvait également, comme il va sans dire, le savantissime Auguste-Guillaume de Schlegel, ce chevalier pédant, qui se posait lui aussi en pourfendeur de géants, et qui voulait infliger la férule à Molière et à Racine. Madame de Staël le prônait comme un prototype de force héroïque et de naïveté allemande. Il y avait encore son ami Zacharie Werner, ce modèle de propreté slavo-prussienne, que poursuivirent en riant les beautés décolletées du Palais-Royal. Paris se réjouissait alors aussi de l'arrivée de Joseph Goerres, de Maurice Arndt et de l'ignoble Jahn, les plus fameux gallophobes d'alors, espèce de bouledogues toute particulière, à laquelle le défunt Bœrne avait donné le nom de mangeurs de Français, dans son livre intitulé *Menzel der Franzosenfresser*. M. Menzel, pauvre chien oublié depuis, était le plus vorace de ces mangeurs de Français, et à l'époque de ses dénonciations contre la Jeune Allemagne, il croquait tous les jours au moins une demi-douzaine de Français et finissait ce repas en mangeant un juif pour se faire la bonne bouche. Il y a longtemps qu'il n'aboie plus ; édenté et pelé, il se traîne maintenant dans le coin obscur de quelque boutique de libraire à Stuttgard. Parmi les Allemands qui arrivèrent alors à Paris, se trouvait aussi Frédéric Schlegel, avec sa bien-aimée Dorothée, fille du célèbre Moïse Mendelsohn, cette Hélène de la laideur, que le gros Pâris tudesque venait d'enlever au pauvre docteur Veit ; ce mari trompé se montrait plus indulgent que le roi Ménélas, dont Homère ne nous rapporte pas qu'il ait payé une pension viagère à son épouse échappée. Je ne dois pas passer sous silence une autre illustration de ce genre, un ami et disciple de Frédéric Schlegel, qui vint à Paris à la même époque, et qui y est resté jusque aujourd'hui. C'était un baron allemand qui avait la prétention de représenter la science de mon pays. Il

était originaire d'Altona, et il appartenait à une des familles israélites les plus considérées de cette ville, située à quelques pas de Hambourg sur l'Elbe. Sa généalogie, qui remontait jusqu'à Abraham, aïeul de David, roi de Juda et d'Israël, lui donnait bien le droit de se dire gentilhomme ; comme il avait renié la synagogue et plus tard déserté la foi protestante pour embrasser le catholicisme, il avait aussi le droit de se nommer gentilhomme catholique. Dans cette qualité, pour soutenir les intérêts féodaux et cléricaux, il fonda à Paris un journal nommé *le Catholique*. Son érudition était très équivoque ; mais il était très ennuyeux, ce qui éblouit toujours les Français. Non seulement dans son journal, mais aussi dans les salons de quelques douairières dévotes du noble faubourg, le savant gentilhomme parlait sans cesse de *Bouddha*, et d'un ton sacerdotal et quelque peu synagogical, il prouvait aux Français qu'il y avait eu deux *Bouddha*, ce que ceux-ci croyaient volontiers ; il démontrait que le dogme de la Trinité était déjà dans la *trimourti* indienne ; il citait le *Ramayana*, le *Mahabaratha*, les *Eddas* scandinaves et bien des fossiles antédiluviens non encore découverts ; et comme il revenait continuellement à *Bouddha* et encore à *Bouddha*, ces frivoles Français finirent par l'appeler le baron *Bouddha*. C'est sous ce nom que je le retrouvai en 1831 à Paris, et quand je lui entendais débiter avec gravité et componction sa kyrielle savante, il me rappelait un amusant personnage du *Vicar of Wakefield* de Goldsmith, cet excellent chevalier d'industrie M. Jenkinson, qui cite sans cesse *Manètho*, *Sanchuniathon* et *Bèrose ;* le sanscrit n'était pas encore inventé alors.

Un baron allemand d'une espèce plus idéale que ce baron Bouddha, fut mon pauvre ami Frédéric de La Motte-Fouqué, qui appartenait également à la collection de madame de Staël, et qui entra alors à Paris sur sa maigre rossinante ; c'était un don Quichotte de pied en cap ; chaque fois qu'on lisait ses ouvrages, on admirait — Cervantes.

Mais parmi les paladins français de madame de Staël se trouvait maint don Quichotte gaulois qui ne le cédait en rien, pour la folie, à nos chevaliers germaniques ; comme, par exemple, son illustre ami le vicomte de Chateaubriand, ce fou lugubre qui, à l'époque de la victoire du romantisme littéraire

et politique, revenait de son pieux pèlerinage à Jérusalem. Il rapporta à Paris une immense cruche d'eau du Jourdain, et puisque ses compatriotes en France étaient redevenus païens dans le cours de la révolution, il les baptisa de nouveau avec l'eau lustrale de la terre sainte. Arrosés ainsi, les Français redevinrent de vrais chrétiens ; ils renoncèrent à Satan et à ses pompes, et ils reçurent dans l'empire du ciel des compensations pour les conquêtes qu'ils perdirent sur terre, par exemple les provinces rhénanes, et à cette occasion je devins Prussien.

Je ne sais si l'on a raison de soutenir que madame de Staël, pendant les Cent-Jours, a fait l'offre à l'empereur de lui prêter le concours de sa plume, à la condition qu'il lui paierait deux millions pour lesquels la France serait restée débitrice envers son père. L'empereur qui connaissait bien les Français, et qui pour cette raison était toujours plus économe de leur argent que de leur sang, n'entra pas dans ce marché, et la fille des Alpes ne démentit pas le dicton : Point d'argent, point de Suisses. D'ailleurs l'assistance de ce grand talent aurait alors été peu utile à l'empereur, car bientôt après arriva la bataille de Waterloo.

J'ai mentionné tout à l'heure à quelle triste occasion je suis devenu Prussien. Je naquis dans la dernière année du siècle passé, à Dusseldorf, capitale du duché de Berg qui appartenait alors aux princes-électeurs du Palatinat. Lorsque le Palatinat échut à la maison de Bavière, et que le prince bavarois Maximilien-Joseph fut élevé par l'empereur Napoléon à la dignité de roi de Bavière, les États de ce dernier furent agrandis par une partie du Tyrol et d'autres pays adjacents. En échange, le roi de Bavière renonça au duché de Berg, en faveur de Joachim Murat, beau-frère de l'empereur, et Napoléon nomma celui-ci grand-duc de Berg, en ajoutant au duché plusieurs provinces limitrophes. Dans ces temps-là l'avancement était très rapide, et, bientôt après, l'empereur nomma son beau-frère Murat roi de Naples ; celui-ci céda alors la souveraineté du grand-duché de Berg au prince Napoléon-Louis, neveu de l'empereur et fils aîné du roi de Hollande et de la belle reine Hortense. Ce prince n'ayant jamais abdiqué, et sa principauté, qui fut occupée par les Prussiens, étant échue de droit, après sa mort, au fils cadet du roi de Hollande, le prince Louis-Napoléon Bonaparte,

ce dernier, qui est à présent aussi empereur des Français, se trouve être mon légitime souverain.

A un autre endroit je raconterai d'une manière plus circonstanciée que je ne pourrais le faire ici, comment, après la révolution de Juillet, je rompis mon ban et allai m'établir à Paris, où je vis depuis, tranquille et content, en Prussien libéré. Ce que j'ai fait et souffert pendant la Restauration, je le dirai aussi dans une publication qui paraîtra à une époque où les intentions désintéressées de pareilles communications ne pourront plus faire l'objet d'un doute ou d'une mauvaise interprétation. J'avais beaucoup fait et beaucoup souffert, et lorsque le soleil de juillet se leva sur la France, j'étais devenu à la longue très fatigué, et j'avais grand besoin de quelque délassement. L'air natal aussi devint de jour en jour plus malsain pour moi, et je dus songer sérieusement à un changement de climat. J'avais des visions ; je regardais les nuages qui m'effrayaient en me faisant dans leur cours aérien toutes sortes de grimaces. Il me semblait parfois que le soleil était une cocarde prussienne ; la nuit je rêvais d'un affreux vautour noir qui déchirait ma poitrine et dévorait mon foie ; j'étais très triste. Ma mélancolie s'accrut encore par mes entretiens avec une nouvelle connaissance que je fis alors ; c'était un vieux conseiller de justice de Berlin qui avait vécu longtemps, en qualité de prisonnier d'État, dans la forteresse de Spandau, et qui me racontait combien c'était désagréable de porter des fers en hiver. Je trouvai en effet très peu charitable qu'on ne chauffât pas un peu les fers de ces pauvres gens. Quand on chauffe nos chaînes elles ne causent pas un frisson si désagréable ; aussi ai-je vu dans d'autres pays que même les natures les plus frileuses supportaient au mieux les fers quand on avait eu soin préalablement de les chauffer un peu. Il ne serait même pas mal de les parfumer encore avec de l'essence de rose ou de laurier. Je demandai à mon conseiller de justice s'il avait souvent eu à manger des huîtres à Spandau ? Il me dit que non, attendu que Spandau était trop éloigné de la mer. Le ci-devant pensionnaire de Spandau se plaignait même de ce qu'il n'y avait pas toujours de la viande ; seulement, disait-il, une mouche tombait quelquefois dans notre soupe, et on nous disait que c'était de la volaille. En même temps je fis la connaissance d'un Français,

commis voyageur en vins, qui ne sut pas assez me répéter combien on s'amusait maintenant à Paris ; il me racontait qu'on y vivait comme au pays de Cocagne, qu'on y chantait du matin au soir *la Marseillaise* et " En avant, marchons ! " et " Lafayette aux cheveux blancs ! " et que sur tous les coins de rue on voyait écrit en grandes lettres : Liberté, Égalité, Fraternité ! Il exaltait aussi le champagne de sa maison, dont il me donna un grand nombre de cartes d'adresse, et il me pourvut aussi de lettres de recommandation pour les meilleurs restaurants de Paris, en cas que je voulusse visiter la capitale de l'univers pour me procurer une distraction. Comme j'avais réellement besoin de m'égayer un peu, et que Spandau est trop éloigné de la mer pour y manger des huîtres, qu'en outre les chaînes prussiennes sont très froides en hiver, et que je ne voulais pas goûter de la volaille de S. M. le roi de Prusse, je me décidai à faire un voyage à Paris, dans la patrie du champagne et de *la Marseillaise*, afin d'y boire ce premier et d'entendre chanter cette dernière avec : "En avant, marchons!" et " Lafayette aux cheveux blancs ! "

Le 1er mai 1831 je passai le Rhin. Je ne vis pas le vieux dieu, le père *Rhénus*, et je me bornai à lui jeter ma carte de visite dans le fleuve. D'après ce qu'on me dit, il était assis au fond de l'eau, occupé à étudier de nouveau la grammaire française de Meidinger ; pendant la domination prussienne, il n'avait guère fait de progrès en français, et il voulait un peu rafraîchir ses connaissances en cette langue pour ne pas être pris au dépourvu en certains cas. Je crus l'entendre conjuguer dans les flots : j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons. — Mais qu'est-ce qu'il aime ? A coup sûr, pas les Prussiens. Je n'aperçus que de loin la cathédrale de Strasbourg ; elle hochait la tête, comme le vieux et fidèle chevalier Eckart, quand il voit un jeune freluquet se rendre dans la montagne de Vénus.

A Saint-Denis, je m'éveillai d'un doux somme matinal, et j'entendis pour la première fois le cri des conducteurs de coucou : Paris ! Paris ! accompagné du son des clochettes d'un marchand de coco. Dans cette bourgade l'on respire déjà l'air de la capitale qu'on voit poindre à l'horizon. Lorsque je descendis de voiture, un vieillard sec et râpé s'empara de moi, et voulut m'engager à visiter les tombeaux des rois ; mais je n'étais pas venu en France

pour voir des rois morts, et je me bornai à me faire raconter par mon vieux drôle de cicerone la légende du glorieux saint Denis que le méchant roi des païens avait fait décapiter, ce qui ne l'empêcha pas de courir, avec sa tête dans sa main, de Paris à Saint-Denis, pour s'y faire enterrer et donner son nom à cet endroit. “ Si l'on réfléchit à la distance, dit mon narrateur, il faut s'étonner du miracle que quelqu'un ait pu aller si loin à pied sans tête ; — mais, ajouta-t-il avec un singulier sourire, dans des cas pareils il n'y a que le premier pas qui coûte.” Ce vieux bon mot valait bien les deux francs que je lui donnai pour l'amour de Voltaire dont je rencontrai déjà ici le ricanement. En vingt minutes je fus à Paris, et j'y entrai par la porte monumentale du boulevard Saint-Denis, arc de triomphe érigé primitivement en l'honneur de Louis XIV, mais qui dut servir ce jour là à glorifier la joyeuse entrée d'un poète allemand dans Paris. Je fus vraiment surpris de la foule de gens parés qui se pressaient dans les rues, tous habillés avec tant de goût qu'ils ressemblaient aux figures d'un journal de modes. Ce qui m'imposait encore plus, c'est que tout le monde parlait français, cette langue qui est chez nous la marque distinctive des gens de qualité ; ici, le peuple entier est donc d'aussi bonne compagnie que chez nous la noblesse. L'urbanité et la bienveillance se lisaient sur tous les visages. Que ces hommes étaient polis, que ces jolies femmes étaient souriantes ! Si quelqu'un me bousculait par inadvertance sans me demander pardon aussitôt, je pouvais parier que c'était un de mes compatriotes ; et si quelque belle montrait une mine rechignée et aigrelette, j'étais sûr qu'elle avait bu du vinaigre ou qu'elle savait lire Klopstock en original. Je trouvais tout on ne peut plus amusant. Le ciel était si bleu, l'air si doux, si généreux ! Et avec cela brillaient encore par ci par là les feux du soleil du juillet. Les joues de la magnifique et voluptueuse Lutèce étaient encore rouges des baisers de flamme de ce soleil, et, sur la poitrine de marbre de la belle cité, le bouquet de fiancée n'était pas encore tout à fait flétri. Il est vrai que çà et là, sur les coins de rue, la devise nuptiale : Liberté, Égalité, Fraternité était déjà effacée. Les jours de noces passent si vite !

Je me hâtai de visiter les restaurants auxquels j'étais recommandé : ces messieurs m'assurèrent que même sans lettres de recommandation ils m'auraient fait bon accueil, et qu'on me

recevrait bien partout, à cause de ma mine honnête et distinguée. Jamais gargotier allemand ne m'avait dit pareille chose, tout en pensant peut-être de même ; un tel rustre s'imagine devoir se taire sur les choses agréables, et en revanche il se croit obligé de nous dire en face tout ce qui est déplaisant, afin de montrer sa franchise allemande. Dans les mœurs des Français, autant que dans leur langue, abonde cette flatterie délicieuse qui leur coûte si peu et qu'on savoure pourtant avec tant de plaisir. Dieu nous a donné la langue pour que nous puissions dire des choses charmantes à nos amis et de dures vérités à nos ennemis. J'avais d'abord assez de difficulté pour m'exprimer en langue française ; mais après une demi-heure d'entretien avec une petite bouquetière au passage des Panoramas, mon français, qui s'était un peu rouillé depuis la bataille de Waterloo, redevint coulant, je retrouvai peu à peu les conjugaisons des verbes les plus galants, et j'expliquai assez intelligiblement à la petite bouquetière le système de Linné qui fait classer les fleurs selon leurs étamines ; la petite suivait une autre méthode, et comme elle me le disait, elle rangeait les fleurs en deux classes, celles qui sentent bon et celles qui puent. Je crois qu'elle observait la même classification chez les hommes, et c'est toujours plus raisonnable que de les ranger selon les étamines, comme Linné. Elle fut étonnée que, malgré ma jeunesse, je fusse si savant, et elle célébra et trompeta ma grande érudition dans tout le passage des Panoramas. Je humais avec délices l'encens de ces compliments aussi odoriférants que les fleurs de la petite flatteuse ; je me sentais de plus en plus ravi de Paris et des Parisiens.

Je me promenais au milieu des enchantements les plus surprenants, et maint pigeon rôti vint voler dans ma bouche béante. Que de choses divertissantes ne vis-je pas ici dès mon arrivée ! je vis toutes les sommités du plaisir public et toutes les caricatures notables de la capitale. Les Français sérieux et graves étaient les plus amusants. Je vis Arnal, Bouffé, Déjazet, Debureau, mademoiselle Georges, la marmite colossale au palais des Invalides, l'exposition des morts à la Morgue et l'Académie Française. Celle-ci, c'est-à-dire l'Académie, est une crèche pour de vieux littérateurs retombés en enfance, établissement vraiment philanthropique, et dont l'idée se trouve aussi chez les Hindous qui fondent des hôpitaux pour des

singes âgés et décrépits ; la toiture de l'édifice qui abrite les vénérables têtes des membres de l'établissement, — je parle de l'Académie Française et non pas d'un hospice indien, — est une vaste coupole qui ressemble à une énorme perruque de marbre. Je ne pus regarder cette pauvre vieille perruque sans penser aux épigrammes de tant d'hommes d'esprit qui se sont fait des gorges chaudes aux dépens de cette Académie qui n'a pour cela discontinué de vivre. On dit à tort que le ridicule tue en France. Il va sans dire que je visitai aussi la nécropole du Luxembourg où se trouvait une collection complète de toutes les momies du parjure, si bien embaumées qu'on voyait encore sur leurs figures les faux serments qu'elles ont prêtés à toutes les dynasties des Pharaons de France. Au Jardin des Plantes, je vis le palais des véritables singes, le bouc aux trois pattes et la girafe qui m'amusèrent tout particulièrement. Je m'abstins de voir le grand Opéra, parce que j'étais venu à Paris pour m'amuser. Je visitai la Bibliothèque royale, et j'y pus voir le conservateur des médailles qui venaient d'être volées ; j'y remarquai encore, relégué dans un corridor désert, le zodiaque de Dendérah qui avait fait autrefois tant de bruit. Le même jour je vis aussi madame Récamier, la beauté la plus célèbre du temps des Mérovingiens, ainsi que M. Ballanche, que cette ultra-vestale traînait partout à sa suite comme pièce justificative de sa vertu: le bon et excellent Ballanche que tout le monde loue et que personne ne lit, était venu au monde avec un visage où manquait la joue droite, et plus tard il perdit la joue gauche par une amputation. A mon grand regret je ne vis pas M. de Chateaubriand, qui m'aurait certainement amusé. Je ne vis pas non plus M. Villemain ; sa femme de ménage me dit qu'il n'était pas visible, parce que c'était un jeudi, le jour où il se lave. En descendant l'escalier, je vis en bas un écriteau avec l'inscription: " Parlez au concierge, " et je m'empressai d'adresser quelques paroles obligeantes à ce brave homme ; je lui fis mon compliment sur la propreté de son illustre locataire qui se lave tous les jeudis. " Voyez-vous, lui dis-je, la propreté est une chose très rare chez les savants, et, par exemple, le célèbre Casaubonus ne se lavait qu'une fois par an, le mardi gras, peut-être pour se déguiser. " Le Pipelet me fit une profonde révérence, et d'une voix soupirante il me répondit : " Vous êtes très

honnête, monsieur, je dois vous détromper. L'illustre individu que je m'honore de compter parmi mes locataires ne fait pas une trop grande consommation d'eau de Seine, il n'enrichit pas les Auvergnats, et, sous le rapport de la propreté, il est un peu Casaubonus. " A ces mots il se mit à rire, et moi je m'en allai en riant également sans savoir pourquoi. Pour me donner des allures françaises je me dandinais et je fredonnais l'air : " Où allez-vous, monsieur l'abbé? vous allez vous casser le nez, " lorsque sur mon chemin je vis surgir un grand édifice que l'on me dit être le Panthéon. Il y avait là également une inscription, mais en marbre, et au lieu d'un " Parlez au portier, " on y lisait : " Aux grands hommes la patrie reconnaissante. " En entrant je ne vis qu'un énorme édifice plein de vide, une espèce de ballon en pierre, dans le milieu duquel se promenait tout seul un long et sec Anglais, ayant son *Guide de Paris* dans la bouche et les pouces de ses mains accrochés aux échancrures de son gilet. Je m'approchai de lui très poliment et lui dis : " *A very fine exhibition !* " j'ajoutai même " *very fine indeed !* " car j'espérais qu'en me répondant il laisserait son *Guide* tomber de sa bouche, comme dans la fable le corbeau laissa tomber de son bec le fromage. Mais le *Guide* dont je voulais m'emparer pour y chercher quelques renseignements ne tomba pas ; le corbeau anglais tint ses dents serrées, et, sans faire la moindre attention à moi, il sortit. J'en fis de même, le suivant de près jusqu'au portique. Là, devant le péristyle, je remarquai la figure joufflue d'une grosse commère, d'une femme aux grandes mamelles, comme on représentait alors la déesse de la liberté. C'était probablement la portière du Panthéon. Il me sembla que la vue du fils d'Albion l'avait mise en très bonne humeur. En me faisant un signe d'intelligence, avec ses petits yeux qui petillaient dans sa grosse face comme des vers luisants, elle se gaussa du pauvre Anglais, et j'entendis pour la première fois ce gros rire gaulois qu'on ne connaît pas chez nous, et qui est très bonasse et très moqueur à la fois, comme le vin généreux de France ou un chapitre de Rabelais. Rien n'est plus contagieux qu'une pareille hilarité, et moi-même je me mis à rire de bon cœur, comme je n'avais jamais ri dans mon pays. Pour entamer une conversation avec cette gaillarde et amusante personne, il me vint l'idée de lui demander où étaient les grands hommes dont parlait l'ins-

cription de cet hôtel de la reconnaissance nationale. A cette question la bonne rieuse éclata d'un rire encore plus étourdissant, les larmes lui vinrent aux yeux, elle dut se tenir le ventre pour ne pas étouffer, et prenant haleine à chaque mot, elle répondit : " Ah ! vous venez ici dans un mauvais moment. A l'heure qu'il est les grands hommes sont très rares chez nous : ils n'ont pas donné à la dernière récolte ; mais nous espérons que la prochaine sera bien meilleure ; nos grands hommes en herbe poussent d'une manière prodigieuse et promettent beaucoup. Si vous voulez voir ces grands hommes futurs, qui sont encore infiniment petits dans ce moment, vous n'avez qu'à vous rendre à un établissement situé tout près d'ici, sur le boulevard Montparnasse, et qu'on nomme la Grande-Chaumière. Là est la pépinière dansante de ces petits grands hommes, de ces marmousets de la gloire qui seront un jour l'orgueil de la France et la joie du genre humain ; vous tombez bien, car c'est aujourd'hui un jeudi..." La folle rieuse n'en pouvait plus, et lorsque je pris congé d'elle pour m'acheminer vers l'endroit indiqué, j'entendis encore longtemps l'écho de sa gaieté.

En quelques minutes j'arrivai à ce Panthéon provisoire des futurs grands hommes de France, qu'on appelle la Grande-Chaumière. C'est un nom auquel la pensée républicaine attache probablement une signification occulte, car le chaume est l'emblème de la vie frugale et laborieuse, et il devient le symbole de ces prolétaires qui démoliront les superbes palais de l'orgueil et du vice aristocratiques, pour élever à leur place le foyer des bonnes mœurs et de la vertu, la *Grande-Chaumière du peuple*. J'entrai dans le sanctuaire de l'établissement qui porte le nom symbolique, et je ne regrette guère les dix sous payés à l'entrée. J'y vis en effet les grands hommes futurs de la France, ces petits grands hommes dont le front reflétait déjà l'aurore de leur gloire, je vis ces héros de l'avenir dont la vie et les hauts faits plus ou moins mirobolants seront décrits par un Plutarque qui est encore à naître, ou qui suce, dans ce moment, à la mamelle de sa mère, s'il n'est par hasard nourri au biberon. Tous ces personnages appartenaient à la cause républicaine, et portaient le costume d'une forte conviction, c'est-à-dire un énorme feutre et un gilet à la Robespierre avec des revers d'une largeur démesurée et aussi blanc que la

conscience de l'Incorruptible ! Chacun y était avec sa chacune, et les jeunes Jacobins dansaient avec leurs jeunes Jacobines. Il y avait des Catons en droit et des Brutus en médecine ; il y avait des Sempronia exerçant la couture et des Portia giletières ou culottières, enfin la fine fleur du quartier des écoles. Ces grisettes citoyennes étaient très jolies et aussi vertueuses que permet de l'être le climat du pays latin ; toutes sans exception étaient des républicaines enragées : on dit qu'elles changent souvent leurs amants, mais jamais leurs opinions. J'étais bien tombé, car ce jour-là le père La Hire, le directeur de l'établissement, pour ainsi dire le garde champêtre de cette grande Chaumière, était bougrement colère, comme on disait au temps du père Duchêne. Cet individu d'une force athlétique, et rageur par nature, m'amusa beaucoup par la brutalité naïve avec laquelle il surveillait la décence de son public. Une pauvre petite, dont le fichu s'était un peu dérangé dans la ferveur d'une contredanse, se sauva toute tremblante, à son seul regard menaçant. Il chassa honteusement une autre petite citoyenne, qu'il trouvait également trop décolletée. Ce monstre ignorait qu'à Sparte les jeunes filles dansaient nues avec les jeunes gars lacédémoniens, sans que jamais la chasteté ait couru grand risque dans la ville de Lycurgue. C'est que la pudeur d'une femme est un rempart pour sa vertu, plus sûr que toutes les robes du monde, quelque peu échancrées qu'elles soient au-dessus de la gorge. Le père La Hire est la terreur en personne pour les danseurs qui outre-passent les bornes d'un cancan honnête. Il empoigna deux néo-Robespierre par leurs collets, et tenant avec ses longues mains chacun d'eux suspendu au-dessus du sol, comme jadis Hercule fit avec Antée, il les porta ainsi jusqu'au delà de la porte ; il jeta après eux un petit Saint-Just, qui avait marronné à la vue de cet acte de tyrannie. Celui-ci se releva, décrotta sa redingote, redressa sa haute cravate, et protesta contre cette violation des droits de l'homme, en nommant le père La Hire un Polignac. L'orchestre jouait, dans ce moment, la Marseillaise.

Je dus à cet incident la connaissance d'une jeune personne qui se trouvait à côté de moi, et que je protégeais contre la foule curieuse. Elle était très mignonne, sa bouche était en cœur, ses yeux noirs étaient presque trop grands, et il y avait

quelque chose de mutin dans la coupe de son nez retroussé, dont les narines finement ciselées se gonflaient de plaisir à chaque fanfare de la musique. On l'appelait mademoiselle Joséphine, ou Joséphine et même Fifine tout court. Lorsqu'elle apprit que j'étais Allemand, elle fut très contente, et me pria de lui faire cadeau d'une peau d'ours, car depuis des années, disait-elle, elle désirait posséder une peau d'ours pour en faire une descente de lit ; que c'était son rêve ! Elle me croyait plus septentrional que je ne l'étais, et probablement ces dames s'imaginent que dans mon pays on n'a qu'à étendre la main pour saisir un ours au collet et faire bonne prise de sa peau. Elle était si insouciante, son sourire était si caressant, son petit parler était si doux, son gazouillement résonnait si délicieusement dans mon cœur, que j'aurais très volontiers, quelque bon patriote que je sois, sacrifié les peaux de tous les ours d'Allemagne pour plaire à cette enchanteresse française.

Je notai tout de suite sa demande sur mon carnet, et en prenant son adresse je lui promis qu'elle me verrait bientôt arriver chez elle avec ma peau d'ours allemande. En attendant je la priai de me faire l'honneur d'accepter de moi un fruit plus méridional, c'est-à-dire une orange. Elle accepta sans cérémonie, en disant qu'après les pieds de cochon à la sainte Ménéhould, ce qu'elle aimait le plus, c'étaient les oranges. « Mais pour ceux-là, les pieds de cochon, ajouta-t-elle, je les adore, je les idolâtre, et pour ce plat je ferais des bassesses. » Pendant que mademoiselle Joséphine mangeait et savourait son orange, ou pour employer sa propre locution, pendant qu'elle s'identifiait avec elle, je tâchai de l'entretenir d'une manière aussi agréable qu'instructive. A propos des peaux d'ours je lui parlai zoologie, j'abordai même la question la plus scabreuse de l'anatomie comparée, la question de la queue, à savoir si l'homme primitif a été doué d'une queue comme les singes, et si la race humaine a plus tard perdu cet ornement antédiluvien par quelque maladie plus ou moins honorable ? Mademoiselle Joséphine fut émerveillée de ma grande érudition, et à plusieurs reprises elle me dit : « Monsieur, vous irez loin ! » Je ne doute pas qu'elle ne m'ait donné un bon coup d'épaule, en faisant la propagande de mes talents dans tout le faubourg

Saint-Jacques et les rues adjacentes. C'est par les femmes que les réputations se font à Paris.

Quelque grande que soit ma gratitude envers elle, je suis pourtant forcé d'avouer avec franchise que dans mon entretien avec mademoiselle Joséphine je m'aperçus que la pauvre fille était très ignorante, et qu'elle ne connaissait même pas les notions ethnographiques les plus élémentaires. Elle ignorait, par exemple, que la ville de Hambourg est une république comme autrefois Athènes, et qu'elle est située près d'Altona, où se trouve le tombeau de Klopstock. Elle ne savait guère non plus quelle différence il y a entre les Prussiens et les Russes, entre la schlague et le knout. Elle s'imaginait que l'astronomie était une invention de M. Arago, et quand je lui appris que la terre, le globe que nous habitons, tourne continuellement autour du soleil, elle s'écria : " Quelle horreur ! la seule idée d'un tel tournoiement me donne le vertige ! " Son corps grêle et délicat frémit comme un tremble, et elle reprit : " Qui vous a donc dit que la terre tourne autour du soleil ? " Quand je répondis que c'était un Polonais nommé Kopernic, elle haussa les épaules et s'écria : " Un Polonais ? alors je n'en crois pas un mot. Il faut toujours se méfier de ce que disent les Polonais ; ils n'ont pas inventé la vérité. Vous autres Allemands, avec votre profond savoir, vous êtes trop crédules. Est-ce que chez vous les femmes aussi croient à ces billevesées d'un tournoiement de la terre qui font en même temps tourner le cœur ? alors elles sont probablement moins nerveuses que nous, Françaises, et elles peuvent aussi, pour cette raison, supporter des études plus fortes; on m'a dit que les Allemandes sont mille fois plus instruites que nous et qu'elles savent par cœur toutes les momies d'Egypte. En vérité, nous autres jeunes personnes en France sommes mal éduquées, nous n'apprenons rien du tout, et moi qui vous parle, voyez-vous, je n'ai reçu aucune instruction : tout ce que je sais de l'histoire naturelle je l'ai appris de moi-même. "

En flatteur galant, je taxai d'exagération ces aveux d'ignorance nationale, et j'allai même jusqu'à rabaisser un peu outre mesure l'instruction des demoiselles allemandes. Je soutins qu'elle n'était pas aussi parfaite qu'on se le figure à l'étranger, qu'elle était même très défectueuse, et que, par exemple, j'avais vu dans ma patrie des jeunes filles soi-disant bien élevées

qui ne savaient pas chanter les chansons grivoises de Béranger ! " C'est impossible ! " s'écria mademoiselle Joséphine.

Je me souviens aujourd'hui, à propos de cette excellente personne, des paroles de Méphistophélès qui, en faisant boire à Faust de la coupe enchantée, lui dit : " Avec ce breuvage dans le ventre, tu prendras chaque cotillon pour une Hélène. " La nouveauté du genre est le philtre qui opère le même charme sur tout Allemand nouveau débarqué à Paris. Il raffole du minois de la première grisette venue, comme il est ravi de la cuisine du plus mauvais gargotier du Palais-Royal où l'on dîne à 2 fr. par tête. Mais ce sont pour lui de nouveaux mets avec des sauces étrangères. Plus tard on a des nausées en se rappelant d'avoir avalé cette ratatouille équivoque et ultra épicée ; car nous avons dîné depuis dans des restaurants de bonne compagnie, avec des dames de bonne compagnie, et nous y avons appris à apprécier ces plats à la fois piquants et simples qui sont cuits à point, arrangés avec art, parfois un peu faisandés, mais toujours d'un goût exquis.

Le soir du même jour que j'avais visité la Grande-Chaumière, où je vis les grands hommes de France encore dans l'état embryonaire, un de mes compatriotes qui était déjà répandu dans le monde, m'introduisit dans un local qui avait quelque analogie avec celui dont je viens de parler. Le sexe féminin y était en majorité. C'est là que je fis la connaissance d'un grand homme qui alors était arrivé à l'apogée de sa grandeur. Depuis, sa célébrité a baissé, mais en France rien n'est stable, et les grands hommes s'éclipsent bien vite ; ils arrivent pour disparaître. Le grand homme dont je parle était le fameux Chicard, corroyeur-chorégraphe, d'une carrure fortement sculptée, et dont la face rubiconde contrastait à merveille avec sa cravate d'une blancheur éblouissante ! Dans sa grave componction il ressemblait à un adjoint de mairie qui s'apprête à couronner une rosière. J'admirai beaucoup sa danse, et lorsque j'eus l'honneur de lui présenter mes hommages, je lui fis remarquer que sa manière de danser ressemblait au plus haut degré à l'antique danse appelée le *Sélènos*, danse qu'on exécutait aux fêtes Dionysiades de la Grèce, et qui avait reçu son nom de Sélène, le digne nourricier de Bacchus. M. Chicard me fit de grands compliments sur mon érudition, et me présenta à quel-

ques dames de sa connaissance qui, à leur tour, ne manquèrent pas de me dire des choses agréables et de prôner en tous lieux mon profond savoir, de sorte que ma réputation se répandit bientôt dans tout Paris, et que des directeurs de journaux vinrent me trouver pour obtenir ma collaboration.

Parmi ceux-ci, se trouvait aussi M. Victor Bohain, et je me souviens avec un véritable plaisir de cette figure joviale et spirituelle, qui, par d'aimables incitations, contribua beaucoup à dérider le front du rêveur allemand. Il venait de fonder *l'Europe littéraire*, et en sa qualité de directeur en chef, il vint me trouver pour m'inviter à écrire pour son journal quelques articles sur l'Allemagne, dans le genre du livre de madame de Staël, comme il disait. Je lui promis de fournir ces articles, mais je lui fis observer expressément que je les écrirais dans un genre tout à fait différent de celui qu'il me désignait. " Cela m'est égal, répondit-il en riant, j'admets comme Voltaire tous les genres, excepté le genre ennuyeux. " Par précaution, afin que le pauvre littérateur allemand ne fût pas exposé à tomber dans le genre ennuyeux, l'ami Bohain m'invitait souvent à dîner et arrosait mon esprit de vin de Champagne. Personne ne savait mieux que lui ordonner un dîner où l'on ne goûtait pas seulement les merveilles de l'art culinaire, mais aussi la conversation la plus délicieuse ; personne ne savait mieux que lui faire les honneurs d'une maison, personne ne savait mieux représenter que Victor Bohain. Aussi est-ce indubitablement à juste titre qu'il a compté aux actionnaires de son *Europe littéraire* à peu près 100,000 francs de frais de représentation. Sa femme était très jolie, et elle possédait une gentille levrette, qu'on appelait Ji-Ji, en l'honneur de son précédent maître, le spirituel critique du *Journal des Débats*. Ce qui contribuait parfois à donner à notre excellent hôte l'air le plus enjoué qu'on puisse s'imaginer, c'était sa jambe de bois ; et quand il versait le champagne à ses convives, il clochait autour de la table, d'une façon si charmante qu'il rappelait Vulcain au banquet de l'Olympe, lorsque le fils boiteux de Junon usurpait les fonctions d'Hébé et produisait cette grande hilarité des Dieux, dont le fou rire était inextinguible, comme le dit Homère. Qu'est-il devenu, l'ingénieux Bohain ? Il y a longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Je le vis pour la dernière fois, il y a dix ans, dans

l'hôtel de la Couronne à Granville. Il s'était établi alors à Londres, pour étudier la dette nationale anglaise, dont il admirait les proportions colossales ; peut-être aussi oubliait-il dans cette occupation les ennuis de petites dettes privées. C'est d'Angleterre que pour humer l'air français il était venu passer un jour dans ce petit port de la Basse-Normandie, nommé Granville. Je l'y trouvai attablé à côté d'une bouteille de champagne et d'un bon bourgeois au gros ventre, au front déprimé et à la bouche béante, à qui il expliquait le projet d'une affaire dans laquelle on pouvait compter sur un million de bénéfice, comme le prouvaient les chiffres les plus positifs. Victor Bohain avait toujours un grand talent pour les spéculations, non pas métaphysiques mais industrielles, et quand il imaginait une affaire, il y avait toujours à gagner un million, jamais moins d'un million. Ses amis l'appelaient pour cette raison *Messer Millione*, comme fut nommé autrefois Marco Polo à Venise, lorsque après son retour de l'Orient il racontait, sous les arcades de Saint-Marc, à ses compatriotes ébahis, combien de cent millions et encore de cent millions d'habitants il avait rencontrés dans les pays lointains où il avait voyagé, en Chine, dans la Mongolie, dans l'Inde, etc., etc. La géographie la plus moderne a réhabilité la mémoire de l'illustre Vénitien qu'on avait regardé pendant longtemps comme un charlatan ; et nous pouvons soutenir également au sujet de notre *Messer Millione* de Paris, que ses projets industriels étaient toujours conçus et combinés d'une manière ingénieuse, et que ce n'est que par d'incalculables vicissitudes du hasard qu'ils ont parfois mal réussi. Plus d'un de ces projets a apporté des bénéfices considérables, après être tombé entre les mains d'hommes d'affaires d'une capacité moins grandiose, mais qui avaient l'avantage de ne pas savoir aussi bien faire les honneurs d'une entreprise, ni représenter aussi magnifiquement que Victor Bohain. *L'Europe littéraire* aussi était une conception parfaite, le succès en semblait assuré, et je n'en ai jamais pu comprendre la chute. Encore la veille même du jour où commença la stagnation, Victor Bohain donna dans les salles de rédaction de son journal un bal splendide, où il dansa avec ses trois cents actionnaires, aussi courageusement que jadis, à la veille du jour de la bataille des Thermopyles, Léonidas dansa

avec ses trois cents Spartiates. Toutes les fois que je vois dans la galerie du Louvre le tableau de David, qui représente cette scène héroïque, je songe à la dernière danse de Victor Bohain ; il se tenait sur une jambe, absolument de même que le roi de Lacédémone sus la toile classique de David. — Voyageur ! quand tu descends, à Paris, la Chaussée d'Antin pour prendre les boulevards, et qu'à la fin tu arrives près d'un défilé boueux, appelé la rue Basse-du-Rempart, sache que tu te trouves ici auprès des Thermopyles de *l'Europe littéraire*, où Victor Bohain tomba héroïquement avec ses trois cents actionnaires.

Les articles que j'eus à écrire pour ce journal éphémère, et que j'y fis imprimer, me donnèrent l'idée de parler plus amplement sur l'Allemagne, et j'accueillis avec plaisir la demande que me fit le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, d'écrire pour sa revue une série d'articles sur le développement intellectuel de mon pays. Ce directeur n'était rien moins qu'un joyeux compagnon comme *Messer Millione*, il péchait plutôt par un excès de sérieux. Depuis, par un labeur consciencieux et honnête, il a réussi à faire de son journal une véritable revue des deux mondes, c'est-à-dire une revue répandue dans tous les pays civilisés, où elle représente le génie et la grandeur de la littérature française. C'est donc dans cette revue que je publiai mes nouvelles élucubrations sur l'histoire intellectuelle et sociale de ma patrie : mademoiselle Joséphine avait bien raison de prédire que j'irais loin. Le grand retentissement qu'eurent ces travaux me donna le courage de les rassembler, de les compléter, et c'est ainsi, cher lecteur, que se forma le livre *de l'Allemagne* que tu tiens dans tes mains.

J'ai voulu révéler ici non seulement le but de ce livre, sa tendance et ses intentions polémiques, mais aussi de quelle manière il prit naissance, j'ai voulu donner toute sa genèse, afin que le lecteur pût apprécier le degré de foi et de confiance qu'il peut accorder à mes jugements. Je n'ai pas écrit dans le genre de madame de Staël, et bien que je me sois efforcé d'être aussi peu ennuyeux que possible, j'ai cependant renoncé d'avance à tous ces effets de style et de phrase, qu'on rencontre chez madame de Staël, cet écrivain le plus grand de France pendant l'empire. Oui, l'auteur de *Corinne* surpasse, à mon sens, tous ses contemporains français, et je ne puis assez admirer le brillant

feu d'artifice de sa diction ; mais ces fusées spirituelles laissent malheureusement derrière elles une obscurité très nauséabonde. Nous sommes aussi forcé d'avouer que son génie, loin d'être sans sexe, comme il aurait dû l'être selon sa propre définition, est essentiellement féminin. Hélas ! son génie est femme, il en possède toutes les infirmités et tous les caprices, et je ne saurais assez répéter que c'était bien mon devoir de contredire le magnifique commérage du génie cotillon de madame de Staël. C'était d'autant plus nécessaire, que les objets traités par elle dans le livre *de l'Allemagne* étaient inconnus aux Français et possédaient pour eux le charme dangereux de la nouveauté, comme par exemple tout ce qui a rapport à la philosophie allemande et à notre école romantique. Je crois avoir donné dans mon livre, sur ces deux sujets, les éclaircissements les plus sincères, et le temps a confirmé ce qui, à l'époque où je l'avançais, paraissait inouï et impossible.

Oui, pour ce qui regarde la philosophie allemande, j'avais divulgué sans retenue le secret de l'école ; enveloppé dans des formules scolastiques, il n'était connu qu'aux initiés de première classe. Mes révélations excitèrent en France le plus grand étonnement, et je me rappelle que d'éminents penseurs de ce pays m'ont avoué avec naïveté qu'ils avaient toujours pris la philosophie allemande pour un certain brouillard mystique, dans lequel la divinité était cachée comme dans un sanctuaire de nuages, et que les philosophes allemands leur avaient toujours paru être des visionnaires extasiés, qui ne respiraient que la piété et la crainte de Dieu. Ce n'est pas de ma faute s'il n'en a jamais été ainsi, mais que la philosophie allemande est justement le contraire de ce qu'on avait l'habitude de nommer jusqu'à présent piété et crainte de Dieu. Le plus conséquent de ces enfants terribles de la philosophie, notre moderne Porphyrius qui porte réellement le nom de *Fleuve-de-feu* (Feuerbach), proclama, de concert avec ses amis, le plus radical athéisme comme le dernier mot de notre métaphysique. Avec une frénésie de bacchantes, ces zélateurs impies arrachèrent le voile bleu du ciel allemand, en s'écriant : Voyez, toutes les divinités se sont enfuies, et là-haut ne réside plus qu'une vieille femme aux mains de fer et au cœur désolé : la Nécessité.

Ah ! ce qui semblait naguère si étrange, se prêche maintenant

sur tous les toits au delà du Rhin, et l'ardeur fanatique de beaucoup de ces prédicants est épouvantable ! Nous avons maintenant des moines de l'impiété, des Torquemada de l'athéisme qui feraient brûler M. Arouet de Voltaire, parce qu'au fond du cœur le seigneur de Ferney n'était qu'un déiste endurci. Tant que de semblables doctrines étaient restées le privilége secret d'une aristocratie de gens lettrés ou d'hommes d'esprit, et qu'elles se discutaient en un langage de coterie savante, que n'entendaient pas les domestiques placés derrière nous pour nous servir, pendant que nous blasphémions dans nos petits soupers philosophiques ; tant qu'il en était ainsi, j'appartenais, moi aussi, à ces frivoles esprits forts dont la plupart ressemblaient aux grands seigneurs libéraux qui, avant la révolution, cherchaient à désennuyer leur monotone vie de cour par le charme des nouvelles idées subversives. Mais quand je m'aperçus que le populaire se prenait également à discuter les mêmes thèmes dans ses symposions crapuleux où la chandelle ou le quinquet remplaçait les bougies ou les girandoles ; quand je vis l'existence de Dieu niée par de sales savetiers et des garçons tailleurs décousus, quand l'athéisme commença à sentir le suif, l'eau-de-vie de *schnaps* et le tabac, — alors mes yeux se dessillèrent, je compris par les nausées du dégoût ce que je n'avais pu comprendre par la raison, et je fis mes adieux à l'athéisme.

A vrai dire ce n'était pas seulement le dégoût qui me fit reculer et me poussa à déserter les opinions irreligieuses. La peur y était pour quelque chose, car j'avais vu l'athéisme former une alliance plus ou moins occulte avec le socialisme le plus avancé, ou, pour laisser de côté toute hypocrisie de dénomination, avec le communisme. Cette peur n'était pas celle d'un richard qui tremble pour ses capitaux, mais bien la terreur secrète de l'artiste et du savant qui voit menacée toute notre civilisation humaniste, ce fruit d'un labeur de trois siècles et le véritable élément de notre vie moderne. Or, cette civilisation sera détruite un jour par les communistes, et quoiqu'en théorie un généreux entraînement puisse me porter à sacrifier les intérêts de l'artiste et du savant aux besoins des masses souffrantes, déshéritées et exploitées, néanmoins, dans le domaine des faits, j'ai horreur de tout ce

qui se fait par la multitude, et je n'en peux pas supporter le moindre attouchement. J'aime le peuple, mais je l'aime à distance ; j'ai toujours combattu pour l'émancipation du peuple, c'était la grande affaire de ma vie ; cependant, dans les plus chaleureux moments de mes luttes, j'évitais le moindre contact avec les masses. Je ne leur ai jamais prodigué des poignées de main. Un démocrate enragé de mon pays me dit un jour qu'il tiendrait sa main sur le feu pour la purifier, s'il avait eu le malheur de toucher celle d'un roi ; moi je répondis que si sa majesté le peuple, le souverain en qui réside tout pouvoir légitime, avait serré ma main, je la laverais. Le peuple, ce pauvre roi en haillons, a trouvé des flagorneurs, des courtisans plus effrontés que ne furent jamais ceux de Byzance ou de Versailles. Ils le flattent continuellement en s'extasiant sur ses perfections et ses vertus. Ils s'écrient : " Ah ! que le peuple est beau ! que le peuple est bon ! et qu'il est intelligent, ce beau et bon peuple ! " Non, le peuple n'est pas beau, au contraire il est laid ; mais sa laideur vient de la saleté, et elle disparaîtra aussitôt qu'on aura institué des étuves publiques où sa majesté le peuple pourra se baigner gratuitement. Le peuple n'est pas bon non plus, il est plutôt très méchant, mais il mord parce qu'il a faim ; il faut lui donner à manger, et alors le vilain grand marmot sera très gentil et gracieux, et il sourira comme font tous les rois quand ils ont bien dîné. Le peuple n'est pas non plus intelligent, il est aussi stupide qu'il est permis de l'être à un monarque ; il est parfois aussi brute que ces Brutus dont il fait ses mandataires quand il s'empare pour un moment du pouvoir absolu ; — il se fie seulement aux ambitieux qui parlent le jargon de ses passions, et il déteste l'homme de bien qui s'évertue à l'éclairer sur ses véritables intérêts. Permettez au peuple de choisir entre le juste des justes et le plus fieffé brigand, il s'écriera toujours : " Nous voulons Barrabas ! vive Barrabas ! " A Paris comme à Jérusalem, toujours le même cri ! Pour faire cesser cette ignorance populaire, il faut, après avoir donné à manger au peuple (car la mangeaille est la chose principale), il faut, dis-je, établir des écoles gratuites où le peuple soit instruit, où il reçoive aussi la nourriture de l'esprit, et alors vous verrez comme ces animaux féroces s'humaniseront, comme ils deviendront intelligents, peut-être même aussi spirituels que nous

autres le sommes. Vous en verrez surgir plus d'un qui fera des vers comme le perruquier savant Jasmin, ou des livres en prose comme mon compatriote le garçon tailleur Weitling.

Je ne puis penser à ce fameux tailleur Weitling sans me rappeler la singulière impression qu'il fit sur moi lors de notre rencontre dans la boutique du libraire Campe à Hambourg. Le bon Dieu au haut du ciel doit avoir bien ri de la mine que je fis soudain quand cet illustre tailleur vint à ma rencontre et se présenta à moi comme un collègue professant les mêmes doctrines de destruction sociale et d'athéisme. J'aurais bien désiré dans ce moment-là qu'il n'existât pas de Dieu, afin qu'il ne fût pas témoin de la confusion et de la honte que j'éprouvais d'appartenir à un tel compagnonnage ! Le bon Dieu qui est la bonté même, comme dit la chanson, me pardonnera volontiers mes anciens torts en me tenant compte de l'humiliation que m'a value mon entrevue avec Weitling. Ce qui blessa surtout mon orgueil, ce fut le peu de déférence que le drôle me témoigna en me parlant. La casquette sur la tête, il était assis sur un escabeau, se frottant avec la main au-dessus de la cheville de sa jambe droite, qu'il tenait élevée en l'air, de façon que son genou lui touchait au menton. J'attribuais cette singulière position aux habitudes de métier du tailleur, sans pouvoir toutefois m'expliquer pourquoi il se frottait continuellement la jambe. Lorsque je lui en demandai la cause, il me dit d'un ton tout à fait insouciant, comme si c'était la chose la plus simple du monde, que pendant sa résidence dans les différents cachots de la confédération germanique on lui avait souvent mis les fers aux pieds, et que sa jambe se ressentait toujours de la douleur que lui avait causé la pression de quelques anneaux trop étroits. — A cet aveu naïf, je dois avoir fait la même grimace que celle du loup dans la fable, au moment qu'il s'aperçut du poil ras au cou de son camarade le chien, et que celui-ci lui expliqua cette circonstance en disant: " Dans la nuit on m'attache à la chaîne." Je crois que j'ai reculé de plusieurs pas quand, avec le geste familier d'un bohémien s'adressant à un gueux initié dans les habitudes extralégales de la confrérie vagabonde, Weitling me révéla cet incident qu'il portait quelquefois des chaînes, non des chaînes métaphoriques comme tout le monde en porte de nos jours,

mais de véritables chaînes forgées de fer et rivées au cou ou à la jambe. — Vraiment cela n'est guère comme il faut, et un homme de bonne compagnie ne doit pas s'encanailler avec des individus ferrés de cette espèce. Ce qui me fit reculer, ce ne fut cependant pas la crainte de partager le sort de pareils compagnons, mais bien la contrariété d'avoir à subir leur affreuse société. — Singulières contradictions dans les sentiments du cœur humain ! Moi qui avais un jour à Munster, baisé avec des lèvres brûlantes les reliques du tailleur Jean de Leyde, ainsi que les chaînes qu'il avait portées, et les tenailles avec lesquelles on l'avait torturé, et qui sont conservées dans une niche devant l'hôtel de ville de Munster, — moi qui avais voué un culte fervent au tailleur mort, je sentis une invincible aversion à l'approche du tailleur vivant, de cet homme qui était pourtant l'apôtre et le martyr de la même cause pour laquelle avait souffert Jean de Leyde, le roi de Sion de glorieuse mémoire. Je ne peux pas expliquer ce phénomène, cet égarement de l'esprit humain, et je me borne à le constater ici, quelque défavorables et dures que puissent être les interprétations qu'un tel aveu pourra rencontrer.

Du reste, ce Weitling était un homme de talent, il n'était pas dépourvu d'idées, et son petit livre intitulé *les Garanties de la Société* fut alors le catéchisme des communistes allemands. Le nombre de ceux-ci s'est accru depuis d'une manière formidable, et leur parti est sans contredit à cette heure le plus fort de tous au delà du Rhin. Les ouvriers allemands forment le noyau d'une armée de prolétaires très bien endoctrinée sinon disciplinée. Ces ouvriers allemands professent presque tous l'athéisme, et pour dire la vérité ils ne peuvent se dispenser de cette négation complète des idées religieuses du passé sans se trouver en contradiction avec leur principe, et dès lors sans tomber dans l'impuissance. Ces cohortes de la destruction, ces démolisseurs effroyables, qui menacent toute notre vieille société décrépite, sont de beaucoup supérieurs aux chartistes d'Angleterre et aux niveleurs et égalitaires des autres pays. Les chartistes anglais sont seulement poussés par la faim et non pas par une idée, et aussitôt qu'ils se seront rassasiés de *rostbeaf* et de *plumpudding* et désaltérés de bonne *ale*, ils ne seront plus dangereux : affamés, ils sont forts ; repus, ils tomberont à terre

comme les sangsues. Les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes le plus capables et les caractères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir. Tous les autres partis et leurs représentants tudesques sont morts, archimorts et bien enterrés sous la voûte de l'église de Saint-Paul à Francfort. Je n'exprime pas ici des vœux ni des regrets ; je relate des faits et je dis la vérité.

On ne doit pas attribuer à un trop grand don prophétique le mérite que j'ai d'avoir annoncé depuis longtemps dans mon livre *de l'Allemagne* les terribles symptômes des événements qui ne se sont accomplis que plus tard. Moi qui avais vu couver les œufs d'où sortirent les nouveaux oiseaux, j'ai pu facilement prédire quelles chansons nouvelles on fredonnerait et sifflerait et gazouillerait plus tard en Allemagne. J'avais vu Hegel assis avec sa triste mine de poule couveuse sur les œufs funestes, et j'avais entendu son gloussement. Pour dire la vérité, j'ai rarement compris ce pauvre Hegel, et ce n'est que par des réflexions arrivées après coup que je parvins à saisir le sens de ses paroles. Je crois même qu'il ne voulait pas être compris du tout, et que c'est pour cela qu'il avait adopté un langage si morose et si entortillé ; la même cause nous explique peut-être aussi sa prédilection pour des personnes dont il était sûr qu'elles ne le comprenaient point, et qu'il pouvait donc avec toute sécurité honorer de son intimité. Leur médiocrité était une garantie de discrétion. C'est ainsi que nous ne pouvions comprendre la grande amitié qui existait entre le profond philosophe Hegel et l'idiot Henri Beer, frère défunt de M. Giacomo Meyerbeer, le grand homme que vous savez ; ils étaient inséparables, et le spirituel Félix Mendelsohn expliquait ce phénomène par la malicieuse remarque que Hegel ne comprenait pas ce M. Henri Beer. Mais je pense maintenant que la vraie cause de cette intimité était chez Hegel la conviction parfaite de n'être compris par Henri Beer en rien de ce qu'il disait, et de pouvoir donc sans gêne se livrer en sa présence à tous ses épanchements du moment. D'ailleurs la conversation de Hegel

n'était jamais autre chose qu'une espèce de monologue. Il semblait toujours se parler à lui-même avec le ton sépulcral de sa voix sans timbre qui allait très bien à sa pensée. Parfois je fus frappé de la vulgarité baroque de ses images dont beaucoup me sont restées daguerréotypées dans la mémoire. Un soir, dans sa maison, prenant le café après le dîner, je me trouvais à côté de lui dans l'embrasure d'une fenêtre, et moi, jeune homme de vingt ans, je regardais avec extase le ciel étoilé, et j'appelais les astres le séjour des bienheureux. Mais le maître grommela en lui-même : "Les étoiles, hum ! hum ! les étoiles ne sont qu'une lèpre luisante sur la face du ciel." — "Au nom de Dieu ! m'écriai-je, il n'y a donc pas là-haut un local de béatitude pour récompenser la vertu après la mort ?" Mais Hegel, me regardant fixement de ses yeux blêmes, me dit d'un ton sec : "Vous réclamez donc à la fin encore un bon pourboire pour avoir soigné madame votre mère pendant sa maladie ou pour n'avoir pas empoisonné monsieur votre frère ?" A ces mots il se retourna tout craintif, mais parut aussitôt rassuré en voyant que ses paroles n'avaient été entendues par personne autre que Henri Beer, qui s'était approché de lui pour l'inviter à une partie de whist.

Combien il est difficile de comprendre les écrits de Hegel, combien on s'y trompe facilement en croyant comprendre tout en n'ayant appris qu'à construire des formules dialectiques, c'est ce dont je ne m'aperçus que bien des années plus tard, ici à Paris, quand je me mis à dépouiller les idées hégéliennes de leur idiome abstrait et diffus, et à les traduire dans la langue maternelle du bon sens et de l'intelligibilité universelle, c'est-à-dire en français. Dans la langue française il faut savoir exactement ce qu'on a à dire, et l'idée la plus bégueule est forcée de laisser tomber ses jupes mystiques et de se montrer dans toute sa nudité. C'est que j'avais l'intention d'écrire une exposition de la philosophie de Hegel à la portée de tout le monde, et je voulais la joindre à une nouvelle édition de *De l'Allemagne* comme un complément de mon livre. Je me suis occupé de ce travail pendant deux ans, et j'avais réussi, à force de peine et d'efforts, à maîtriser cette matière rebelle et à formuler aussi claires que possible les pensées même les plus embrouillées de cette philosophie. Mais quand mon ouvrage fut enfin terminé, je fus saisi à son aspect

d'un frisson singulier, et il me sembla que le manuscrit me regardait d'un œil étranger, moqueur et même méprisant. J'étais tombé dans une singulière perplexité. L'auteur et son œuvre ne concordaient plus ensemble. C'est qu'à cette époque l'aversion pour l'athéisme, dont j'ai parlé tout à l'heure, s'était déjà emparée de mon âme, et comme je fus forcé de m'avouer que cette impiété avait trouvé son initiative et son principal soutien dans la philosophie de Hegel, celle-ci commença à me peser.

C'est ici l'endroit de faire un aveu qui expliquera mes embarras d'alors.

Je n'avais jamais senti un trop grand engouement pour la philosophie de Hegel, et, quant à une conviction de la vérité véritable de cette philosophie, je n'en pouvais pas avoir du tout. Je ne fus jamais un grand métaphysicien, et j'avais accepté sans examen la synthèse de la philosophie hégélienne dont les conséquences chatouillaient ma vanité. J'étais jeune et superbe, et mon orgueil ne fut pas médiocrement flatté par l'idée que j'étais un dieu. Je n'avais jamais voulu croire que Dieu était devenu homme, je taxais de superstition ce dogme sublime, et plus tard j'en crus Hegel sur parole quand je lui entendis dire que l'homme était Dieu. Une telle idée me sourit, je la pris au sérieux, et je soutins mon rôle divin aussi honorablement que possible. Cet absurde orgueil, loin de détériorer mes sentiments, les exalta jusqu'à l'héroïsme, et mes actions devinrent plus brillantes et plus généreuses que celles de ces pauvres hères vertueux qui agissent seulement pour satisfaire aux commandements du devoir et de la morale. J'étais moi-même la loi vivante de la morale, j'étais impeccable, j'étais la pureté incarnée ; les Madeleines les plus compromises furent purifiées par les flammes de mes ardeurs, et redevinrent vierges dans mes bras. Ces restaurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces. J'étais tout amour et tout exempt de haine. Je ne me vengeais plus de mes ennemis ; car je n'admettais pas d'ennemis vis-à-vis de ma divine personne, mais seulement des mécréants ; et le tort qu'ils me faisaient était un sacrilège, comme les injures qu'ils me disaient étaient autant de blasphèmes. Il fallait bien de temps en temps punir de telles impiétés, mais c'était un châtiment divin qui frappait le pécheur, et non une vengeance

par rancune humaine. Je ne reconnaissais pas non plus à mon égard des amis, mais bien des fidèles, des croyants, et je leur faisais beaucoup de bien. Les frais de représentation d'un dieu qui ne saurait être chiche, et qui ne ménage ni sa bourse ni son corps, sont énormes ; pour faire ce métier superbe, il faut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de beaucoup de santé. Or, un beau matin, — c'était à la fin du mois de février 1848, — ces deux choses me firent défaut, et ma divinité en fut tellement ébranlée qu'elle s'écroula misérablement. Les événements de ces folles journées de Février, où l'on vit la sagesse humaine aux abois et les élus du crétinisme portés en triomphe, furent si inouïs, si fabuleux, qu'ils renversèrent les choses et les idées : si j'avais été un homme sensé, mon itelligence aurait succombé, mais fou comme j'étais, le contraire eut lieu, et, chose curieuse ! ce fut précisément à une époque de démence générale que moi je revins à la raison. Comme beaucoup d'autres dieux déconfits par la révolution de Février, je dus abdiquer ma divinité, et je redescendis à l'état de simple mortel. C'était en effet ce que j'avais de mieux à faire. Je rentrai dans le bercail de la foi, et je reconnus volontiers la toute-puissance de l'Être suprême qui règle seul les destinées du monde, et à qui depuis j'ai confié aussi l'administration de mes propres affaires, fort embrouillées alors que je les gérais moi-même. J'ai à présent moins de soucis en me reposant sur la providence de mon intendant céleste, et l'existence d'un Dieu est pour moi un grand bonheur ; je puise dans cette croyance les plus grandes consolations, et elle m'est en même temps aussi commode qu'économique. Je ne m'occupe plus de fastidieuses comptabilités ; en vrai dévot je n'empiète plus sur les attributions du bon Dieu, et je ne donne plus rien aux pauvres gens à qui j'ai autrefois distribué des secours. J'ai pieusement annoncé à ces infortunés que je ne suis plus pour rien dans le gouvernement du monde, et qu'ils doivent dorénavant réclamer l'aide du Seigneur qui réside dans les cieux, et dont le budget est aussi infini que sa miséricorde, tandis que moi, pour suffire jadis à mes penchants divins, j'étais parfois obligé de tirer le diable par la queue, chose bien dure pour un Dieu. Ce n'est pas moi qui ferai désormais la propagande de l'athéisme ; outre ma décadence financière, je ne jouis plus non plus d'une santé brillante, je suis même affecté d'une indisposi-

tion, à la vérité très-légère au dire de mes médecins, mais qui me retient déjà depuis plus de six ans au lit. Dans une telle position, c'est pour moi un grand soulagement d'avoir quelqu'un dans le ciel, à qui je puisse adresser mes gémissements et mes lamentations pendant la nuit, après que ma femme s'est couchée. Quelle terrible chose que d'être malade et seul, sans personne qu'on puisse importuner de la kyrielle de ses doléances ! Qu'ils sont donc sots et cruels ces philosophes athées, ces dialecticiens froids et bien portants, qui s'évertuent à enlever aux hommes souffrants leur consolation divine, le seul calmant qui leur reste. On a dit que l'humanité est malade, que le monde est un grand hôpital. Ce sera encore plus effroyable quand on devra dire que le monde est un grand Hôtel-Dieu sans Dieu.

Les aveux qui précèdent feront comprendre au lecteur bénévole pourquoi je sentis de l'éloignement, et bientôt même une aversion complète pour mon travail sur la philosophie de Hegel. J'avais reconnu que l'impression d'un tel écrit ne pouvait être salutaire ni au public ni à son auteur. — Et un jour que le feu pétillait bien gaiement dans mon foyer, je jetai mon manuscrit dans les flammes, comme avait fait jadis mon ami Kitzler en pareille occasion ; et quand ces feuilles, fruit de tant de labeur, s'envolèrent en fumée, j'entendis dans la cheminée un sifflement ricaneur comme le rire d'un démon.

Ah ! si je pouvais anéantir de la même manière tout ce que j'ai jamais fait imprimer sur la philosophie allemande ! Mais cela est impossible, et comme je ne puis pas même empêcher la réimpression d'ouvrages déjà écoulés, il ne me reste qu'à confesser publiquement les variations qui se sont opérées depuis dans ma pensée, et à rectifier les erreurs que contient mon exposition des systèmes de philosophie allemande développés dans les trois premières parties de mon livre *De l'Allemagne.* J'avais fait imprimer à part ces trois parties, en version allemande, pour le public de mon pays. Comme la dernière édition de cet ouvrage était épuisée il y a un an, et que mon libraire avait le droit d'en publier une nouvelle, j'ai accompagné cette réimpression d'une préface explicative dont je communique ici un passage pour me dispenser de la triste besogne de répéter les mêmes avertissements :

“ Pour l'avouer avec sincérité, j'aimerais à pouvoir me dis-

penser tout à fait de réimprimer ce livre. C'est que, depuis sa publication, mes idées sur bien des choses, et principalement sur les choses divines, ont subi une grande transformation, et plus d'une des opinions que j'émis alors a fait place dans mon esprit à des convictions contraires que je crois meilleures. Mais la flèche n'appartient plus à l'archer, dès qu'elle est partie de la corde de l'arc, et la parole ne nous appartient plus dès qu'elle a quitté nos lèvres et qu'elle a même été multipliée par la presse. En outre, des droits d'éditeur élèveraient contre moi des objections irrécusables, si je voulais ne plus réimprimer ce livre et le retirer de la collection complète de mes ouvrages. Il est vrai que je pourrais employer la ressource usitée en pareil cas, d'adoucir mes expressions et de voiler leur effrayante nudité par des phrases, par des feuilles de vigne hypocrites ; mais je hais du fond de mon âme toute duplicité de langage, toute parole équivoque, tous les expédients de la lâcheté littéraire. Cependant il reste à l'honnête homme, dans toutes les circonstances, le droit imprescriptible d'avouer franchement ses erreurs, et c'est de ce droit que j'userai ici sans crainte ni jactance. Je confesse donc ouvertement et franchement que tout ce qui a rapport dans ce livre à la grande question divine est aussi faux qu'irréfléchi. Aussi irréfléchi que faux est le jugement que j'avais répété, d'après mes maîtres des différentes écoles philosophiques, que le déisme, détruit en théorie par la logique, ne subsiste plus que piteusement dans le domaine d'une foi agonisante. Non, il n'est pas vrai que la critique de la raison par Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu, telles que nous les connaissions depuis Anselme de Cantorbury, ait anéanti en même temps l'idée même de l'existence de Dieu. Le déisme vit, il vit de sa vie la plus véritable, la plus éternelle ; il n'a pas expiré, et il n'a pas été le moins du monde frappé à mort par la nouvelle philosophie allemande. Dans les toiles d'araignée de la dialectique berlinoise, une mouche même ne trouverait pas la mort, et d'autant moins un Dieu. J'ai éprouvé en ma propre personne combien cette dialectique de mes amis de Berlin est peu dangereuse ; elle tue toujours, mais les gens n'en restent pas moins en vie. Le portier de l'École de Hegel, le formidable Ruge, prétendit un jour avec l'aplomb le plus sérieux et le plus pesant qu'il m'avait

assommé avec son bâton de concierge dans les *Annales de Halle*, et cependant à la même époque je me promenais sur les boulevards de Paris, frais et dispos, et plus immortel que jamais. Le brave et bon Ruge ! plus tard il ne put s'empêcher lui-même de rire à pleins poumons, quand ici à Paris je lui fis l'aveu que je n'avais même jamais vu les terribles feuilles assommantes qui devaient me tuer. Mes joues pleines et rubicondes, autant que le bon appétit avec lequel je mangeais les huîtres dont il me régalait, le convainquirent combien peu je méritais la qualification de mort. En effet, j'étais à cette époque encore gros et gras, je me trouvais à l'apogée de mon embonpoint, et j'étais aussi présomptueux que le roi Nabuchodonosor avant sa chute.

" Hélas ! quelques années plus tard s'accomplit en moi un changement et corporel et intellectuel. Combien de fois depuis je pense à l'histoire de ce roi babylonien, qui s'imaginait être lui-même le bon Dieu, mais qui fut misérablement précipité de la hauteur de son orgueil, et rampa sur le sol comme une bête des champs, en mangeant de l'herbe (c'était sans doute de la salade). C'est dans le livre magnifique et grandiose du prophète Daniel que se trouve cette légende de Nabuchodonosor que je recommande, comme un sujet de méditation édifiante, non-seulement au bon Ruge, mais aussi à mon ami Marx, qui est encore plus endurci que lui, et de même aux sires Feuerbach, Daumer, Bruno Bauer, Stirner, Hengstenberg, etc. Il y a dans les saintes Ecritures encore beaucoup de narrations aussi belles que remarquables, qui mériteraient également l'attention de ces dieux bipèdes, que je viens de nommer ; il y a, par exemple, tout au début de la Genèse, l'histoire du Paradis avec l'arbre défendu et le serpent, ce docteur subtil, qui déjà ix mille ans avant la naissance de Hegel, fit un cours complet sur la doctrine hégélienne. En effet, le métaphysicien tentateur du jardin d'Eden y développa avec beaucoup de finesse que l'absolu consiste dans l'identité d'être et de savoir, que l'homme devient dieu par la science, ou, ce qui est la même chose, que Dieu arrive dans l'homme à la conscience de lui-même. — Cette formule de la philosophie hégélienne n'est pas aussi naïve que les paroles rapportées par la Bible : Quand vous aurez mangé du fruit de l'arbre de la science, vous serez comme Dieu ! Madame

Ève ne comprit de toute cette démonstration qu'une seule chose, que le fruit était défendu, et parce qu'il était défendu elle en mangea, la bonne femme. Mais à peine eut-elle mangé de la pomme prohibée, qu'elle perdit son innocence, son ingénuité naturelle : elle trouva qu'elle était bien trop nue pour une personne de son rang, elle, la future aïeule de tant d'illustres rois et empereurs, et elle demanda une robe. Il est vrai qu'elle se contenta d'une robe de feuilles de figuier, mais alors il n'y avait pas d'étoffes de soie, les fabricants de Lyon n'étaient pas encore créés, et il n'existait pas de marchandes de modes ni de couturières dans le paradis — Ah ! que ce paradis doit avoir été beau ! C'est toujours une chose curieuse à constater qu'aussitôt que la femme arrive à la conscience d'elle-même, que son intelligence se réveille, sa première pensée est une robe.

" Ce passage de la Bible ne me sort pas de l'esprit, et j'aurais bien envie d'écrire les paroles du serpent, en guise d'épigraphe, sur le titre de ce livre, comme un avertissement au public, semblable à celui qu'on voit parfois sur des écriteaux suspendus aux grilles d'un parc seigneurial : "Ici se trouvent des chausse-trapes et des piéges à loup. " —

Les pages que je viens de citer sont suivies d'aveux qui expliquent l'influence que la lecture de la Bible a exercée sur l'évolution ultérieure de ma pensée ; c'est à ce saint livre que je dois la résurrection de mes sentiments religieux, et il devint dès lors pour moi une source de salut aussi bien qu'une merveille digne de ma plus haute admiration. Chose curieuse ! après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastringues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit et avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes possibles, sans y trouver ma satisfaction, pas plus que Messaline dans une de ces nuits de débauche, d'où elle sortait " fatiguée mais non assouvie ! " — après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bon homme noir devant la Bible. — Quelle humiliation ! Avec toute ma science je ne suis pas arrivé à un meilleur résultat que le pauvre esclave ignorant qui avait à peine appris à épeler les mots des saintes Ecritures ! L'oncle Tom paraît à la vérité

voir dans la Bible encore bien d'autres choses que moi, pour qui surtout la dernière partie de ce livre n'est pas encore tout à fait claire. Tom la comprend peut-être mieux, parce qu'il y a plus de coups de fouet, choses peu esthétiques qui ont répugné parfois à mon bon goût, quand je lisais les Evangiles et les Actes des apôtres. Un malheureux noir comme l'oncle Tom lit en même temps avec son dos et c'est pourquoi il comprend souvent bien mieux que nous. En revanche, je crois pouvoir me flatter d'avoir saisi mieux que lui le caractère de Moïse dans la première partie du saint livre. Cette grande figure de Moïse ne m'a pas peu imposé. Quel personnage gigantesque ! Je ne puis me figurer qu'Og, roi de Basan, ait été plus grand. Comme le Sinaï semble petit, quand Moïse se tient sur son sommet ! Ce mont Sinaï n'est que le piédestal où posent les pieds du grand homme, tandis que sa tête atteint le ciel où il parle avec Dieu. — Que le bon Dieu me pardonne ce péché, mais souvent il m'a paru lui-même n'être que le reflet rayonnant de Moïse à qui il ressemble à s'y méprendre, autant dans sa colère que dans son amour. Ce serait sans doute un grand péché, ce serait de l'anthropomorphisme païen de vouloir admettre une pareille identité du Dieu avec son prophète ; — mais leur ressemblance est vraiment frappante.

Je n'avais auparavant pas beaucoup aimé Moïse, probablement à cause de l'esprit hellénique qui prédominait en moi, et parce que je ne pardonnais pas au législateur des Juifs sa haine contre tout ce qui est image, contre toute représentation plastique, enfin contre l'art. Je ne voyais pas que Moïse, malgré son inimitié iconoclaste contre l'art, était pourtant lui-même un grand artiste et possédait le vrai génie artistique. Seulement le génie artistique de Moïse, comme celui de ses compatriotes les Egyptiens, était dirigé de préférence vers le colossal et l'indestructible. Mais ce génie de Moïse différait du génie égyptien en ce qu'il ne formait pas ses œuvres d'art de tuiles et de granit ; non, s'il construisait, lui aussi, des pyramides, c'étaient des pyramides d'hommes, il ciselait des obélisques humains, il prit une pauvre tribu de bergers, la pétrit entre ses mains et en forma un peuple capable de braver également les siècles, un peuple grand et saint et éternel, un peuple de Dieu propre à servir de modèle à tous les autres peuples et à

devenir même le prototype de l'humanité entière : il créa Israël ! A bien plus juste titre que le poète romain, cet artiste, fils d'Amram et de la sage femme Iochevit, peut se vanter d'avoir élevé un monument fait pour survivre à toutes les créations d'airain !

De même que le maître, son œuvre non plus, le peuple hébreu, n'a jamais été traitée par moi avec assez de vénération, et cela sans doute encore à cause de ma nature gréco-païenne, je dirais la partialité de mon esprit athénien, qui abhorrait l'ascétisme de la Judée. Ma prédilection pour le monde hellénique a diminué depuis. Je vois à présent que les Grecs n'ont été que de beaux adolescents, tandis que les Juifs ont toujours été hommes, et des hommes puissants et indomptables, non seulement jadis, dans l'antiquité, mais encore jusqu'à nos jours, malgré dix-huit siècles de persécution et de misère. J'ai appris depuis à mieux les apprécier, et si tout orgueil de naissance n'était pas une contradiction saugrenue dans la bouche du champion des principes démocratiques de la Révolution, l'auteur de ce livre pourrait se glorifier d'avoir eu des ancêtres appartenant à la noble maison d'Israël, d'être un descendant de ces martyrs qui ont donné au monde un Dieu, qui ont promulgué le code éternel de la morale, et qui ont vaillamment combattu sur tous les champs de bataille de la pensée.

L'histoire du moyen âge et même celle des temps modernes ont rarement noté dans leurs annales les noms de ces chevaliers de Dieu, car ceux-ci combattaient d'ordinaire la visière baissée. Pas plus que les hauts faits des Juifs, leur véritable caractère n'est connu du monde. On croit les connaître, parce qu'on a vu leurs barbes, mais jamais on n'en a aperçu davantage, et, comme au moyen âge, ils sont encore aux temps modernes un mystère ambulant. Ce mystère sera dévoilé le jour où il n'y aura plus, selon la prédiction du prophète, qu'un seul berger et un seul troupeau, et où le Juste qui a souffert pour le salut de l'humanité recevra sa palme glorieuse.

On le voit, moi qui avais autrefois l'habitude de citer Homère, je cite maintenant la Bible, comme l'oncle Tom. En effet, je dois beaucoup à ce saint livre. Il a réveillé en moi, comme je l'ai dit plus haut, le sentiment religieux. Cette renaissance du sentiment religieux put suffire au poète qui est

peut-être plus que d'autres mortels en état de se passer de dogmes positifs : car lui, le poète, possède la grâce, et devant son esprit se dévoilent tous les symboles et s'ouvrent toutes les portes du ciel. Pour y entrer, je me plais à le dire, il n'a besoin ni de la clef de saint Pierre ni de celle d'aucun autre concierge des différentes églises. Je ne saurais proclamer assez haut devant le public, que mes prétentions à ce privilège de poète sont restées toujours les mêmes, quoique sous ce rapport dans les derniers temps les bruits les plus contradictoires aient couru sur mon compte. Je dois faire mention ici de ces bruits contradictoires, dont je me serais peu préoccupé à une autre époque, où le sourire de l'indifférence se jouait encore sur mes lèvres. Oui, des hommes très charitables, mais non pas très sagaces, de l'Allemagne protestante, m'ont demandé avec instance si la religion évangélique luthérienne, que j'avais professée jusqu'alors avec une tiédeur peu édifiante, avait trouvé en moi une sympathie plus grande maintenant que j'étais devenu malade et pieux ? Non, mes chers amis, à cet égard aucun changement ne s'est opéré en moi, et si je continue d'appartenir pour ainsi dire officiellement à la croyance protestante et évangélique, c'est parce qu'elle ne me gêne pas du tout, comme elle ne me gênait pas trop non plus autrefois. Il est vrai, et je le confesse sincèrement, lorsque je me trouvai en Prusse et surtout à Berlin, j'aurais volontiers renoncé définitivement, comme beaucoup de mes amis, à tout lien d'église quel qu'il fut, et si je ne l'ai pas fait, c'est uniquement parce que les autorités du pays défendaient le séjour de la Prusse, et surtout celui de Berlin, à quiconque n'était pas membre d'une des religions positives reconnues et privilégiées par l'État. Comme Henri IV, de goguenarde mémoire, avait dit jadis : Paris vaut bien une messe ! je pouvais bien dire à mon tour : Berlin vaut bien un prêche ! et je pouvais comme auparavant subir gaiement ce christianisme éclairé, filtré et épuré de toute superstition, qu'on débitait alors dans les églises de Berlin, et où la divinité du Christ n'était pas même de rigueur, de sorte qu'on pouvait s'en passer comme on peut se passer de tortue dans une soupe à la tortue ; c'était simple affaire de goût. A cette époque j'étais encore moi-même un Dieu, et aucune des religions positives n'avait pour moi plus de prix que les autres ;

je pouvais par courtoisie porter l'uniforme de telle ou telle religion, de même que par exemple l'empereur de Russie se travestit en officier de la garde prussienne, quand il fait au roi de Prusse l'honneur d'assister à une revue de grande parade à Postdam.

Maintenant que par le réveil de mes sentiments religieux, ainsi que par mes souffrances corporelles, bien des changements se sont opérés en moi, — est-ce que maintenant l'uniforme de courtoisie que j'endossais dans les parades de l'église protestante répond en quelque sorte à ma pensée intime ? Est-ce que ma croyance officielle est devenue pour moi plus ou moins une vérité ? C'est une question mal posée, à laquelle je ne saurais répondre ici d'une manière complète ; cependant elle me fournira l'occasion de faire remarquer jusqu'à quel point, selon ma conviction d'aujourd'hui, le protestantisme a bien mérité du salut du monde, et l'on comprendra alors facilement quel est le degré de sympathie qui lui est désormais acquis de ma part. Autrefois, où je portais un intérêt prépondérant à la philosophie, je ne savais apprécier le protestantisme que pour les services qu'il a rendus à l'affranchissement spirituel de l'homme, à la conquête de la liberté de penser ; car c'est sur le sol de cette conquête que purent s'avancer plus tard Leibniz, Kant et Hegel. Luther, ce puissant sapeur à la hache formidable, dut précéder ces champions de la pensée et leur frayer le chemin. Sous ce rapport aussi j'avais représenté la réforme comme le point de départ de la philosophie allemande, et j'avais justifié ainsi le parti guerroyant que je pris pour les intérêts du protestantisme. A présent, dans mes années avancées, où le sentiment religieux longtemps comprimé déborde de nouveau en moi, et où le métaphysicien naufragé s'accroche à la Bible : à présent j'apprécie le protestantisme tout particulièrement à cause de ses mérites pour la découverte et la propagation de l'Écriture sainte. Je dis la découverte, car les Juifs qui avaient sauvé la Bible lors du grand incendie du second temple, et qui, pourchassés d'un pays à l'autre durant tout le moyen âge, l'avaient transportée avec eux dans toutes les pérégrinations de l'exil, — pour ainsi dire comme une patrie portative, — tenaient ce trésor soigneusement caché dans leur *ghetto*, où les savants allemands, précurseurs de la ré-

forme, se glissaient furtivement pour apprendre l'hébreu qui était la clef du bahut renfermant les véritables richesses d'Israël. Un de ces savants, et le plus illustre, était le docteur Reuchlinus, et ses ennemis, la clique des Hochstraaten à Cologne, qu'on faisait passer pour d'imbéciles *obscuri viri*, n'étaient nullement des idiots, mais au contraire des inquisiteurs pleins de perspicacité, qui prévoyaient très bien le malheur qu'apporteraient à l'Eglise la connaissance et la vulgarisation des saintes Ecritures : c'est de là que vint leur rage de persécution contre tous les livres hébreux, qu'ils conseillaient de brûler sans exception, tandis qu'ils cherchaient à faire exterminer par une populace fanatisée les recéleurs de ces livres, les drogmans de la langue sacrée, les Juifs. Maintenant que les causes de ces conflits ont été mises à jour par l'histoire, on voit combien chacun avait raison au fond. Les *obscuri viri* croyaient que le salut du monde était en péril, et tous les moyens, le mensonge et le meurtre, leur semblaient permis, surtout à l'endroit des Juifs. C'était chose facile que de lâcher contre eux le pauvre peuple, ces enfants d'une misère héréditaire, qui haïssaient déjà suffisamment les Juifs à cause de leurs richesses amassées ; car, remarquez le bien, ce qui est appelé aujourd'hui la haine des prolétaires contre les riches, s'appelait autrefois la haine contre les Juifs. En effet, ces derniers étant exclus de toute possession territoriale et de tous les métiers et corporations industriels, et n'ayant par conséquent que la ressource du commerce et des affaires d'argent, que l'Eglise réprouvait et interdisait à ses fidèles, les Juifs étaient légalement condamnés à devenir riches, haïs et assassinés. Ces assassinats, il est vrai, étaient dans ces temps naïfs encore couverts d'un manteau religieux, et l'on disait qu'il fallait exterminer ceux qui avaient jadis crucifié Notre Seigneur. Chose étrange ! justement le peuple qui avait donné un Dieu au monde, et dont toute la vie ne respirait que la crainte de Dieu, fut décrié comme déicide ! Nous vîmes la parodie sanglante d'une telle démence, alors qu'éclata la révolution de Saint-Domingue, où une bande de nègres qui saccagea les plantations et massacra les créoles, avait à sa tête un fanatique noir, qui portait un immense crucifix et hurlait comme un forcené : Les blancs ont tué le Christ, allons tuer tous les blancs !

Oui, c'est à ces mêmes Juifs, auxquels le monde doit son Dieu, qu'il est aussi redevable de la parole divine, de la Bible : de même qu'ils la sauvèrent du sac de Jérusalem, ils surent la sauver aussi plus tard, lorsque éclata la grande débâcle, je dirais la banqueroute de l'empire romain, et que les peuples du Nord, se ruant sur l'ancien monde païen, le détruisirent et fondèrent sur ses ruines un nouveau monde, aussi barbare qu'eux-mêmes. Durant toute cette période tumultueuse, que nous nommons celle de la migration des peuples, et pendant tout le moyen âge, siècles de superstitions et de rapine, les Juifs, quoique harcelés sans relâche et vivant dans la tourmente d'une fuite continuelle, conservèrent pourtant intact leur précieux dépôt, les saints livres, jusqu'au jour où le protestantisme parut et vint les chercher chez eux, pour les traduire dans les langues de tous les pays et pour les répandre par tout l'univers. Cette propagation a porté les fruits les plus bienfaisants, et elle dure encore jusqu'à ce jour, où la propagande de la Société Biblique remplit une mission vraiment providentielle. Cette mission est plus importante qu'on ne pense, et elle aura en tout cas des conséquences bien différentes de celles que se figurent les pieux patrons de cette Société d'exportation de christianisme britannique. Ces *gentlemen* croient établir la domination d'un étroit et mesquin dogmatisme anglais, propre à leur procurer le monopole du ciel, qui deviendrait un domaine de l'église anglicane, comme l'océan est déjà inféodé à leur puissance maritime. — Mais au lieu de faire de bonnes affaires dans une telle spéculation, les commissionnaires et expéditeurs des saintes Ecritures avancent à leur insu la ruine de toutes les sectes protestantes, qui sans exception vivent de la vie de la Bible, mais qui sans exception aussi seront absorbées par elle, et s'engloutiront dans une autocratie biblique, je pourais dire dans l'empire absolu et universel de la Bible. Cet empire, que l'aveugle dévotion anglaise ou anglomane avance à son insu, est précisément la grande démocratie future où tout homme doit être évêque et roi dans sa propre maison, qui sera à la fois son église et son château. Oui, en répandant la Bible sur tout le globe, en la glissant pour ainsi dire dans les mains de l'humanité entière, par toutes sortes de ruses mercantiles, par la contrebande et le troc, et en la livrant ainsi à l'exégèse de

la raison individuelle, ces propagateurs malavisés fondent le règne du pur sentiment religieux, de l'amour du prochain, de la vraie moralité enfin, qui ne peut être enseignée par des formules scolastico-dogmatiques, mais seulement par des images et des exemples, tels qu'il s'en trouve dans ce saint et beau livre d'éducation, écrit pour des enfants de tout âge, et que nous appelons la Bible.

C'est un spectacle merveilleux, que de regarder les pays où la Bible a déjà exercé, depuis la réformation, son influence salutaire sur les habitants, en imprimant à leurs mœurs, à leur manière de penser et à leurs sentiments, ce cachet de la vie de Palestine qui se manifeste dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Au nord de l'Europe et de l'Amérique, notamment dans les pays scandinaves et anglo-saxons, en général chez les peuples d'origine germanique, et en quelque sorte aussi chez les descendants des anciens Celtes, cette renaissance de la vie de Palestine est tellement prononcée, que dans ces contrées on se croirait transporté au milieu de véritables Juifs. Par exemple, les Ecossais protestants, ne sont-ce pas des Hébreux dont les noms mêmes sont partout bibliques, et dont le jargon onctueusement parabolique et le *cant* peu charitable rappellent parfois la Jérusalem des Pharisiens? On pourrait dire que la religion de cette Ecosse dévote n'est qu'un judaïsme qui mange du porc. Il en est de même dans plusieurs provinces de l'Allemagne septentrionale, dans le Danemark et dans la Suède ; sans parler de bien des nouvelles communes néo-hébraïques des États-Unis, où l'on singe d'une façon pédantesque les mœurs patriarcales de l'Ancien Testament. La vie de Palestine y paraît comme daguerréotypée, les contours en sont scrupuleusement justes, mais le tout a une teinte gris terne, et il y manque le coloris chaud et brillant de la Terre promise. Mais la caricature disparaîtra un jour, et ce qui est vrai et impérissable, les bonnes mœurs, la vie chaste et probe de l'ancien judaïsme, s'épanouira et fleurira dans ces pays d'une manière aussi saintement belle que jadis aux bords bénis du Jourdain et sur les hauteurs sacrées du Liban. On n'a pas besoin de palmiers et de chameaux pour être honnête et bon.

Peut-être ce n'est pas seulement la perfectibilité des peuples

que je viens de mentionner, qui leur a fait adopter si facilement la vie judaïque dans leurs mœurs et dans leur façon de penser. La raison de ce phénomène se trouve peut-être aussi dans le caractère du peuple juif, qui a toujours eu une très grande affinité avec le caractère de la race germanique et plus ou moins aussi avec le génie des Celtes. La Judée m'est toujours apparue comme un fragment de l'Occident perdu au milieu de l'Orient. En effet, avec sa croyance spiritualiste, avec ses mœurs austères et parfois ascétiques, avec sa vie sérieuse, contemplative et presque abstraite, ce pays et ses habitants formèrent toujours le contraste le plus singulier avec les pays et les peuples qui les environnaient et qui, voués au culte le plus ardent, le plus coloré et le plus luxuriant de la nature idolâtrée, passaient leur existence dans la joyeuse ivresse des sens. Israël était assis pieusement sous son figuier, chantant la louange de Dieu invisible, et vivant de la vertueuse vie des justes, tandis qu'alentour les temples de Babylone, de Ninive, de Sidon et de Tyrus retentissaient du bruit des tambours et des cymbales dans ces fêtes monstrueuses et infâmes, dans ces orgies sanglantes et lubriques, dont la description nous fait encore aujourd'hui dresser les cheveux d'épouvante. — Si l'on considère cet entourage impie, on ne peut pas assez admirer la grandeur précoce du peuple juif. Quant à l'amour de la liberté qui régnait au sein de ce peuple, tandis que non seulement dans son voisinage, mais chez toutes les nations de l'antiquité et même chez les Grecs philosophes, l'esclavage était justifié et florissant, je ne veux pas parler ici de cet amour de la liberté chez les Juifs pour ne pas compromettre l'Ancien et le Nouveau Testament auprès des puissants du jour. Jamais, non jamais il n'y a eu de socialiste plus audacieux que notre maître et Seigneur Jésus-Christ, et déjà Moïse donnait, lui aussi, dans le communisme, quoiqu'en homme pratique et sensé il ait seulement cherché à transformer les usages existants par rapport à la propriété. Oui, au lieu de lutter avec l'impossible, au lieu de décréter par un coup de tête l'abolition de la propriété, il ne s'efforça que de la moraliser, il chercha à mettre la propriété en harmonie avec l'équité et le véritable droit de la raison, à la modifier selon les vrais besoins de l'humanité ; et c'est ce qu'il opéra par l'établissement du *jubilé*, où tout héritage aliéné, qui chez un

peuple agricole consiste toujours en terres, retombait en la possession du propriétaire primitif, de quelque manière qu'il fût sorti de ses mains. Cette institution du jubilé forme le contraste le plus tranché avec la *prescription* chez les Romains, où après l'écoulement d'un certain laps de temps, celui qui était de fait possesseur d'un bien, ne pouvait plus être forcé à le restituer au propriétaire légitime, si celui-ci n'était pas à même de prouver que pendant ce temps déterminé il en avait exigé la restitution en due forme. Cette dernière condition laissait libre jeu à la chicane, surtout dans un État où fleurissaient le despotisme et la jurisprudence, et où l'usurpateur riche avait à sa disposition tous les moyens d'intimidation, principalement vis-à-vis du pauvre, qui ne pouvait pas acheter de témoins et faire face aux exigences de la procédure. Le Romain était à la fois soldat et jurisconsulte, et il savait légaliser par sa faconde et les ruses du barreau le butin qu'il avait conquis par la force brutale de l'épée. Il n'y avait qu'un peuple de brigands et d'avocats casuistes qui fût capable d'inventer la prescription et de la consacrer dans le code civil du droit romain, dans ce livre inique, cruel et infernal, qu'on serait tenté d'appeler la Bible de Satan.

J'ai parlé tout à l'heure de la parenté morale, de l'affinité élective qui existe entre les Juifs et les Germains, et sous ce rapport je note ici, comme un trait remarquable, la juste répugnance avec laquelle le vieux droit germanique stigmatise la prescription. Dans la bouche du paysan bas-saxon vit encore de nos jours ce bel et touchant dicton : " Cent ans d'usurpation ne font pas un an de droit." (*Hundert Jahr Unrecht machen nicht ein Jahr Recht*). La législation de Moïse protesta d'une manière encore plus décidée contre l'abominable loi de la prescription, en instituant le jubilé. Moïse ne voulait pas abolir la propriété, il voulait plutôt que chacun en possédât, afin que personne ne devînt par la pauvreté un valet, un serf, avec des sentiments serviles. La liberté fut toujours la pensée fondamentale de ce généreux libérateur, et c'est cette pensée qui respire et brûle dans toutes ses lois concernant la paupérisme. Il haïssait l'esclavage presque avec fureur, mais il ne pouvait pas anéantir complètement cette monstruosité par trop enracinée dans la vie domestique d'un âge primitif, et il devait borner ses efforts à adoucir légalement le sort des esclaves, à leur faciliter

le rachat et à restreindre la durée du service. Mais lorsqu'un esclave, que la loi affranchissait enfin, ne voulait absolument pas quitter la maison de son maître, alors, d'après la loi de Moïse, ce gueux d'un servilisme incorrigible était cloué par l'oreille à la porte de l'habitation du maître, et après cette exposition ignominieuse, l'esclave était légalement condamné à servir tout le reste de sa vie. O Moïse, grand émancipateur, vaillant rabbin de la liberté, adversaire terrible de toute servitude ! tends-moi ton marteau et tes clous, afin que j'applique ta loi à cette valetaille sentimentale, à ces laquais à la livrée noir, rouge et or, et qui chantent les délices de l'esclavage. C'est par leurs longues oreilles que je les attacherai au portail du château de leur maître, S. M. le roi de Prusse !

Je quitte l'océan des considérations générales sur la religion, la morale et l'histoire, pour ramener modestement l'esquif de mes pensées dans ces eaux douces et paisibles, où l'auteur pourra, avec une indolence rêveuse, faire se refléter sa propre image.

J'ai déjà dit un mot de la naïve supposition émise, d'une façon assez indiscrète, par plusieurs de mes compatriotes qui semblaient s'imaginer qu'avec le réveil de mes sentiments religieux mon intérêt pour l'Église se serait, sans doute, accru en même temps. Je ne crois avoir laissé nulle part entrevoir dans mes écrits une prédilection pour une des différentes religions positives, et l'on a pu facilement s'apercevoir que je ne fus jamais extraordinairement épris ni d'aucun dogme, ni d'aucun culte ; or, pour ne pas laisser de doute à ce sujet, je dois avouer que je n'ai pas changé sous ce rapport, et que je suis resté complètement le même. En m'empressant aujourd'hui de formuler cet aveu aussi nettement que possible, j'ai en même temps en vue quelques membres trop zélés de l'église catholico-romaine que je voudrais faire sortir d'une erreur dans laquelle ils sont pareillement tombés à mon égard. Chose étrange ! à la même époque où le protestantisme en Allemagne me fit l'honneur non mérité de se figurer que j'étais devenu un des croyants les plus illuminés, un des élus les plus fervents de l'Église évangélique, moi qui étais auparavant un de ses membres les plus tièdes, il se répandit aussi le bruit que j'avais embrassé la foi catholique ; bien des bonnes âmes assuraient

même que cette conversion avait déjà eu lieu il y a de longues années, et elles appuyaient leur dire par l'indication des détails les plus circonstanciés ; elles précisaient la date et désignaient par son nom l'église où j'aurais abjuré l'hérésie du protestantisme et où je serais entré dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine. Il ne manquait à leurs récits que l'indication du grand nombre de coups de cloche dont le sacristain m'aurait gratifié à cette solennité. Combien ce conte édifiant avait gagné de consistance, c'est ce que je vois par des journaux et des lettres qui me parviennent de mon pays, et je ne saurais exprimer l'embarras tragi-comique où je me trouve parfois en voyant quelle affectueuse et béate joie, quelle touchante charité la prétendue bonne nouvelle fait éclater dans plus d'une des missives qu'on m'adresse. Plusieurs voyageurs m'ont raconté que ma conversion miraculeuse fournit même en quelques endroits matière à l'éloquence de la chaire. Des séminaristes de talent désirent mettre sous mon patronage leurs premiers essais d'homélies, leurs poésies sacrées et leurs élucubrations sur l'histoire ecclésiastique. On voit en moi une future lumière de l'Église. Je ne saurais me moquer de cette pieuse illusion, car l'intention qui l'accompagne est on ne peut plus honnête, — et quelque blâme qu'on puisse déverser sur les zélateurs du catholicisme, une chose au moins est certaine : c'est qu'ils ne sont pas des égoïstes, ils s'occupent de leur prochain ; malheureusement parfois un peu trop.

Ces faux bruits ne peuvent être attribués à aucune malignité; je n'y reconnais qu'une erreur, et c'est sans doute le hasard qui a défiguré en cette occurrence les faits les plus innocents. Oui, c'est sur des faits réels que repose l'indication de temps et de lieu dont je viens de parler. J'ai été en effet, au jour désigné, dans l'église désignée, qui était même autrefois une église de jésuites et qui s'appelle Saint-Sulpice ; je m'y suis aussi soumis à un acte religieux. Seulement cet acte n'était pas une odieuse abjuration, mais un serment de fidélité conjugale très bourgeoisement édifiant : — j'y ai fait bénir par l'Église, après le mariage civil, mon union avec ma bien aimée épouse, parce que celle-ci, issue d'une famille catholique très orthodoxe, ne se serait pas crue assez mariée sans une telle cérémonie. En la supprimant j'aurais pu jeter le trouble dans une âme pieuse, qui

devait pour son bonheur rester fidèle aux traditions religieuses de ses ancêtres. D'ailleurs il est bon pour bien des raisons qu'une femme soit attachée à une religion positive. Trouve-t-on chez les femmes de la confession protestante plus de fidélité que chez celles de la croyance catholique ? C'est un point trop scabreux à discuter. En tout cas, le catholicisme d'une épouse est une chose très salutaire pour le mari. Quand les femmes catholiques ont commis une faute, elles n'en gardent pas longtemps les regrets ; aussitôt qu'elles ont reçu l'absolution par leur confesseur, elles en ont la conscience nette et se prennent de nouveau à gazouiller et à rire, et elles ne gâtent pas à leurs maris la bonne humeur ou la soupe, par le marasme que donnent aux femmes les tristes réflexions sur le passé. La pauvre épouse protestante au contraire, quand elle a commis un péché véniel, dont aucun prêtre ne soulage sa conscience, y pense toujours et se croit obligée de l'expier jusqu'à la fin de sa vie par une pruderie acariâtre et morose, par une vertu rébarbative et hargneuse qui gronde sans relâche. Sous un autre rapport encore, la confession est très utile, et c'est un véritable bienfait pour l'époux que la pécheresse catholique n'ait pas la mémoire longtemps chargée du terrible secret de son délit ; car, puisque les femmes sont forcées par leur nature de tout dire à la fin, il vaut mieux qu'elles n'avouent certaines choses qu'à leur confesseur au lieu de courir le risque d'être subitement entraînées par les angoisses d'un remords ou par accès malencontreux de tendresse, ou enfin par un débordement de leur babil intarissable, à faire au pauvre mari leur fatal aveu !

Oui, l'impiété est en tout cas très dangereuse dans l'union conjugale, et quelque vertement que je me sois montré moi-même esprit fort dans mes écrits, je n'ai jamais permis qu'on prononçât dans ma maison un seul mot peu canonique. Aussi j'ai vécu comme un honnête épicier dans mon intérieur, au milieu de Paris, la Babylone moderne, et c'est pourquoi, lorsque je pris femme, je voulus ne pas me priver de la bénédiction de l'Église, quoique dans ce pays éclairé de France le mariage civil, institué par les lois, soit suffisamment sanctionné par la société. Mes amis du parti radical, autant que ceux du parti protestant, m'en ont voulu beaucoup et m'ont reproché d'avoir fait de trop grandes concessions à la *prêtraille*. Leurs

sarcasmes sur ma faiblesse auraient été bien plus méchants encore, s'ils avaient su quelles autres et plus grandes concessions j'ai faites alors au clergé qu'ils abhorrent et qu'ils appellent l'ogre de Rome. En ma qualité de protestant qui voulais épouser une catholique, j'avais besoin, pour faire bénir cette union par un prêtre de son culte, j'avais besoin, dis-je, d'une dispense spéciale de l'archevêque ; mais ce dernier ne donne cette dispense qu'à la condition expresse que le futur époux s'engage par écrit à faire élever dans la religion de leur mère les enfants qu'il pourrait procréer. Cette promesse est consignée dans un acte formel, et quels que soient les cris qu'on élève dans le monde protestant sur une pareille contrainte, il me semble que le clergé catholique est ici parfaitement dans son droit, car celui qui requiert de l'Eglise la garantie de sa bénédiction, doit se conformer aux conditions qu'elle met à la donner. Je m'y suis donc conformé tout à fait de bonne foi, et j'aurais certainement rempli mes obligations s'il y avait eu lieu. Mais, soit dit entre nous, comme je ne me connaissais pas une vocation trop prononcée pour la paternité, j'ai pu souscrire d'autant plus consciencieusement à l'engagement en question ; et lorsque je déposai ma plume après la signature, j'entendis ricaner dans ma mémoire les paroles de la belle Ninon : Oh, le beau billet qu'a Lachastre !

Pour compléter mes aveux, j'ajoute qu'à cette époque, pour obtenir la dispense de l'archevêque, j'aurais été capable de donner à l'église catholique non seulement mes enfants, mais encore moi-même par-dessus le marché, tant j'y mettais peu d'importance alors. Toutefois, l'*Ogre de Rome* qui, pareil au monstre dans les contes de fées, se réserve les naissances futures pour prix de ses services, ce pauvre ogre ne pensa pas à me dévorer moi, mais se contenta de cette progéniture qui a toujours tardé à venir, et c'est ainsi que je suis resté protestant, tel que je l'étais, et en ma qualité de protestant je proteste contre des bruits qui, sans être injurieux, peuvent cependant être exploités au préjudice de ma réputation.

En effet, moi qui laissai toujours passer sans m'en soucier les propos même les plus absurdes sur mon compte, je me suis cru obligé de faire cette rectification pour ne pas offrir au parti mal léché des Atta-Troll allemands l'occasion de grom-

meler sur ma légèreté et mon inconstance en toute chose, et de faire ressortir en même temps leur chaste et pieuse invariabilité, cousue dans une peau d'ours des plus imperméables. Cette réclamation est donc dirigée contre de véritables bêtes et non pas contre l'*ogre de Rome*. J'ai déjà, il y a longtemps, renoncé complètement à faire la guerre au catholicisme romain, et je laisse depuis des années reposer dans le fourreau le glaive que j'avais tiré jadis au service d'une idée, et non d'une passion personnelle. En effet, je n'étais dans ce combat pour ainsi dire qu'un officier de fortune qui se bat bravement, mais qui, après la bataille ou l'escarmouche, ne garde aucune goutte de fiel dans son cœur, ni pour la chose combattue, ni pour ceux qui la défendent. Une inimitié fanatique contre la papauté romaine ne pouvait exister en moi, parce que je manque de cet esprit borné qui est nécessaire pour une telle animosité. Je connais trop bien ma taille intellectuelle pour ne pas savoir que je n'aurais guère, même par les plus furieux assauts, pu faire la moindre brèche à un colosse tel que l'église de Saint-Pierre ; je pouvais tout au plus être un modeste manœuvre dans sa lente démolition qui pourra durer encore bien des siècles. J'étais trop versé dans l'histoire pour n'avoir pas reconnu les proportions gigantesques de cet édifice merveilleux. Nommez-le toujours la bastille de l'esprit, soutenez toujours que cette forteresse n'est plus défendue aujourd'hui que par des invalides : il n'en est pas moins vrai que cette bastille ne serait pas non plus facile à enlever, et certes ! plus d'un jeune assaillant va encore se rompre le cou contre ses créneaux. Comme penseur je n'ai jamais pu refuser mon admiration à l'enchaînement ingénieux et conséquent de tout ce système religieux et moral qu'on nomme l'Église catholique, apostolique et romaine ; aussi puis-je me vanter de n'avoir jamais, par la raillerie et le persiflage, attaqué ni son dogme ni son culte, et l'on m'a fait à la fois trop d'honneur et trop de déshonneur en m'appelant un parent de Voltaire par l'esprit. Je fus toujours poète, poète véritable, et c'est pourquoi la poésie qui fleurit et brille dans les symboles du dogme et du culte catholiques a dû se révéler à moi bien plus profondément qu'à d'autres. De la sorte j'étais souvent, moi aussi, dans ma jeunesse, enivré par la douceur intime et infinie de la poésie spiritualiste du catholicisme, et la délirante

joie sépulcrale, la volupté de la mort, qui y domine, me faisait souvent frissonner d'ineffables délices. Moi aussi, je m'exaltais alors pour la sainte Vierge, la reine des anges, la Vénus immaculée des cieux, je mettais en vers coquets les légendes de sa grâce divine et de sa miséricorde sans bornes ; et mon premier recueil de poésies contient de cette belle époque maintes traces enthousiastes de mon adoration pour la madone, que j'ai effacées toujours avec un soin mesquin dans les recueils suivants.

Les années de la vanité sont passées, et je permets à chacun de sourire de ces aveux.

Je n'ai sans doute pas besoin de dire expressément que, de même qu'il ne régnait en moi aucune haine aveugle contre l'église romaine, de même aucune petite rancune contre ses prêtres ne pouvait nicher dans mon âme : ceux qui connaissent mes dons satiriques et les besoins de mon *humour*, qui m'entraînaient souvent irrésistiblement vers la caricature, me donneront à coup sûr le témoignage d'avoir toujours ménagé les faiblesses humaines du clergé. Et pourtant je fus bien des fois, à une certaine époque, excité à d'amères représailles par ces rats cagots et venimeux qui s'agitent dans les sacristies de la Bavière et de l'Autriche, et qui, s'ils ne font pas grand mal par leurs morsures, en font d'autant plus par les nausées que vous donne leur puanteur. Cependant, même dans mon dégoût le plus violent, je gardai toujours ma vénération pour les véritables représentants du sacerdoce, parce qu'en reportant mes regards dans le passé, je me souvenais à quel point des prêtres catholiques avaient autrefois bien mérité de moi. C'étaient en effet des prêtres catholiques à qui j'avais dû, dans mon enfance, ma première instruction ; c'étaient eux qui avaient guidé les premiers pas de mon esprit dans leur école primaire. A l'école secondaire, que je visitais plus tard à Dusseldorf, et qui, sous le gouvernement français, s'appelait lycée, les professeurs étaient encore presque tous des prêtres catholiques, et ils s'occupèrent avec un zèle bien charitable de la culture de mon intelligence. Depuis l'invasion prussienne, où cette école reçut le nom gréco-prussien de *gymnase*, ces ecclésiastiques furent peu à peu remplacés par des professeurs laïques. Avec eux on écarta aussi leurs livres de classe, ces manuels et ces chrestomathies de peu de volume et

écrits en latin, qui dataient encore des écoles de jésuites. Ces vieux livres furent également remplacés par des grammaires nouvelles et des chrestomathies plus volumineuses, écrites en un idiome allemand ou plutôt prussien, pédantesque jargon fort scientifique, fort abstrait et bien moins intelligible pour les jeunes têtes que ne l'avait été le latin des jésuites, cette langue facile, saine et naturelle. De quelque façon qu'on juge les jésuites, on est forcé de convenir qu'ils ont toujours fait preuve de beaucoup de sens pratique dans l'enseignement. Si, guidés par le système que vous savez, ils ont souvent mutilé dans leurs leçons les idées et la pensée de l'antiquité, du moins ils ont beaucoup répandu parmi des auditeurs de toute condition cette connaissance mutilée de l'antiquité, ils ont vulgarisé cette connaissance, ils l'ont pour ainsi dire démocratisée en la faisant entrer dans le peuple. Tout au contraire, avec la méthode prussienne d'aujourd'hui, le savant isolé, l'aristocrate de l'esprit, apprend mieux à connaître l'antiquité et les anciens ; mais la grande masse de la population allemande ne garde plus que fort rarement dans sa mémoire quelque bribe classique, quelque lambeau d'Hérodote, quelque fable d'Ésope ou un vers d'Horace, comme cela avait lieu autrefois, où les pauvres gens avaient encore pour le reste de leurs jours à grignoter après les anciennes croûtes des tartines quotidiennes de l'école. "Combien un petit bout de latin orne tout l'homme!" me dit un jour un vieux cordonnier qui avait retenu, du temps où il allait avec son petit manteau noir au collège des jésuites, plus d'un beau passage cicéronien des discours contre Catilina, morceaux qu'il citait avec plaisir et avec bonheur contre les démagogues du jour. L'éducation, la pédagogie, étaient la spécialité des jésuites ; et quoiqu'ils aient voulu la faire dans l'intérêt de leur ordre, il arrivait souvent que la passion pour la pédagogie en elle-même, l'unique passion humaine qui leur fût restée, gagnait le dessus, de sorte qu'ils oubliaient leur but, la suppression de la raison en faveur de la foi, et qu'au lieu de transformer les hommes en enfants, selon les devoirs de leur ordre, ils transformaient plutôt par l'instruction les enfants en hommes. Les plus formidables héros de la révolution sont sortis des écoles de jésuites, et sans la discipline de ces dernières, le grand mouvement des esprits n'aurait peut-être éclaté qu'un siècle plus tard.

Pauvres pères de la compagnie de Jésus ! vous êtes devenus l'épouvantail et le bouc émissaire du parti libéral, mais on a compris seulement ce qu'il y avait de dangereux en vous, et l'on ne vous a pas tenu compte de vos mérites. Quant à moi, je n'ai jamais voulu mêler ma voix aux cris d'alarme de mes confrères qui se prenaient toujours de fureur au seul nom de Loyola, comme des taureaux à qui l'on présente un chiffon de drap rouge ! et puis, tout en combattant sans relâche pour les véritables intérêts de mon parti, je n'ai parfois, dans le calme de mon âge, pu m'empêcher d'avouer à moi-même, combien il a dépendu souvent des plus petites circonstances du hasard que nous ayons suivi tel parti au lieu de tel autre, et que nous ne nous trouvions pas maintenant dans un camp tout à fait opposé à celui où nous sommes engagés. Sous ce rapport, il me vient souvent à la mémoire une conversation que j'eus avec ma mère, il y a huit ans, lorsque je visitai à Hambourg la bonne et vénérable vieille femme qui était à cette époque déjà octogénaire. Je fus frappé d'une parole qui lui échappa, quand nous nous entretînmes des écoles où j'avais passé mon enfance, et de mes premiers maîtres qui avaient été presque tous des prêtres catholiques, et parmi lesquels, comme ma mère me l'apprit alors, s'était trouvé plus d'un ancien membre de la compagnie de Jésus. Nous parlâmes beaucoup de notre bon vieux recteur du nom de Schallmeyer, à qui l'on avait confié, pendant l'époque française, la direction du lycée, et qui faisait en même temps un cours de philosophie pour les élèves de la première classe. Dans ce cours il exposait franchement les systèmes grecs même les plus libres et les plus hasardés, dont le scepticisme était effroyablement opposé aux dogmes orthodoxes de la religion catholique. Et il était pourtant le prêtre de cette religion, et il fonctionnait parfois en cette qualité devant l'autel de l'église, revêtu de l'étole sacerdotale. Je constate ce fait, car je pense qu'un jour, devant les assises du jugement dernier dans la vallée de Josaphat, il se pourrait bien qu'on me comptât comme une circonstance atténuante, d'avoir été admis déjà dans mon âge le plus tendre aux leçons philosophiques dont je viens de parler. Je jouissais de cette faveur pernicieuse à cause des liens d'amitié qui existaient entre le recteur Schallmeyer et notre famille ; il s'intéressait particu-

lièrement à moi par le souvenir d'un de mes oncles qui avait été son Pylade, du temps qu'ils étudiaient ensemble à l'université de Bonn. Le brave homme n'oubliait pas non plus que mon grand'père, le fameux docteur Gottschalk de Geldern, l'avait sauvé autrefois d'une maladie mortelle, et il venait souvent chez nous pour conférer avec ma mère sur mon éducation et ma carrière future. C'est dans une de ces conférences, comme ma mère me l'a raconté plus tard à Hambourg, qu'il lui donna le conseil de me destiner à l'Église et de m'envoyer à Rome pour étudier la théologie catholique dans un séminaire de cette ville. Par l'influence des amis que le recteur Schallmeyer possédait parmi les prélats du plus haut rang à Rome, il affirmait être en état de me faire parvenir à une place ecclésiastique des plus importantes. Quand ma mère me raconta cette circonstance, elle exprima ses vifs regrets de n'avoir pas suivi le conseil de ce vieil ami plein de sagacité, qui avait pénétré de bonne heure les penchants de mon caractère, et qui avait bien compris quelle température spirituelle et physique était la mieux adaptée et la plus salutaire à ma nature. Ma vieille mère s'était souvent reproché depuis d'avoir décliné une proposition aussi raisonnable ; mais à cette époque elle avait rêvé pour moi des dignités mondaines les plus superbes et les plus brillantes. Ensuite elle avait été dès sa première jeunesse une élève de l'école de Rousseau, dont le déisme rationnel allait bien à son caractère rigide et presque puritain ; et encore pour d'autres raisons elle ne pouvait se faire à l'idée que son fils aîné endosserait cette soutane disgracieuse et mal cousue dont elle voyait affublés les ecclésiastiques de mon pays. Elle ne savait pas qu'un *abbate* romain porte ce vêtement tout autrement que les prêtres de l'Allemagne, braves gens sans doute, mais pour la plupart quelque peu mal léchés et d'une propreté équivoque, qui prouve bien qu'ils ne veulent plaire qu'au bon Dieu. Ma mère n'avait jamais vu un *signore abbate* se draper d'une façon coquette et séduisante dans son petit manteau noir, qui est l'uniforme sacré du muscadin tonsuré et du bel esprit à l'eau bénite dans cette ville de Rome, capitale éternelle de la beauté et de la galanterie. Un *abbate* romain ne sert pas seulement l'Église du Christ, mais aussi Apollon et les Muses. Il est leur mignon, et les Grâces lui tiennent l'écritoire quand il compose ses sonnets qu'il récite aves des

intonations harmonieuses à l'académie des Arcadiens. Il est connaisseur des arts, et il n'a besoin que de tâter le cou d'une jeune cantatrice pour pouvoir prédire avec assurance si elle sera un jour une *diva*, une *celeberrima cantatrice*, une de ces *prima donna* qui remuent l'univers. Il se connaît aussi en antiquités, et le torse déterré d'une bacchante grecque lui fournit la matière d'un traité savant, qu'il écrit, en langue latine avec des tournures et des cadences cicéroniennes des plus élégantes, et qu'il dédie respectueusement au chef suprême de la chrétienté, au *pontifex maximus*, comme il s'évertue à l'appeler pour ne pas sortir du style classique. Et surtout quel amateur de tableaux est le *signore abbate*, qui visite les peintres dans leurs ateliers, et qui leur communique sur leurs modèles féminins les plus fines observations anatomiques ! L'auteur de ces aveux aurait été précisément du bois dont on peut tailler de tels *abbate*. J'aurais flané avec le plus ravissant *dolce far niente* à travers les bibliothèques, les galeries, les basiliques et les ruines de la ville éternelle, étudiant au milieu des jouissances et jouissant au milieu des études, et j'aurais lu la messe devant l'auditoire le plus distingué ; je serais aussi monté en chaire, pendant le carême, pour prêcher la sévérité des mœurs, sans cependant devenir jamais fastidieux par des paroles trop austères, et sans blesser jamais les oreilles et les consciences délicates ; — j'aurais surtout édifié les dames romaines, et grâce à leur patronage et à mes mérites, je serais peut-être parvenu aux plus hauts grades dans la hiérarchie de l'Église, je serais peut-être devenu un *monsignore*, un bas-violet, même le chapeau rouge eût pu me tomber sur la tête — et comme, d'après le proverbe, " il n'est pas de tout petit prêtrillon qui ne voudrait devenir un tout petit pape, " je serais à la fin peut-être arrivé au faîte même du pouvoir souverain du Vatican — car, bien que je ne sois pas ambitieux de mon naturel, je n'aurais cependant pu refuser d'accepter le pontificat, si le choix du conclave était tombé sur moi. La dignité papale est en tout cas un emploi très honorable et en même temps très lucratif, et je suis sûr qu'élu par le sacré collège, j'aurais assez bien su m'acquitter des fonctions de mon nouveau rôle. Je me serais nonchalamment assis sur le siège de Saint-Pierre, tendant ma jambe pour le baise-pied à tous les pieux chrétiens, autant clercs que laïques. Je me serais

également, avec le plus parfait sang-froid, fait porter en triomphe à travers les arcades de la grande basilique, et, seulement dans le cas le plus chancelant, je me serais tant soit peu cramponné aux bras du fauteuil d'or que six camériers vigoureux portent sur leurs épaules ; à mes deux côtés auraient marché des capucins avec des cierges allumés, et des laquais galonnés tenant en l'air d'énormes plumeaux de paon pour éventer ma tête couronnée de la tiare — tout à fait comme cela se voit dans le fameux tableau de la Procession papale d'Horace Vernet. Avec la même componction sacerdotale, avec le même sérieux absolu — car je puis être très sérieux, quand c'est absolument nécessaire — j'aurais aussi donné du haut du Latran la bénédiction annuelle à toute la chrétienté. Revêtu de tous les ornements pontificaux, la triple couronne sur le front et entouré d'un état-major de chapeaux rouges et de mitres d'évêque, de chasubles étincelantes d'or et de pierreries, et de frocs de moines de toutes les couleurs, ma Sainteté, debout sur un balcon richement orné de tapis de Perse, se serait montrée à la foule innombrable prosternée à genoux, la tête baissée, bien en bas sous mes pieds, et fourmillant au loin, à perte de vue, — et j'aurais tranquillement étendu mes deux mains et donné la bénédiction à la cité de Rome et au globe entier, *Urbi et Orbi.*

Mais, comme tu le sais bien, cher lecteur, je ne suis pas devenu pape ni cardinal non plus, pas même un tout petit chanoine, et, de même que dans la hiérarchie du monde, je n'ai gagné dans celle de l'Eglise ni places ni dignités. Je ne suis, comme disent les gens, arrivé à rien sur cette belle terre ; je ne suis devenu rien, rien qu'un poète. Mais non, je ne veux pas m'abandonner à une humilité hypocrite et déprécier ce beau nom de poète. On est beaucoup quand on est poète, et surtout quand on est un grand poète lyrique en Allemagne, parmi ce peuple qui en deux choses, la philosophie et la poésie lyrique, a surpassé toutes les autres nations. Je ne veux pas, avec la fausse modestie inventée par les gueux, renier ma gloire. Aucun de mes collègues n'a conquis le laurier de poète à un âge aussi jeune que moi, et si mon compatriote Wolfgang Gœthe chante avec complaisance, " que le Chinois, d'une main tremblante, peint sur verre Werther et Charlotte, " je

puis de mon côté, pour continuer sur la même gamme ethnographique, opposer à cette réputation chinoise une plus fabuleuse encore, c'est-à-dire une réputation japonaise. Lorsqu'il y a douze ans, je me trouvais un jour ici à Paris, à l'hôtel des Princes, auprès de mon ami Henri Wœhrmann de Riga, celui-ci me présenta un Hollandais qui revenait justement du Japon après y avoir passé trente ans dans la ville de Nagasaki, et qui désirait vivement de faire ma connaissance. C'était le docteur Burger, qui publie maintenant à Leyden, avec le savant Seybold, le grand ouvrage sur le Japon. Ce Hollandais me raconta qu'il avait appris l'allemand à un jeune Japonais qui, plus tard, avait fait imprimer mes poésies en traduction japonaise, et que ç'avait été le premier livre européen qui eût paru dans la langue du Japon. — Le brave Néerlandais ajoutait que je trouverais du reste sur cette curieuse traduction un long article dans la Revue anglaise de Calcutta. J'envoyai aussitôt dans plusieurs cabinets de lecture, mais aucune des savantes directrices de ces établissements ne put me procurer la Revue de Calcutta, et je me suis aussi adressé vainement dans ce but à M. Julien et à M. Paultier, ces antagonistes érudits qui ont enrichi la science de deux grandes découvertes: M. Julien, le fameux sinologue, a découvert que M. Paultier ne sait pas le chinois, tandis que M. Paultier, le grand indianiste, a découvert que M. Julien ne sait pas le sanscrit ; ils ont publié beaucoup de livres sur ce sujet à la fois très important et très intéressant pour le public.

Depuis lors, je n'ai pas fait d'autres recherches sur ma gloire japonaise. Dans ce moment, elle m'est aussi indifférente que, par exemple, la gloire que je possède dans les îles de Finlande. Hélas ! la gloire, cette manne sucrée, douce comme l'ananas et la flatterie, elle s'est changée en amertume pour moi depuis bien longtemps, et elle me semble maintenant amère comme l'absinthe. Je puis dire comme Roméo : " Je suis le fou de la Fortune. " Je me trouve à présent devant la grande marmite, mais je manque de cuillère. A quoi cela me sert-il qu'on boive à ma santé au milieu des festins, dans des coupes d'or et avec les vins les plus exquis, si pendant ces ovations, loin et isolé de tous les plaisirs du monde, je ne puis humecter mes lèvres qu'avec une fade tisane ! A quoi cela me sert-il que toutes les

oses de Chiraz s'épanouissent et brûlent pour moi, éclatantes e tendresse — hélas ! Chiraz est situé à deux mille lieues de ette triste chambre de malade que j'occupe depuis si long-emps, et où je ne sens d'autres parfums que par hasard ceux e serviettes chauffées. Hélas ! la moquerie de Dieu pèse sur noi. Le grand auteur de l'univers, l'Aristophane du ciel, a oulu faire sentir vivement au petit auteur terrestre, au soi-isant Aristophane allemand, à quel point ses sarcasmes les lus spirituels n'ont été au fond que de pitoyables piqûres 'épingle, en comparaison des coups de foudre de la satire, que '*humour* divin sait lancer sur les chétifs mortels. —

Oui, l'amer flot de railleries, que le grand maître déverse sur noi, est terrible, et ses épigrammes sont cruelles à faire frémir. e reconnais humblement sa supériorité, et je me prosterne levant lui dans la poussière. Cependant, quelque faible que soit na verve créatrice, en la comparant à celle du grand créateur, l n'en brille pas moins dans ma tête la raison éternelle, et j'ai e droit de citer devant le tribunal de cette raison et de sou-nettre à sa critique respectueuse la plaisanterie de Dieu, mon eigneur et maître. C'est ainsi que tout humblement j'ose faire bserver d'abord que la plaisanterie atroce qu'il m'inflige, me emble se prolonger un peu trop ; voilà plus de six ans qu'elle lure, ce qui finit par devenir ennuyeux. Puis je voudrais aussi aire remarquer en toute humilité que cette plaisanterie n'est as neuve, que le grand Aristophane du ciel s'en est déjà servi mainte autre occasion, et qu'il a commis ainsi un plagiat sur es propres œuvres. A l'appui de ce que je viens d'avancer, je iterai un passage de la *Chronique de Limbourg.* C'est un livre très ntéressant pour ceux qui veulent s'instruire sur les mœurs et les outumes de l'Allemagne du moyen âge. Cette chronique décrit, omme un journal de modes, les costumes et d'hommes et de fem-nes qui étaient en vogue à chaque période; elle donne ainsi des enseignements sur les airs nouveaux qu'on chantait chaque année, et elle reproduit quelquefois le commencement de la chanson. Par exemple, elle rapporte de l'année 1480 qu'on tambourinait et hantonnait alors dans toute l'Allemagne des chansons plus douces et plus charmantes que toutes celles dont on avait eu connaissance auparavant dans les pays germaniques, et que jeunes et vieux, surtout les femmes, en raffolaient jusqu'au

délire, de sorte que du matin au soir on les entendait résonner. Mais ces chansons, ajoute la chronique, avaient été composées par un jeune clerc atteint de la lèpre et vivant à l'écart de tout le monde, dans quelque endroit désert. Tu n'ignores pas, cher lecteur, quelle maladie affreuse c'était que la lèpre au moyen âge, et que les pauvres gens affligés de ce mal incurable étaient repoussés de toute société et devaient se tenir à distance de tout être humain. Des morts vivants, enveloppés jusqu'aux pieds d'un froc gris et le capuchon rabattu sur le visage, se promenaient portant à la main une énorme cliquette, appelée cliquette de saint Lazare, avec laquelle ils annonçaient leur approche, afin que chacun pût à temps les éviter. Le pauvre clerc, dont la susdite *Chronique de Limbourg* rapporte la gloire qu'il s'était acquise comme chansonnier, était donc un tel lépreux, et il se morfondait dans les tristes solitudes de sa misère, tandis que, joyeuse et charmante, toute l'Allemagne applaudissait à ses poésies. Oh ! cette gloire aussi était la moquerie de Dieu, la cruelle moquerie qui, au fond, est toujours la même, quoiqu'elle ait paru alors sous le costume plus romantique du moyen âge. Le roi blasé d'Israël et de Juda disait avec raison : " Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. " — Peut-être ce soleil lui-même n'est-il qu'une vieille plaisanterie réchauffée, une redite brillante qui, rapiécée de nouveaux rayons, étincelle maintenant là-haut d'une façon si éblouissante !

Parfois, dans mes sombres visions nocturnes, je crois voir devant moi le pauvre clerc lépreux de la *Chronique de Limbourg*, mon frère en Apollon, et à travers le capuchon gris ses yeux souffrants me regardent d'un air fixe et étrange ; mais au même moment il disparaît, et j'entends se perdre au loin, comme l'écho d'un rêve, le craquement sourd de la cliquette de saint Lazare.

APPENDICE

VICTOR COUSIN[1]

Je serais au désespoir que le peu d'allusions qui me sont échappées à l'égard du grand éclectique fussent mal interprétées. Loin de moi la pensée de rapetisser M. Victor Cousin. Ce célèbre philosophe m'oblige même, à plus d'un titre, à la considération et à la louange. Il appartient à ce Panthéon vivant de la France que nous appelons la pairie, et sa spirituelle charpente repose sur le velours du Luxembourg. Et puis c'est une âme aimante, et il n'aime pas les idoles banales que peut aimer le premier Français venu, Napoléon, par exemple ; il n'aime pas non plus Voltaire, qui est d'ailleurs moins facile à aimer. Non, le cœur de M. Cousin s'attache au plus difficile : c'est la Prusse qu'il aime. Je serais un scélérat de vouloir rapetisser un tel homme ; je serais un monstre d'ingratitude, car je suis Prussien moi-même. Qui nous aimera, grand Dieu! quand le cœur de M. Victor Cousin aura cessé de battre ?

Je dois, en vérité, prendre sur moi de refouler tous les sentiments personnels qui pourraient m'égarer dans un enthousiasme trop bruyant. D'ailleurs, je ne voudrais pas me faire soupçonner de servilisme ; car M. Cousin possède, dans l'État, une grande influence, par ses places et par sa parole. Cette considération seule pourrait m'engager à parler de ses défauts aussi franchement que de ses qualités. Lui-même ne peut s'en fâcher ;

[1] Ce morceau sur Victor Cousin figurait dans la première édition du livre *De l'Allemagne* (Paris, Eugène Renduel, 1835). Il ne se trouve plus dans aucune des suivantes. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de le reproduire ici. *(Note des éditeurs.)*

certainement non. Je sais qu'on ne peut rendre aux grands esprits un plus bel hommage que de mettre en lumière leurs défectuosités aussi consciencieusement que leurs vertus. Il faut bien, quand on chante Hercule, rappeler qu'il a quitté la peau du lion pour tourner la quenouille, ce qui ne l'empêche pas de rester Hercule. Si nous rapportons de semblables traits de M. Cousin, nous devons pourtant ajouter, à sa louange, que, s'il a quelquefois tourné la quenouille des commères, il n'a du moins jamais quitté la peau du lion.

En continuant la comparaison avec Hercule, nous devrions faire encore remarquer une flatteuse différence. Le peuple attribue au fils d'Alcmène beaucoup de travaux qui avaient été accomplis par ses contemporains ; mais les ouvrages de M. Cousin sont d'une telle hauteur, confondent tellement l'imagination, que le peuple ne comprend pas comment un seul homme a pu les accomplir. De là vient cette tradition que les ouvrages qui ont paru sous le nom de ce héros doivent être attribués à plusieurs de ses contemporains.

La même chose arrivera un jour à Napoléon. Nous ne pouvons déjà plus comprendre comment un seul héros a pu faire tant de grandes choses. Et de même que, dès à présent, on dit de M. Cousin qu'il a su exploiter des talents étrangers, et donner leurs travaux comme les siens propres, on prétendra un jour du pauvre Napoléon que ce n'est pas lui, mais... Dieu sait qui ! M. Sébastiani, peut-être, qui a gagné les batailles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

Les grands hommes font prévaloir leur influence, non seulement par leurs actes, mais encore par leur existence personnelle. Sous ce rapport, M. Cousin ne mérite que des éloges. C'est là qu'il paraît dans une splendeur sans tache. Son exemple a fait beaucoup pour détruire un préjugé qui avait peut-être, jusqu'à présent, détourné beaucoup de ses compatriotes de se livrer tout entiers à la plus noble de toutes les tendances, à l'étude de la philosophie. On s'imaginait généralement dans ce pays qu'un homme adonné à cette étude était perdu pour la vie pratique ; que les spéculations métaphysiques étouffaient toute intelligence des spéculations industrielles, et qu'il fallait, pour devenir un grand philosophe, renoncer à l'éclat des hautes fonctions, se vouer à une naïve pauvreté, et s'abstenir de toute

intrigue. Cette erreur, qui écartait tant de Français du domaine de l'abstraction, M. Cousin l'a victorieusement ruinée, et il a montré, par son propre exemple, qu'on peut être à la fois philosophe immortel et pair de France viager.

Quelques voltairiens, il est vrai, expliquent ce phénomène par ce simple fait, que, de ces deux qualités, la dernière seule est constatée. Peut-on faire une interprétation plus dépourvue de charité chrétienne !

Il n'y a qu'un voltairien capable d'une semblable frivolité.

Mais quel grand homme a jamais échappé au persiflage de ses contemporains ? Les Athéniens ont-ils épargné au grand Alexandre des épigrammes attiques ? Les Romains n'ont-ils pas chanté contre César des chansons injurieuses ? Les Berlinois rimé des pasquilles contre Frédéric le Grand ? M. Cousin a le même sort que jadis Alexandre, César et Frédéric, sort qui attend encore beaucoup d'autres grands hommes au milieu de Paris. Oui, plus l'homme est grand, plus facilement peut le frapper la flèche de la raillerie. Les nains sont plus difficiles à toucher.

Mais la masse n'aime pas la raillerie ; le peuple, comme le génie, comme l'amour, comme les hautes forêts, comme la mer, est de nature sérieuse ; il répugne au malicieux esprit de salon. Pour les grandes apparitions, le peuple trouve une explication profondément naïve. Toutes ses interprétations portent le sceau de la poésie, du merveilleux, de la légende. C'est ainsi que le peuple cherche à expliquer l'étonnante habileté du violoniste Paganini, en racontant que ce musicien, ayant, par jalousie, tué sa maîtresse, fut enfermé en prison pendant de longues années, et que, possédant un violon pour unique passe-temps, il s'exerça jour et nuit sur cet instrument, ce qui lui valut sa haute puissance d'exécution. Le peuple veut expliquer de la même manière le jeu philosophique de M. Cousin, et raconte qu'autrefois, les gouvernements allemands ayant pris pour un héros libéral notre grand éclectique qu'ils arrêtèrent en conséquence, il n'eut, dans sa prison, d'autre livre à lire que la *Critique de la raison pure* de Kant, qu'il l'étudia par ennui, et acquit ainsi cette virtuosité philosophique qui lui valut tant d'applaudissements quand, plus tard, il se fit entendre sur la philosophie allemande devant le public français.

C'est là une belle tradition populaire, sentant bien le conte et la légende comme celles d'Orphée, de Balaam fils de Boër, de Quaser le Normand, de Bouddha, et chaque siècle la travaillera, jusqu'à ce que enfin le nom de Cousin acquière un sens symbolique, et que les mythologues ne voient plus en M. Cousin un individu réel, mais seulement la personnification du martyr de la liberté, qui, languissant en prison, cherche des consolations dans la sagesse, dans la *Critique de la raison pure.* Peut-être un Ballanche futur verra-t-il en lui une allégorie du siècle où il a vécu, d'une époque où la critique et la raison pure, enfin la sagesse, gisaient habituellement en prison.

Quant à l'histoire réelle de la prison de M. Cousin, l'origine n'en est pas une pure allégorie. Il a, en effet, comme suspect de démagogie, passé quelque temps dans une prison allemande, tout aussi bien que La Fayette et Richard Cœur-de-Lion. Mais qu'il y ait, à ses heures de loisir, étudié la *Critique de la raison pure* de Kant, cela est douteux, pour trois raisons : la première est que ce livre est écrit en allemand ; la seconde, qu'il faut savoir l'allemand pour le lire ; et la troisième, que M. Cousin ne sait pas l'allemand.

Ceci soit dit au moins sans intention de blâme. La hauteur de M. Cousin n'en paraît que plus sublime, quand on voit qu'il a appris sa philosophie allemande sans savoir la langue dans laquelle on l'enseigne. Combien ce génie nous dépasse-t-il, nous autres hommes ordinaires qui ne comprenons qu'à grand'peine cette philosophie, tout familiers que nous sommes, dès l'enfance, avec la langue allemande ? Le propre d'un pareil génie demeurera toujours inexplicable pour nous : c'est là une de ces natures intuitives auxquelles Kant attribue la compréhension spontanée des choses dans leur totalité, contrairement au procédé de nous autres, natures analytiques, qui n'arrivons à comprendre que successivement, et par la combinaison des parties isolées. Kant semble avoir, dès lors, pressenti qu'un tel homme apparaîtrait, qui comprendrait sa *Critique de la raison pure* par une simple contemplation intuitive, sans avoir, selon la méthode analytico-discursive, appris l'allemand au préalable. Mais peut-être les Français sont-ils, en général, plus heureusement organisés que nous autres Allemands ; j'ai remarqué qu'on n'a besoin de leur dire que peu de chose d'une doctrine, d'une recherche savante,

d'une vue scientifique, et ce peu, ils s'entendent à le combiner et le travailler dans leur esprit, si habilement, qu'ils comprennent alors toute la chose aussi bien que nous, et nous en peuvent remontrer sur notre propre savoir. Il me semble quelquefois que les têtes des Français sont, comme leurs cafés, entièrement tapissées de glaces à l'intérieur, de sorte que chaque idée qui s'y présente peut s'y réfléchir à l'infini ; appareil d'optique qui fait que des têtes très étroites et obscures paraissent quelquefois fort étendues et resplendissantes. Ces têtes brillantes sont, comme les cafés étincelants, ce qui éblouit d'ordinaire un pauvre Allemand, nouveau débarqué à Paris.

J'ai peur de sortir, à mon insu, des eaux douces de la louange pour entrer dans l'océan amer du blâme. Je ne puis, en effet, m'empêcher de blâmer sincèrement M. Cousin sur une seule circonstance. Lui qui aime la vérité plus encore qu'il n'aime Platon et Tennemann, il est injuste à l'égard de lui-même ; il en impose quand il veut nous persuader qu'il a pris beaucoup à la philosophie de Schelling et de Hegel. Mon devoir est de protéger M. Cousin contre cette affirmation. Il se calomnie lui-même, cette fois. En mon âme et conscience, cet honnête homme n'a rien pris, absolument rien, à la philosophie de Schelling et de Hegel ; et, s'il a rapporté avec lui quelque souvenir de ces deux philosophes, ce ne peut être que leur amitié. Cela fait honneur à son cœur. Mais, de ces accusations volontaires, mal fondées, il y en a beaucoup d'exemples dans l'histoire de la psychologie. J'ai connu un homme qui disait avoir volé des couverts d'argent à la table du roi, et pourtant nous savions tous que le pauvre diable n'avait pas les honneurs de la cour, et qu'il ne s'accusait de ce vol d'argenterie que pour nous faire croire qu'il avait été invité à dîner au château.

M. Cousin a toujours observé à l'égard de la philosophie allemande le sixième commandement. Il n'y a pas filouté une idée, pas même la plus petite cuiller d'idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Et ce ne sont pas seulement ses amis, mais aussi ses adversaires qui lui rendent ce témoignage. C'est ce qu'attestent, par exemple, les *Annales berlinoises de la critique scientifique*, d'août 1834 . . . .

. . . .

...Je suis véritablement admirateur du grand éclectique, comme je l'ai déjà prouvé dans ces pages, où je l'ai comparé à tous les grands hommes possibles, à Hercule, Napoléon, Alexandre, César, Frédéric, Orphée, Balaam fils de Boër, Quaser le Normand, Bouddha, La Fayette, Richard Cœur-de-Lion et Paganini.

Je suis peut-être le premier qui, à ces grands noms, ait accolé celui de Cousin. *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas!* vont sans doute dire ses ennemis, ses frivoles adversaires, ces voltairiens pour lesquels rien n'est sacré, qui n'ont pas de religion, qui n'ont pas même foi à M. Cousin. Mais ce ne sera pas la première fois qu'une nation aura appris d'un étranger à apprécier ses grands hommes. J'ai peut-être, vis-à-vis de la France, le mérite d'avoir révélé le prix de M. Cousin pour le temps présent et son importance pour l'avenir. J'ai montré comme le peuple le pare de son vivant d'une auréole de poésie, et raconte de lui des prodiges. J'ai montré comme il se perd peu à peu dans la tradition, et comme un jour viendra où le nom de Victor Cousin sera considéré comme un mythe. "Aujourd'hui, c'est déjà une fable," disent en ricanant les voltairiens.

O ennemis du trône et de l'autel! impies qui, ainsi que le dit Schiller, avez coutume "de noircir l'éclat et de traîner le sublime dans la poussière!" je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la révolution française, fera le tour du monde!... J'entends déjà les ricaneurs ajouter: "En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde; on ne la trouve déjà plus en France..."

1834.

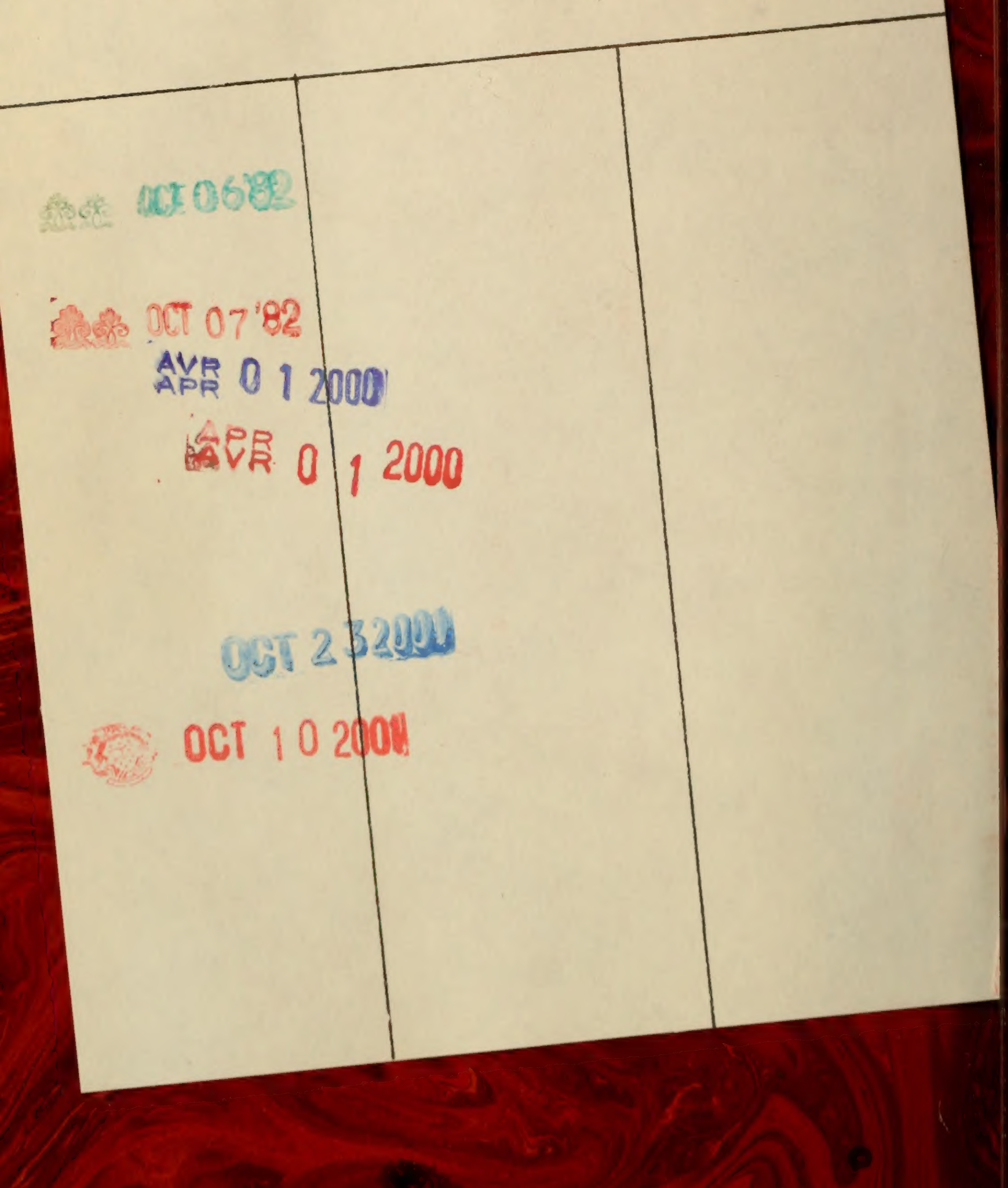
FIN DU SECOND VOLUME.

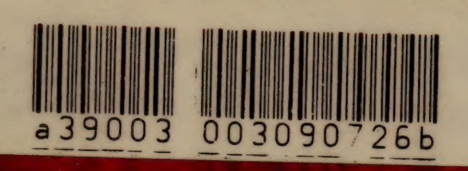


TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE
NOVEMBRE MIL NEUF CENT DIX PAR
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD."
CANAL, PORTE STE CATHERINE
BRUGES, BELGIQUE.




OCT 06'82
OCT 07'82
AVR APR 0 1 2000
APR AVR 0 1 2000
OCT 2 3 2000
OCT 1 0 2000


a39003 003090726b

